



J Lepman. jr

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.

A PARIS,

[illegible]

M. DCCLXX.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXX.

1770

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

17 planches

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS N'ENTREPRENONS PAS de donner ici une Histoire des Oiseaux aussi complète, aussi détaillée que l'est celle des Animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impossible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou dans les

climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations; que, dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien connus des Voyageurs d'après leſquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions eſpérer avec des ſoins & du temps, de nous les procurer preſque tous pour les examiner; & l'on voit que nos eſpérances ont été remplies, puiſqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous ſont arrivés depuis, & que nous donnerons par ſupplément, nous avons fait l'hiſtoire & la deſcription de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage eſt le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous inſtruire ſur les oiſeaux, & pour nous en procurer toutes les eſpèces rares; que nous ayons même réuſſi de rendre

cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuſe & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui ſoit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un aſſez grand nombre : à la vérité la plupart des eſpèces qui nous manquent, manquent également partout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous ſommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons raſſemblé plus de ſept ou huit cents eſpèces, c'eſt que ſouvent il nous arrive de nouveaux oiſeaux qui ne ſont décrits nulle part, & que, d'un autre côté, il y en a pluſieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologiſtes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il exiſte peut-être quinze cents, peut-être deux mille eſpèces d'oiſeaux, pouvons-nous eſpérer de les raſſembler toutes? & cela n'eſt encore que l'une

des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps ; il y a plusieurs autres obstacles dont nous avons surmonté quelques-uns , & dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés ; cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux, sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés ; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens ; c'est aussi une règle que la Nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie , car les grands animaux, qui ne pro-

duiſent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'eſpèces voiſines & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & ſont ſujets, dans chaque eſpèce, à varier beaucoup ; & les oiſeaux paroiſſent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiſeaux ſont plus nombreux, plus petits & qu'ils produiſent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cauſe générale, il y en a de particulières pour les variétés dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux. Le mâle & la femelle, n'ont dans les quadrupèdes, que des différences aſſez légères, elles ſont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiſeaux; ſouvent la femelle eſt ſi différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une eſpèce diverſe : pluſieurs de nos Na-

turaliſtes, même des plus habiles, s'y ſont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même eſpèce, comme deux eſpèces diſtinctes & ſéparées; auſſi le premier trait de la deſcription d'un oiſeau doit être l'indication de la reſſemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainſi, pour connoître exactement tous les oiſeaux, un ſeul individu de chaque eſpèce, ne ſuffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiſeaux ſont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on ſe repréſente donc que, s'il exiſte deux mille eſpèces d'oiſeaux, il faudroit en raſſembler huit mille individus pour les bien connoître; & l'on jugera facilement de l'impoſſibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, ſi l'on vouloit la rendre com-

plète, en y ajoutant les variétés de chaque eſpèce, dans quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il eſt même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des eſpèces, le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diverſités qui réſultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domeſticité, la captivité, le tranſport, les migrations naturelles & forcées; toutes les cauſes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en ſe réuniſſant ici & ſe multipliant, multiplient les obſtacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la conſidérer même que du côté de la nomenclature, c'eſt-à-dire, de la ſimple con-

noiſſance des objets ; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la deſcription & l'hiſtoire? Ces deux parties, bien plus eſſentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais ſéparer en Hiſtoire Naturelle, ſe trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop ſenties, par le deſir que nous avions de les ſurmonter. L'une des principales eſt de donner, par le diſcours, une idée des couleurs, car malheureuſement les différences les plus apparentes entre les oiſeaux, portent ſur les couleurs encore plus que ſur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon deſſin rendu par une gravure noire, ſuffit pour la connoiſſance diſtincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre & aſſez uniformes, on peut aiſément les dénommer & les

indiquer par le diſcours; mais cela ſeroit impoſſible, ou du moins ſuppoſeroit une immenſité de paroles, & de paroles très-ennuyeuſes pour la deſcription des couleurs dans les oiſeaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs, ſont ici des caractères eſſentiels, & ſouvent les ſeuls par leſquels on puiſſe reconnoître un oiſeau & le diſtinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-ſeulement graver, mais peindre les oiſeaux à meſure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiſeaux, repréſentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un ſeul coup-d'œil que ne pourroit le faire une longue deſcription auſſi faſtidieuſe que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obſcure.

Pluſieurs perſonnes ont entrepris

presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux : en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiseaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers ; ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture, que l'on appelle *enluminure.* Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, qui sont déjà au nombre de près de cinq cents planches, soient de ce même genre de mauvaise peinture, je suis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les retrouvera supérieurs à ceux que M. Frisch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même

* Je ne parle point ici des planches enlumi-

aſſurer que la collection de nos planches coloriées, l'emportera ſur toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des atti-

---

nées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M. Edwards, Briſſon, &c.... On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

tudes ; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & diſtincte de ſon original, l'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet qui a deſſiné & gravé tous ces oiſeaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, ſeul, a conduit cette grande entrepriſe; je dis grande, par le détail immenſe qu'elle entraîne, & par les ſoins continuels qu'elle ſuppoſe : plus de quatre-vingts artiſtes & ouvriers ont été employés continuellement depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons reſtreint à un petit nombre d'exemplaires : & c'eſt bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'hiſtoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, ſans compter les éditions étrangères, c'eſt avec une ſorte de peine que nous nous ſommes réduits

à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'hiſtoire des oiſeaux ; mais tous les gens d'art ſentiront bien l'impoſſibilité de faire peindre au même nombre des planches ou de les tirer en ſimple gravure ; & lorſque nous avons vu qu'il n'étoit pas poſſible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été néceſſaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus aſtreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiſeaux leur grandeur réelle ; tous ceux dont les dimenſions n'excèdent pas celle du format des planches y ſont repréſentés de grandeur naturelle ; les oiſeaux plus grands ont été réduits ſur une échelle ou module tracé au-deſſus de la figure : ce module eſt par-tout la douzième

partie de la longueur de l'oiſeau, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue; ſi le module a trois pouces de longueur, l'oiſeau aura trois pieds; s'il n'eſt que de deux pouces, l'oiſeau ſera de deux pieds de longueur; &, lorſqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiſeau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter enſuite ſur la partie de l'oiſeau que l'on veut meſurer. Nous avons cru cette petite attention néceſſaire pour donner, du premier coup-d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puiſſe les comparer exactement avec ceux qui ſont repréſentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très-grand nombre d'oiſeaux, mais

encore les indications de leur grandeur & de leur grosseur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une description aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne seroit possible de la faire par le discours, & nous renverrons souvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de description, de variétés & de différences de grandeur, de couleurs, &c. Dans le vrai, les planches enluminées sont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'est pas possible d'en multiplier assez les exemplaires; que leur nombre ne suffit pas à beaucoup près à ceux qui se sont procuré les volumes précédens de l'Histoire Naturelle, nous avons pensé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous sauroit gré de faire aussi graver d'autres planches noires qui pourront se mul-

tiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences: j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſeins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premières difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolument tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable; nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe.

Nous avons penſé qu'il falloit nous borner à ſix ou ſept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents eſpèces d'oiſeaux différens; ce n'eſt pas avoir tout fait, mais c'eſt déjà beaucoup: d'autres, dans d'autres tems pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expoſer ſur la nomenclature & ſur la deſcription des oiſeaux, il s'en préſente d'autres encore plus grandes ſur leur hiſtoire: nous avons donné celle de chaque eſpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le ſujet exige; il ne nous eſt pas poſſible de faire ici de même: car quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit ſur les oiſeaux que ſur les animaux quadrupèdes, leur hiſtoire n'en eſt pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des deſcriptions, & ſouvent ſe

réduiſent à une ſimple nomenclature ; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiſtoriques à leur deſcription, on ne trouve guère que des choſes communes, aiſées à obſerver ſur les oiſeaux de chaſſe & de baſſe-cour. Nous ne connoiſſons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiſeaux de notre pays, & point du tout celles des oiſeaux étrangers : à force d'études & de comparaiſons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, ſur leſquels nous nous ſommes fondés pour faire leur hiſtoire particulière : la diviſion des animaux naturels & propres à chaque continent, a ſouvent été notre bouſſole dans cette mer d'obſcurité, qui ſembloit environner cette belle & première partie de l'Hiſtoire Naturelle ; enſuite les climats dans chaque continent que les

animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, & les lieux où ils paroissent constamment attachés nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renseignemens pour être plus instruits : tout cela nous manque dans les oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sedentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les loix

du climat ſous lequel il eſt né, l'oiſeau s'y ſouſtrait & en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très-grands, il n'obéit qu'à la ſaiſon ; & cette ſaiſon qui lui convient ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement ; en ſorte que, pour ſavoir leur hiſtoire entiere, il faudroit les ſuivre par-tout, & commencer par s'aſſurer des principales circonſtances de leurs voyages ; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur ſéjour dans chaque climat, & les obſerver dans tous ces endroits éloignés : ce n'eſt donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la ſuite des ſiècles, que l'on pourra donner l'hiſtoire des oiſeaux auſſi complètement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons

un ſeul oiſeau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, diſparoît en automne, & fait ſon nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les obſervant, rendre un compte fidèle & aſſez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou ſix mois de leur ſéjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur abſence; on ne ſait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au ſujet de leurs migrations; les uns aſſurent qu'elles voyagent & ſe tranſportent dans les pays chauds pour y paſſer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles ſe jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies juſqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique

directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées : comment tirer la vérité du sein de ces contradictions ; comment la trouver au milieu de ces incertitudes ? j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler, & l'on jugera par les soins qu'il faudra se donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce seul fait, combien il seroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage, & à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que, dans les quadrupèdes, il y a des espèces dont le sang se refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur & d'engourdissement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver ; je n'ai

pas eu de peine à me persuader qu'il devoit aussi se trouver, parmi les oiseaux, quelques espèces sujettes à ce même état d'engourdissement causé par le froid, il me paroissoit seulement que cela devoit être plus rare parmi les oiseaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps est un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement; & pour savoir si l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps, elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil: les autres qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouve-

ment & en ſont ſorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette eſpèce d'hirondelle n'eſt point ſujette à l'état de torpeur ou d'engourdiſſement, que ſuppoſe néanmoins & très-néceſſairement le fait de leur ſéjour au fond de l'eau pendant l'hiver : d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord ſur le paſſage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanſon m'a poſitivement aſſuré que pendant le ſéjour aſſez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu conſtamment les hirondelles à longue queue, c'eſt-à-dire, nos hirondelles de cheminée dont il eſt ici queſtion, arriver au Sénégal dans la ſaiſon même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps : on ne peut donc guère douter que cette eſpèce d'hirondelle ne paſſe en effet d'Europe en Afrique

en automne, & d'Afrique en Europe au printems : par conséquent, elle ne s'engourdit pas ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver ; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, & qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt ; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère & les petits ; ensuite plusieurs familles se réunir & former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain ; partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin

de ſeptembre ou au commencement d'octobre, mais il en reſte quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois ſemaines après les autres ; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids : ces hirondelles qui retardent leur voyage, ſont celles dont les petits ne ſont pas encore aſſez forts pour les ſuivre. Celles dont on a détruit pluſieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconſtruire & à pondre une ſeconde ou une troiſième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux ſouffrir l'intempérie de la ſaiſon que de les abandonner : ainſi, elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles reſtent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré

par ces faits, que les hirondelles de cheminée paſſent ſucceſſivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud? dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y paſſer l'hiver; & que par conſéquent elles ne s'engourdiſſent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on oppoſer aux témoignages aſſez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & ſe jetter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-ſeulement les ont vu s'y jetter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de deſſous la glace avec des filets? que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu-à-peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution? je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'eſt de dire que l'hirondelle

qui s'engourdit n'eſt pas la même que celle qui voyage, que ce ſont deux eſpèces différentes que l'on n'a pas diſtinguées faute de les avoir ſoigneuſement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux auſſi fugitifs & auſſi difficiles à obſerver que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'aſſez près, l'on prît les loirs pour des rats, il ſe trouveroit la même contradiction entre ceux qui aſſureroient que les rats s'engourdiſſent & ceux qui ſoutiendroient qu'ils ne s'engourdiſſent pas: cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui

s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité, que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus: quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſéul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux; car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner,

ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné; nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne ſavons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſéjour, ſont également ignorées, en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, donnée avec autant de détail que nous avons donnée l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne

peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très-difficiles à ſavoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart ſont petites, inutiles ou de peu de conſé-quence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux de celui que je me ſuis propoſé, & que j'ai tâché de remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes: au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par

eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles ſéparés. Tous les autres oiſeaux, ſur-tout les eſpèces voiſines, & préſentés enſemble, comme

étant à-peu-près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés eſt toujours d'autant plus grand que les eſpèces ſont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des eſpèces voiſines & aſſez reſſemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige ſi voiſine d'une autre, qu'on peut leur ſuppoſer une ſouche commune, & préſumer que toutes ſont originairement iſſues de cette même ſouche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de reſſemblances communes entr'elles, & ces eſpèces voiſines ne ſe ſont probablement ſéparées les unes des autres que par les

influences du climat, de la nourriture, & par la ſucceſſion du temps qui amène toutes les combinaiſons poſſibles, & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'eſt pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & excluſivement que les eſpèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus inſtruits que nous ne le ſommes, & que nous ne pouvons l'être, ſur les effets du mélange des eſpèces & ſur leur produit dans les oiſeaux ; car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles qui, comme nous l'avons dit, ſont plus nombreuſes, plus multipliées dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cauſe qui concourt avec ces variétés

pour augmenter, en apparence, la quantité des eſpèces. Les oiſeaux ſont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'uniſſent plus fréquemment, & lorſqu'ils manquent de femelles de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les eſpèces voiſines, & produiſent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets ſtériles: on les voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art peut ſe faire, & s'eſt fait mille & mille fois par la Nature; il eſt donc ſouvent

arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & sur-tout parmi les oiseaux, qui, souvent faute de leur femelle, se servent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiseau qui se présente : le besoin de s'unir est chez eux d'une nécessité si pressante, que la plu part sont malades & meurent lorsqu'on les empêche d'y satisfaire. On voit souvent dans les basses-cours un coq sevré de poules, se servir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit dans les volières le serin, le linot rouge & la linotte commune se chercher pour s'unir : & qui sait tout ce qui se passe en amour au fond des bois ? qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes ? qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, assigner le

temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puiſſances de la Nature pour la multiplication, toutes ſes reſſources dans le beſoin, tous les ſupplémens qui en réſultent, & qu'elle ſait employer pour augmenter le nombre des eſpèces en rempliſſant les intervalles qui ſemblent les ſéparer.

Notre ouvrage contiendra à peu-près tout ce qu'on ſait des oiſeaux, & néanmoins ce ne ſera, comme l'on voit, qu'un ſommaire, ou plutôt une eſquiſſe de leur hiſtoire; ſeulement cette eſquiſſe ſera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*Hiſtoire des Oiſeaux*, ne contiennent preſque rien d'hiſtorique; toute imparfaite que ſera notre hiſtoire, elle pourra ſervir à la poſtérité pour en faire une plus complète

& meilleure ; je dis à la poſtérité ; car je vois clairement qu'il ſe paſſera bien des années avant q ue nous ſoyons auſſi inſtruits ſur les oiſeaux que nous le ſommes aujourd'hui ſur les quadrupèdes. Le ſeul moyen d'avancer l'Ornithologie hiſtorique ſeroit de faire l'hiſtoire particulière des oiſeaux de chaque pays ; d'abord de ceux d'une ſeule province, enſuite de ceux d'une province voiſine, puis de ceux d'une autre plus éloignée, réunir, après cela, ces hiſtoires particulières pour compoſer celle de tous les oiſeaux d'un même climat ; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats ; comparer enſuite ces hiſtoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit

du temps; quand y aura-t-il des Obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie? qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa? & comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent? Ce que nous donnons ici ſervira donc long-temps comme une baſe ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Hiſtoire naturelle, les faits ſe multiplieront, les connoiſſances augmenteront? notre eſquiſſe hiſtorique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits ſe remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'eſt tout ce que nous

pouvons attendre du produit de notre travail, & c'eſt peut-être trop eſpèrer encore & en même-temps trop nous étendre ſur ſon peu de valeur.



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS

SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.

Discours sur la nature des Oiseaux.

Le mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiômes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes ; l'une suppose un sens actif & général ; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers ; l'autre acception ne présente qu'un sens passif & particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des

animaux, de celle des oiſeaux; ce mot ſignifie, ou plutôt indique & comprend dans ſa ſignification la quantité totale, la ſomme des qualités dont la Nature, priſe dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiſeaux, &c. Ainſi la nature active, en produiſant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & paſſive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *inſtinct* & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles*. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme & de celle des animaux quadrupèdes: la nature des oiſeaux demande des conſidérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous ſoit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en ſaiſir les principaux attributs, & de la préſenter ſous ſon véritable aſpect, c'eſt-à-dire, avec les traits caractériſtiques & généraux qui la conſtituent.

Le ſentiment ou plutôt la faculté de ſentir, l'inſtinct qui n'eſt que le réſultat de cette faculté, & le naturel qui n'eſt que l'exercice habituel de l'inſtinct guidé

& même produit par le ſentiment, ne ſont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organiſation en général, & en particulier de celle des ſens, & elles ſont relatives, non-ſeulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de ſupériorité que met entre les ſens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raiſon, le ſens du toucher eſt plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de ſentiment, & au contraire l'odorat eſt plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher eſt le ſens de la connoiſſance, & que l'odorat ne peut être que celui du ſentiment. Mais comme peu de gens diſtinguent nettement les nuances qui ſéparent les idées & les ſenſations, la connoiſſance & le ſentiment, la raiſon & l'inſtinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raiſonnement*, *diſcernement*, *jugement*, & nous nous bornerons à comparer les

différens produits du ſimple ſentiment & à rechercher les cauſes de la diverſité de l'inſtinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immenſe des eſpèces d'animaux qui tous en ſont pourvus, paroît néanmoins être plus conſtant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins ſujet à l'erreur que ne l'eſt la raiſon dans la ſeule eſpèce qui croit la poſſéder.

En comparant les ſens, qui ſont les premières puiſſances motrices de l'inſtinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le ſens de la vue eſt plus étendu, plus vif, plus net & plus diſtinct dans les oiſeaux en général que dans les quadrupèdes ; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiſeaux qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes ; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à

une grande lumière ; cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité ; & ce qui prouve qu'en effet l'œil eſt plus parfait dans l'oiſeau, c'eſt que la nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on ſait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiſeaux, qui ne ſe trouvent pas dans l'homme ; la première *(a)*, c'eſt-à-dire, la plus extérieure de ces membranes, eſt placée dans le grand angle de l'œil, c'eſt une ſeconde paupière plus tranſparente que la première, dont les mouvemens obéiſſent également à la volonté, dont l'uſage eſt de nétoyer & polir la cornée, & qui leur ſert auſſi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conſéquent la grande ſenſibilité de leurs yeux ; la ſeconde *(b)* eſt

(a) Nota. Cette paupière interne ſe trouve dans pluſieurs animaux quadrupèdes ; mais, dans la plupart, elle n'eſt pas mobile comme dans les oiſeaux.

(b) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit ſitué fort à côté, après avoir percé la ſclérotique & la choroïde, s'élargiſſoit &

fituée au fond de l'œil, & paroît être un épanouiffement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impreffions de la lumière, doit dès-lors être plus aifément ébranlé, plus fenfible qu'il ne l'eft dans les autres animaux, & c'eft cette grande fenfibilité qui rend la vue des oifeaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus

---

formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit plufieurs filets noirs qui s'uniffoient pour former une membrane que nous avons trouvée *dans tous les oifeaux.* — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la fclérotique & la choroïde, fe dilatoit & formoit une efpèce d'entonnoir d'une fubftance femblable à la fienne; cet entonnoir n'eft pas ordinairement rond aux oifeaux, où nous avons prefque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au dedans de l'œil : de cet entonnoir fortoit une membrane pliffée, faifant comme une bourfe qui aboutiffoit en pointe. Cette bourfe, qui étoit large de fix lignes par le bas, à la fortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'eft celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de fa couleur, & dont la furface étoit folide. *Mém. pour fervir à l'Hiftoire des animaux, pages* 175 *&* 303.

loin une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan, qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'oragne étant en même-temps très-ſouple & très-ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe rétrécit ou s'élargit, & prend aiſément, promptement & alternativement toutes les formes néceſſaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les diſtances.

D'ailleurs le ſens de la vue étant le ſeul qui produiſe les idées du mouvement, le ſeul par lequel on puiſſe comparer immédiatement les eſpaces parcourus, & les oiſeaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient en même-temps le ſens qui le guide plus parfait & plus

sûr ; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps, un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide ; il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative ; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement ; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont

ceux auſſi dont la vue eſt la moins étendue ; comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Pareſſeux* (l'unau & l'aï) qui ne ſe meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue baſſe.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîteſſes relatives, de la grandeur des eſpaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des ſurfaces, ſont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiſeau que dans celle du quadrupède ; & il ſemble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a miſe entre la grandeur de l'œil & celle de la tête ; car, dans les oiſeaux, les yeux ſont proportionnellement beaucoup plus grands *(c)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes ; ils ſont

(c) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre ; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, partie II, page* 257. Le globe de l'œil de l'ibis

plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles ; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct & plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment, en sorte que l'instinct des oiseaux sera, par cette première cause, modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres

avoit six lignes de diamètre... L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page* 484. — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page* 313.

& nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages *(d)*, peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures

(d) Nota. On peut démontrer que l'aigle & les autres oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'échelons; car on les voit s'élever ſi haut, qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumière du jour, ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cents trente-ſix fois ſon diamètre, & que par conſéquent, ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendiculairement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cents ſoixante-trois toiſes, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, ſur-tout de ceux qui produiſent les orages.

changer de climat, & planant aû-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent: l'oiseau qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue & de les parcourir promptement & successivement en tout sens, en voit plus, d'un coup-d'œil, que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens, même appuyés de toutes les combinaisons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainsi dire, à la motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; & c'est par cette raison que les grands voyages & les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux; c'est ce desir, fondé sur la connoissance des lieux éloignés,

ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord : dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite ; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis.

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire en automne & au printemps, eſt une eſpèce de beſoin

si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs, par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille, un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau ; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, & que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité ; au lieu que, dans tous les autres temps, il paroît la supporter tranquillement, & même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours : lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces ; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs

femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais, avant d'entrer dans le détail que ce ſujet exige *(e)*, continuons nos recherches ſur les cauſes qui conſtituent l'inſtinct, & modifient la nature des oiſeaux.

L'homme, ſupérieur à tous les êtres organiſés, a le ſens du toucher, & peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux, mais il eſt inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres ſens; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiſeaux; car quoiqu'on diſe de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il eſt fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiſeaux qui n'ont point de narines, c'eſt-à-dire, point de conduits ouverts au-deſſus du bec, en

---

(e) Nota. Nous donnerons dans un autre diſcours les faits qui ont rapport à la migration des oiſeaux.

ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la faute intérieure qui eſt dans la bouche ; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(f)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes ; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que, dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi, le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède, & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers

(f) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau ; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que, dans ce cas, les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat, que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, tome I, page 430.*

ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus peſans, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection ; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes ; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiſeaux retiennent & répètent des ſons & des ſuites de ſons, & même la parole ; on le voit par le plaiſir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller ſans ceſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont le plus heureux, c'eſt-à-dire, dans le temps de leurs amours ; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus ſouples & plus puiſſans, ils s'en ſervent auſſi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci ſont fort ſilencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, eſt preſque toujours déſagréable & rude ; dans celle des oiſeaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie ; il y a quelques eſpèces

dont, à la vérité, la voix paroît infupportable, fur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces efpèces font en aflez petit nombre, & ce font les plus gros oifeaux que la Nature femble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un feul ou plufieurs cris qui paroiffent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, fe fait entendre de plus loin; un roffignol peut remplir de fes fons tout autant d'efpaces qu'une grande voix humaine; cette prodigieufe étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur filence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce font deux chofes qu'il faut confidérer à part.

L'oifeau a d'abord les mufcles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'eft par cette raifon qu'il fait agir fes ailes avec beaucoup plus de

vîteſſe & de force que l'homme ne peut remuer ſes bras ; & en même temps que les puiſſances qui font mouvoir les ailes ſont plus grandes, le volume des ailes eſt auſſi plus étendu, & la maſſe plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiſeau ; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue ſouvent double, triple ou quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiſeau qui n'a beſoin que de la réaction de l'air pour ſoulever le corps, & de légers mouvemens pour le ſoutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol ; ſes différens degrés de rapidité, ſa direction même de bas en haut & de haut en bas, dépendent de la combinaiſon de tous les réſultats de cette conformation. Les oiſeaux dont l'aile & la queue ſont plus longues & le corps plus petit, ſont ceux qui volent le plus vîte & le plus longtemps ; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le caſoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent

qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus; c'est que dans l'oiseau, le thorax avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, est plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux; de même que les muscles pectoraux placés à l'extérieur sont plus gros, la trachée-artère est plus grande & plus forte, elle se termine ordinairement au-dessous en une large cavité qui multiplie le volume du son. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger, en même-temps qu'ils fournissent aisément & abondamment la substance

aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(g)*.

Il me ſemble qu'on peut démontrer

(g) Dans la plupart des oiſeaux de rivière, qui ont la voie très-forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page* 496. — Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II, page* 7. — Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de rivière, les organes de

par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la

---

la voix consistent en un *larinx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère ; en deux anches membraneuses, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée ; en plusieurs membranes semi-lunaires, disposées les unes au-dessus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne remplissent que la moitié de leur cavité, laissent à l'air un libre passage par l'autre demi-cavité ; en d'autres membranes disposées en différens sens, soit dans la partie moyenne, soit dans la partie inférieure de la trachée ; enfin en une membrane plus ou moins solide, située presque transversalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1753, *page* 290.

plus

plus propre à propager le ſon ; au lieu que la voix des oiſeaux qui nous parvient du haut des airs, ſe fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On ſait, par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le ſon diminue à meſure que l'air devient plus rare ; & j'ai reconnu, par une obſervation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai ſouvent paſſé des jours entiers dans les forêts où l'on eſt obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le ſon du cors & la voix des chiens ou des hommes ; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'eſt-à-dire, depuis dix heures juſqu'à quatre, on ne peut entendre que d'aſſez près les mêmes voix, les mêmes ſons, que l'on entend de loin le matin, le ſoir & ſur-tout la nuit, dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces fortês ; j'ai de plus

obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée, que par le plus beau temps de toute autre ſaiſon. Tout le monde peut s'aſſurer de la vérité de cette obſervation, qui ne demande, pour être bien faite, que la ſimple attention de choiſir les jours ſereins & calmes, pour que le vent ne puiſſe déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du ſon ; il m'a ſouvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de ſix cents pas de diſtance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à ſix heures du matin ou du ſoir, ſans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cauſe qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le ſoir ou le matin ; & puiſque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié ſur la diſtance à laquelle peut s'étendre le ſon à la ſurface de la terre, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus baſſe & la plus denſe de l'atmoſphère, qu'on juge de combien doit être la perte du ſon dans les parties ſupérieures où l'air devient plus

rare à meſure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction cauſée par la chaleur du jour ! Les oiſeaux dont nous entendons la voix d'en haut, & ſouvent ſans les apercevoir, ſont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-ſix fois leur diamètre, puiſque ce n'eſt qu'à cette diſtance que l'œil humain ceſſe de voir les objets. Suppoſons donc que l'oiſeau avec ſes ailes étendues faſſe un objet de quatre pieds de diamètre, il ne diſparoîtra qu'à la hauteur de treize mille ſept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toiſes ; & ſi nous ſuppoſons une troupe de trois ou quatre cents gros oiſeaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne ſoit encore plus grande, puiſque la troupe, pour peu qu'elle ſoit ſerrée, forme un objet dont le diamètre eſt bien plus grand. Ainſi, l'oiſeau en ſe faiſant entendre d'une lieue du haut des airs, & produiſant des ſons

dans un milieu qui en diminue l'intenſité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conſéquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut ſe faire entendre à une demi-lieue ſur la ſurface de la terre ; & cette eſtimation eſt peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'expoſer, il y a encore une conſidération qui vient à l'appui de nos concluſions, c'eſt que le ſon rendu dans le milieu des airs, doit en ſe propageant remplir une ſphère dont l'oiſeau eſt le centre, tandis que le ſon produit à la ſurface de la terre, ne remplit qu'une demi-ſphère, & que la partie du ſon qui ſe réfléchit contre la terre, aide & ſert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté ; c'eſt par cette raiſon qu'on dit que la voix monte, & que de deux perſonnes qui ſe parlent du haut d'une tour en bas, celui qui eſt au-deſſus eſt forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix

& de l'agrément du chant des oiſeaux, nous obſerverons que c'eſt une qualité en partie naturelle & en partie acquiſe; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les ſons, fait que non-ſeulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que ſouvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos inſtrumens. N'eſt-il pas ſingulier que, dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages, il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat? L'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe eſt variée & empreinte de

couleurs opposées, semée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux, des plus vives couleurs, au lieu que, dans les pays tempérés, les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus douces : sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & sans inflexions, les sons rauques & discordans, le cri désagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets, mais ne doit-on

pas y joindre, comme cauſe ſecondaire, l'influence de l'homme ! Dans tous les animaux retenus en domeſticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroiſſent ne varier que pour ſe dégrader, ſe nuancer & ſe radoucir : on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en eſt de même dans les oiſeaux domeſtiques; les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme ſur la Nature, s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine ; il influe directement & preſque immédiatement ſur le naturel, ſur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'eſt ſoumis; il influe médiatement & de plus loin ſur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour ſa plus grande utilité, dans chaque pays la ſurface de la terre ; les animaux qui y ſont attachés, & qui ſont forcés d'y chercher leur ſubſiſtance, qui vivent, en un mot, ſous ce même climat & ſur cette même terre dont l'homme a

changé la nature, ont dû changer aussi & se modifier ; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles ; le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme, sa férocité naturelle s'est tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoissance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance, l'homme a satisfait à ses besoins : dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien & des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion ; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout

auſſi véhémens, s'eſt néanmoins modifié, ramolli par les impreſſions douces du commerce des hommes, dont l'influence n'eſt pas auſſi grande ſur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces ; que les autres ſont durs, inſenſibles ou trop défians ou trop timides ; que tous jaloux de leur liberté, fuient l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur deſtructeur.

L'homme a moins d'influence ſur les oiſeaux que ſur les quadrupèdes, parce que leur nature eſt plus éloignée, & qu'ils ſont moins ſuſceptibles des ſentimens d'attachement & d'obéiſſance ; les oiſeaux que nous appelons *domeſtiques*, ne ſont que priſonniers, ils ne nous rendent aucun ſervice pendant leur vie, ils ne nous ſont utiles que par leur propagation, c'eſt-à-dire, par leur mort ; ce ſont des victimes que nous multiplions ſans peine, & que nous immolons ſans regret & avec fruit. Comme leur inſtinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre,

nous ne pouvons leur rien inſpirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun ſentiment relatif; nous ne pouvons influer que ſur la machine, & eux auſſi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiſeau dont l'oreille eſt aſſez délicate, aſſez préciſe pour ſaiſir & retenir une ſuite de ſons & même de paroles, & dont la voix eſt aſſez flexible pour les répéter diſtinctement, reçoit ces paroles ſans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en eſt qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui ſe paſſe à l'intérieur de l'animal, & ne repréſente aucune de ſes affections. L'homme a donc modifié dans les oiſeaux quelques puiſſances phyſiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé ſur les qualités intérieures. On en inſtruit quelques-uns à chaſſer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoiſe quelques autres aſſez

pour les rendre familiers ; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur priſon, de reconnoître auſſi la perſonne qui les ſoigne ; mais tous ces ſentimens ſont bien légers, bien peu profonds en comparaiſon de ceux que nous tranſmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de ſuccès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaiſon y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un ſerin ? entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiſeaux, ſoit parce que l'autruche eſt en effet l'éléphant des oiſeaux par la taille, & que le privilège de l'air ſenſé eſt, dans les animaux, attaché à la grandeur, ſoit qu'étant moins oiſeau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes ?

Maintenant, ſi l'on conſidère la voix des oiſeaux, indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on ſépare dans le perroquet, le ſerin, le ſanſonnet,

le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels ; que surtout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps : comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, & ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe ; elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles ; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte ; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi-satisfait ;

le ſerin dans ſa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits ſons de pur conſentement ; dans quelques eſpèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un ſemblable chant, mais toujours moins fort & moins plein : le roſſignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit apparié ; ſon chant eſt d'abord aſſez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore ſûr de ſa conquête, & ſa voix ne devient pleine, éclatante & ſoûtenue jour & nuit, que quand il voit déjà ſa femelle chargée du fruit de ſes amours, s'occuper d'avance des ſoins maternels ; il s'empreſſe à les partager, il l'aide à conſtruire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation ; non-ſeulement il pourvoit à ſa ſubſiſtance pendant tout ce temps, mais il cherche

à le rendre plus court, en multipliant ſes careſſes, en redoublant ſes accens amoureux ; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'eſt qu'il ceſſe avec elles : dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle ſe tait auſſi, ou ne ſe fait entendre que par quelques ſons rauques, ſemblables au croaſſement d'un reptile, & ſi différens des premiers, qu'on a de la peine à ſe perſuader que ces ſons viennent du roſſignol, ni même d'un autre oiſeau.

Ce chant, qui ceſſe & ſe renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois ; cette voix dont les beaux ſons n'éclatent que dans la ſaiſon de l'amour, qui s'altère enſuite & s'éteint comme la flamme de ce feu ſatisfait, indique un rapport phyſique entre les organes de la génération & ceux de la voix ; rapport qui paroît avoir une correſpondance plus préciſe, & des effets encore plus étendus dans l'oiſeau. On ſait que, dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté ; que, dans les quadrupèdes, elle ſe renforce &

devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaiſſeaux ſpermatiques, la ſurabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroiſſent ſe reſſentir plus ou moins de cette chaleur irritante, la croiſſance de la barbe, la force de la voix, l'extenſion de la partie génitale dans le mâle, l'accroiſſement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent aſſez la correſpondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiſeaux, les changemens ſont encore plus grands; non-ſeulement ces parties ſont irritées, altérées ou changées par ces mêmes cauſes, mais elles paroiſſent même ſe détruire en entier pour ſe renouveler: les teſticules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, ſont à-peu-près les mêmes en tout temps, ſe flétriſſent dans les oiſeaux & ſe trouvent, pour ainſi dire, réduits à rien après la ſaiſon des amours, au retour de laquelle ils renaiſſent,

prennent une vie végétative ; & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps : le chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau ; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature, il semble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiseaux qu'il retient en domesticité ; les oiseaux de basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres à une seule saison, à un seul temps de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que

la ſeule influence de la Nature, ſont bornés à une ou deux ſaiſons, & ne cherchent à s'unir que dans ces ſeuls temps de l'année.

Nous venons d'expoſer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiſeaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme ſur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent ſur lui & ſur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du ſens de la vue, par la préciſion, la ſenſibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix; & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puiſſances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiſeaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui ſemblent être toujours en mouvement, & ne ſe repoſer que par inſtans; pluſieurs ſe joignent, ſe choquent, ſemblent s'unir dans l'air; tous ſaiſiſſent leur proie en volant ſans ſe détourner, ſans s'arrêter; au lieu que le quadrupède eſt

forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour se joindre, & que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course : l'oiseau peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos : il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée : toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse, avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées ; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour ; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite : le chameau peut faire

trois cents lieues en huit jours ; le cheval élevé pour la courſe & choiſi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en ſix ou ſept minutes, mais bientôt ſa vîteſſe ſe ralentit, & il ſeroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité : nous avons cité l'exemple de la courſe d'un Anglois qui fit en onze heures trente-deux minutes, ſoixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de cheval ; ainſi, les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande, car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds ; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cents cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure : il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce

qui suppose plusieurs intervalles dans le jour & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs, peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson *(h)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perse *(i)*, le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit ; celle du faucon des Canaries *(k)*, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues.

(h) Voyage au Sénégal, par M. Adanson.

(i) Voyage de Pietro della Valle, *t. I, p.* 416.

(k) Observ. de Sir Edmund Scoty. Voy. *Purchass.* page 785.

Hans Sloane *(l)* aſſure qu'à la Barbade, les mouettes vont ſe promener en troupes à plus de deux cents milles de diſtance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique aſſez la poſſibilité d'un voyage de deux cents ; & je crois qu'on peut conclure de la combinaiſon de tous ces faits, qu'un oiſeau de haut vol peut parcourir, chaque jour, quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiſeau, d'abord les plumes dont la ſubſtance eſt très-légère, la ſurface très-grande, & dont les tuyaux ſont creux ; enſuite l'arrangement *(m)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes

---

(l) A voyage to the iſlands.... With the natural Hiſtory by Sir Hans Sloane ; London, tome I, page 27.

(m) Voyez ſur la ſtructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obſervations de M.rs de l'Académie des Sciences, dans les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

convexe en dessus & concave en dessous; leur fermeté, leur grande étendue & la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oiseaux, sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités, sont plus minces & ont moins de poids. « Le » squelette *(n)* de l'onocrotale, disent les » Anatomistes de l'Académie, est extrê» mement léger, il ne pesoit que vingt-trois onces, quoiqu'il soit très-grand. » Cette légèreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau, & l'on reconnoîtra, en pesant à la balance hydrostatique, le squelette d'un quadrupède & celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable,

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *Partie III, article du* Pélican.

& que l'on doit rapporter à la nature des os, eſt la durée de la vie des oiſeaux, qui en général eſt plus longue & ne ſuit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que, dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie eſt toujours proportionnelle au temps employé à l'accroiſſement du corps, & en même temps nous avons obſervé qu'en général, ils ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement. Dans les oiſeaux, l'accroiſſement eſt plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiſeau peut ſe ſervir de ſes pieds en ſortant de la coque, & de ſes ailes peu de temps après; il peut marcher en naiſſant & voler un mois ou cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte & produiſent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, &

néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement ; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement, il s'ensuivroit que le coq ou le perroquet qui ne sont qu'un an à croître, ne devroient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens ; des linottes prisonnières & néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente ; je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(o)*, & je suis persuadé qu'en

(o) Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans ; une oie, quatre-vingts ; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau passent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiseau*. — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willughby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

ne

ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reſte plus long-temps poreuſe ; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes ; cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle : le terme en eſt d'autant plus éloigné, que les os ſont moins ſolides, c'eſt par cette raiſon qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême ; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux, parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légère, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trou-

verons plusieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature : il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme & dans les animaux la nécessité de vivre de chair & d'alimens très-substanciels, se retrouve dans les oiseaux ; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac & des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits *(p)* : le jabot dans ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans ; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, & compenser

(p) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, & ils n'ont que très-peu de *cœcum.* Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a aussi souvent plusieurs *cœcum.* *Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, aux articles des* Oiseaux.

ainſi la qualité par la quantité ; ils ont deux *cæcum* & un géſier qui eſt un eſtomac très-muſculeux, très-ferme, qui leur ſert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oiſeaux de proie ont les inteſtins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni géſier, ni jabot, ni double *cæcum.*

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiſeaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux eſt le lion, que le vautour, cruel, inſatiable, eſt le tigre ; le milan, la buſe, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, ſont les hyænes, les loups & les chacals ; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiſeaux chaſſeurs, ſont les chiens, les renards, les onces & les lynx ; les chouettes qui ne voient & ne chaſſent que la nuit, ſeront les chats ; les hérons, les cormorans qui vivent de poiſſons, ſeront les caſtors & les loutres ; les pics ſeront les fourmillers, puiſqu'ils ſe nourriſſent de même en tirant également la langue pour la charger de

fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiſeaux à jabot repréſentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans ; de manière qu'en établiſſant une échelle des appétits, & préſentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiſeaux, les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons obſervées dans les quadrupèdes, & même les nuances en ſeront peut-être plus variées ; par exemple, les oiſeaux paroiſſent avoir un fonds particulier de ſubſiſtance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les inſectes que les quadrupèdes dédaignent : la chair, le poiſſon, les amphibies, les reptiles, les inſectes, les fruits, les grains, les ſemences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture ; & nous verrons qu'ils ſont aſſez indifférens ſur le choix, & que ſouvent ils ſuppléent à l'une des nourritures par une autre. Le ſens du goût dans la plupart des oiſeaux eſt preſque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes ; ceux-ci, dont le palais & la

langue, ſont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus ſenſibles & moins durs que les oiſeaux dont la langue eſt preſque cartilagineuſe ; car, de tous les oiſeaux, il n'y a guère que ceux qui ſe nourriſſent de chair, dont la langue ſoit molle & aſſez ſemblable, pour la ſubſtance, à celle des quadrupèdes. Ces oiſeaux auront donc le ſens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroiſſent auſſi avoir plus d'odorat, & que la fineſſe de l'odorat ſupplée à la groſſièreté du goût ; mais, comme l'odorat eſt plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiſeaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des ſaveurs ; auſſi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, ſans jamais ſavourer ; la maſtication qui fait une grande partie de la jouiſſance de ce ſens, leur manque ; ils ſont, par toutes ces raiſons, ſi peu délicats ſur les alimens, que quelquefois ils s'empoiſonnent en voulant ſe nourrir *(q)*.

(q) Nota. Le perſil, le café, les amandes amères, &c. ſont un poiſon pour les poules, les

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes *(r)*

---

perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(r) Nota. M. Frisch * dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales*; la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers*; la troisième, *les merles & les grives*; la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets*; la cinquième, *les geais & les pies*; la sixième, *les corbeaux & corneilles*; la septième, *les oiseaux de proie diurnes*; la huitième, *les oiseaux de proie nocturnes*; la neuvième, *les poules domestiques & sauvages*; la dixième, *les pigeons domestiques & sauvages*; la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans*; la douzième, *les oiseaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques.* On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mésanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frisch; en Allemand, deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

ont diviſé les genres des oiſeaux par leur manière de vivre ; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus ſenſible, leurs appétits ſont plus décidés ; quoique l'on puiſſe dire avec raiſon des quadrupèdes comme des oiſeaux, que la plupart de ceux qui ſe nourriſſent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient auſſi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiſeaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les inſectes, les parcelles de viande, encore plus ſoigneuſement qu'ils ne cherchent les graines ; on nourrit avec

---

ſeconde ; il valoit donc mieux réunir ces deux claſſes en une, comme l'a fait M. Linnæus * ; ou bien, M. Friſch, qui prend pour caractère de la première claſſe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conſéquence une claſſe particulière des méſanges & des autres oiſeaux qui les perçent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une ſeule claſſe des poules & des pigeons qui les avalent également ſans les percer ni les ouvrir en deux ; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux claſſes ſéparées.

* Linn. Syſt. nat. *édit. X, tome I, page* 85.

de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes ; les chouettes, qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair : ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des insectes. Ainsi, rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture, jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou

par une ſeule habitude naturelle, il faut au moins en réunir pluſieurs, car plus les caractères ſeront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection ; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'hiſtoire & la deſcription de chaque eſpèce en particulier.

Comme la maſtication manque aux oiſeaux, que le bec ne repréſente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes ; que même il ne peut ſuppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(ſ)*, qu'ils ſont forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concaſſées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les diriger, ni par conſéquent ſe nourrir, ſi leur eſtomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents ; les oiſeaux granivores ont des géſiers, c'eſt-à-dire, des eſtomacs d'une ſubſtance

(ſ) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiſeaux, la partie ſupérieure du bec eſt mobile comme l'inférieure ; au lieu que dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que la mâchoire inférieure qui ſoit mobile.

aſſez ferme & aſſez ſolide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent ; c'eſt comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur eſtomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement *(t)* eſt bien plus grande que dans les quadrupèdes, & même dans les

---

(t) De tous les animaux, il n'y en a point dont la digeſtion ſoit plus favorable au ſyſtème de la trituration, que celle des oiſeaux ; leur géſier a toute la force & la direction des fibres néceſſaires, & les oiſeaux voraces qui ne ſe donnent pas le loiſir de ſéparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen deſquelles leur géſier, en ſe contractant fortement, caſſe ces écorces ; c'eſt-là une vraie trituration, mais ce n'eſt que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents ; ſeulement elle eſt tranſpoſée dans ceux-ci & remiſe à leur eſtomac, ce qui n'empêche pas ſes liqueurs de diſſoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres : avant cet eſtomac, il y a encore une eſpèce de poche qui doit y verſer une grande quantité de ſuc blanchâtre, puiſque même, après la mort de l'animal, on peut l'en exprimer en la preſſant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œſophage du cormoran, des poiſſons à demi-digérés. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année* 1719, *page* 37.

animaux carnaſſiers qui n'ont point de géſier, mais un eſtomac ſouple & aſſez ſemblable à celui des autres animaux; on a obſervé que ce ſeul frottement dans le géſier, avoit rayé profondément & uſé preſque aux trois quarts pluſieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(u)*.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ſerrés, plus épais; de même tous

(u) On trouvera dans l'eſtomac d'une autruche juſqu'à ſoixante-dix doubles, la plupart conſumés preſque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune diſſolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & boſſus de l'autre étoient tellement uſés & luiſans du côté de la boſſe, qu'il n'y paroiſſoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-uſée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il eſt certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un eſprit diſſolvant. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome I, pages* 139 *&* 140. — Une piſtole d'or d'Eſpagne avalée par un canard, avoit perdu ſeize grains de ſon poids lorſqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page* 105.

les oiseaux aquatiques, & ceux des terres du nord, sont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en sorte qu'on peut juger par cette indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiseaux d'eau sont à-peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une matière huileuse, dont ils se servent pour lustrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nuds, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés & bien couverts; les oiseaux du haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de se perdre à nos yeux, il ne faut

que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop ſenſible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiſeaux en général, ſont ſujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & ſe renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement ſont bien plus ſenſibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiſeaux ſont ſouffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie ceſſe alors de pondre, la nourriture organique, qui auparavant étoit employée à la reproduction, ſe trouve conſommée, abſorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient ſurabondante que quand elles ont pris leur entière croiſſance. Communément, c'eſt vers la fin de l'été & en automne que les oiſeaux muent *(x)*;

(x) Les oiſeaux domeſtiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'eſt avant la fin de l'été que les faiſans & les perdrix entrent dans la mue: ceux qu'on garde en parquet dans

les plumes renaissent en même temps ; la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour ; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie ; cette chère nouvelle, qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager,

---

les faisanderies, muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement ; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

& au quadrupède de marcher ; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général ; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris, qui volent & ne marchent pas ; d'autres qui, comme les phoques, les morſes, & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les caſtors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent ; d'autres enfin qui, comme le pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner. De même, dans les oiſeaux, on trouve l'autruche, le caſoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher ; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. volent & nagent, mais ne peuvent marcher ; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes ; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne

nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture; au lieu que, dans les oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, & semblent n'aller à terre que par nécessité & pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme

plus légers, plus aiſément que les autres; parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps ſpécifiquement moins peſant; les oiſeaux dont les pieds ſont des eſpèces de rames, dont la forme du corps eſt oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume eſt ſi léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour ſe ſoutenir, ſont, par toutes ces cauſes, preſqu'auſſi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager ſe développe la première, car on voit les petits canards s'exercer ſur les eaux, long-temps avant que de prendre leur eſſor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, ſur-tout dans ceux qui ne peuvent rien ſaiſir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le ſens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'eſt la ſeule partie qui ſoit diviſée, & par laquelle ils puiſſent ſaiſir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur ſurface la langue, le palais & les dents, cette partie eſt le principal ſiége de leur toucher, ainſi que de leur goût.

Dans les oiseaux, le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais sont moins sensibles ; mais il paroît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal siége de ce sens y réside ; car, en général, ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir *(y)*, soit pour palper les corps ; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiseaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuse, le tact ne peut en être délicat, & les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les

(y) Nota. Nous avons vu dans l'Histoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul pendant que l'autre agit ; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds ou assis sur les parties postérieures de son corps.

différens êtres que nous conſidérons. Dans l'homme le toucher eſt le premier, c'eſt-à-dire, le plus parfait; le goût eſt le ſecond, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier des ſens. Dans le quadrupède, l'odorat eſt le premier, le goût le ſecond, ou plutôt ces deux ſens n'en ſont qu'un, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiſeau, la vue eſt le premier, l'ouïe eſt le ſecond, le toucher eſt le troiſième, le goût & l'odorat les derniers. Les ſenſations dominantes, dans chacun de ces êtres, ſuivront le même ordre; l'homme ſera plus ému par les impreſſions du toucher, le quadrupède par celle de l'odorat, & l'oiſeau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces ſenſations dominantes; celles des autres ſens étant moins fortes & moins nombreuſes, ſeront ſubordonnées aux premières, & n'influeront qu'en ſecond ſur la nature de l'être. L'homme ſera auſſi réfléchi que le ſens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède

aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté conjugale, & encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que, dans les oiseaux, ce sont les exemples contraires qui sont rares,

puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter ; les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre ; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt de ne pas laiſſer refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de ſoins ; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte ſa ſubſiſtance ; quelquefois même il la

remplace, ou se réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid & partager les ennuis de sa situation; l'attachement qui vient de succéder à l'amour, subsiste dans toute sa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naissance des petits; c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs; & ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées?

Dans les animaux quadrupèdes, il

n'y a que de l'amour phyſique & point d'attachement, c'eſt-à-dire nul ſentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne ſuppoſe aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni ſoins ſubſéquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, ſe ſépare de la femelle, ſoit pour paſſer à d'autres, ſoit pour ſe refaire; il n'eſt ni mari ni père de famille, car il méconnoît & ſa femme & ſes enfans; elle-même s'étant livrée à pluſieurs, n'attend de ſoins ni de ſecours d'aucun, elle reſte ſeule chargée du poids de ſa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ſes petits, & ce ſentiment dure ſouvent plus long-temps que dans l'oiſeau, comme il paroît dépendre du beſoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de ſa propre ſubſtance, & que ſes ſecours ſont plus long-temps néceſſaires dans la plupart des quadrupèdes qui croiſſent plus lentement que les oiſeaux, l'attachement dure auſſi plus long-temps; il y a même pluſieurs eſpèces d'animaux quadrupèdes,

où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle, dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits; on le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale : il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour *(a)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'est produit dans les oiseaux que par la

(a) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laisse chargée seule de l'éducation des petits; les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieu tenant des Chasses de Sa Majesté à Versailles.*

néceſſité d'un travail commun, c'eſt que ceux qui ne font point de nid ne ſe marient point, & ſe mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple familier de nos oiſeaux de baſſe-cour, le mâle paroît ſeulement avoir quelques attentions de plus pour ſes femelles, que n'en ont les quadrupèdes ; parce qu'ici la ſaiſon des amours n'eſt pas limitée, qu'il peut ſe ſervir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes eſt plus long, qu'elles ſont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation ſont moins preſſés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puiſſances pour la génération ſe trouvent amorties & preſque épuiſées : ajoutez à toutes ces cauſes, le peu de beſoin que ces oiſeaux domeſtiques ont de conſtruire un nid pour ſe mettre en ſûreté & ſe ſouſtraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui diſpenſent ces oiſeaux des travaux, des ſoins &

des inquiétudes que les autres reffentent & partagent en commun ; & vous retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe, & les maux de l'opulence, *libertinage* & *pareffe.*

Au refte, dans ces oifeaux dont nous avons gâté les mœurs en les fervant, comme dans ceux qui les ont confervées, parce qu'ils font forcés de travailler enfemble & de fe fervir eux-mêmes, le fonds de l'amour phyfique (c'eft-à-dire l'étoffe, la fubftance qui produit cette fenfation, & en réalife les effets) eft bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq fuffit aifément à douze ou quinze poules, & féconde, par un feul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours; il pourroit donc, abfolument parlant, devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une feule faifon, depuis le printemps jufqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds ! il femble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment

à ces oiſeaux, ſe convertiſſant en liqueur ſéminale, ne ſerve qu'à leurs plaiſirs, & tourne toute entière au profit de la propagation ; ce ſont des eſpèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication ; nous en augmentons prodigieuſement le nombre en les tenant enſemble, en les nourriſſant largement & en les diſpenſant de tout travail, de tous ſoins, de toute inquiétude pour les beſoins de la vie ; car, le coq & la poule ſauvages ne produiſent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles : & quoique de tous les oiſeaux, les gallicanés ſoient les plus féconds, leur produit ſe réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une ſeule ſaiſon, lorſqu'ils ſont dans l'état de nature : à la vérité, il pourroit y avoir deux ſaiſons & deux pontes dans des climats plus heureux ; comme l'on voit dans celui-ci, pluſieurs eſpèces d'oiſeaux, pondre deux & même trois fois dans un été, mais auſſi le nombre des œufs eſt moins grand dans toutes ces eſpèces, & le temps de l'incubation eſt

plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet* ; les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs ; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six ; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux ; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis ; & si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, & exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes & de crainte, ils

n'uſent pas, à beaucoup près, autant qu'il ſe pourroit, de toutes leurs puiſſances pour la génération, ils ſemblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonſtances de leur ſituation. Un oiſeau, après avoir conſtruit ſon nid & fait ſa ponte, que je ſuppoſe de cinq œufs, ceſſe de pondre, & ne s'occupe que de leur conſervation; tout le reſte de la ſaiſon ſera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autres pontes; mais ſi par haſard on briſe les œufs, on renverſe le nid, il en conſtruit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & ſi on détruit ce ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſième ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau: lorſque la première réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au dehors;

mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues & point épuisées, & qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour ; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence ; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes ; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler *(a)*, au lieu que

---

(a) Genus avium omne eodem illo ac simplici more

nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les ſituations *(b)*; ſeulement il y a des eſpèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaiſſe en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à ſa poſition ordinaire, & demeure droite ſur ſes pieds *(c)*. Dans tous, le temps de l'accouplement eſt très-court, & plus court encore dans ceux qui ſe tiennent debout que dans ceux qui s'abaiſſent. La forme extérieure *(d)* &

---

conjungitur, nempe, fæminam mare ſupergrediente. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. VIII.

(b) Nota. La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant ſe renverſe ſur le dos. Les hériſſons s'accouplent face à face debout ou couchés; & les ſinges de toutes façons.

(c) Coitus avibus duobus modis, fæmina humi conſidente ut in gallinâ, aut ſtante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut paſſeres. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. II.

(d) Nota. La plupart des oiſeaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'eſt par l'anus que ſort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques eſpèces, cette partie eſt d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle eſt à peine

la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes ; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux *(e)*. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression ; ou même un simple attouchement ; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant, sous un seul point de

---

sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus, elle le porte au-dessus ; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, &c.

(e) Voyez sur cela l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année* 1715, *page* 11. — Les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie I*, *page* 230 ; *partie II*, *pages* 108, 134, 164 ; *partie III*, *page* 71. — La collection Académique, partie étrangère, *tome IV*, *pages* 520, 522, 525 ; *& tome V*, *page* 489.

vũe, les idées & les faits que nous venons d'expoſer, nous trouverons que le ſens intérieur, le *ſenſorium* de l'oiſeau eſt principalement rempli d'images produites par le ſens de la vue ; que ces images ſont ſuperficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux diſtances, aux eſpaces ; que, voyant une province entière auſſi aiſément que nous voyons notre horizon, il porte dans ſon cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus ; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, eſt l'une des cauſes déterminantes de ſes fréquentes promenades & de ſes migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très - ſuſceptible d'être ébranlé par le ſens de l'ouïe, les bruits ſoudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des ſons doux, & le leurrer par des appeaux ; que les organes de la voix, étant très-forts & très-flexibles, l'oiſeau ne peut manquer de s'en ſervir pour exprimer ſes ſenſations, tranſmettre ſes affections & ſe faire

entendre de très-loin ; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix ; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner ; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface ; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que, pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver

un naturel ſauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vrai domeſticité ; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils ſont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles, que c'eſt par cette raiſon qu'ils ſe raſſemblent plus volontiers, & que la plupart ont un inſtinct décidé pour la ſociété ; qu'étant forcés de s'occuper en commun des ſoins de leur famille, & même de travailler d'avance à la conſtruction de leur nid, il prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & ſe répand enſuite ſur leurs petits : que ce ſentiment doux tempère les paſſions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chaſteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel ; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépenſent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & ſavent ſubordonner leurs plaiſirs à leurs devoirs ; qu'enfin cette claſſe d'êtres

légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES
OISEAUX DE PROIE.

On pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; &, en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis, celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putots, mouffettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes,

furikates, gloutons, pékans, visons, souslique ; & des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers ; celle des roussettes, rougettes, chauve-souris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres se dévorent eux-mêmes : tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, cresserelles, émérillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux, qui sont les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé ; & encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses & les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans ; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiseaux qui soient carnassiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de

dégâts ſur la terre ; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte une grande tribu d'oiſeaux qui ſont une prodigieuſe déprédation ſur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon ; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tirans de l'eau des tirans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores ; ils ſont, pour la plupart, d'une forme très-différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers ; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poiſſon avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont auſſi les doigts réunis par des membranes,

les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel : nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses ; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons ; & nous finirons par les émérillons & les pie-grièches ; plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces & de races constantes, produites par l'influence du climat ; & nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison ; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes & dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force : à la vérité, dans les insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison ; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps ; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent ; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire ; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles ; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur

mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buſes, qui n'en produiſent que trois ou quatre, ſont d'un tiers plus groſſes que les mâles ; c'eſt par cette raiſon qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les eſpèces d'oiſeaux de proie : ce mot eſt un nom générique & non pas ſpécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit, & ce nom générique indique ſeulement que le mâle ou tiercelet eſt d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiſeaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chaſſe & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête groſſe, la langue charnue, l'eſtomac ſimple & membraneux, les inteſtins moins amples & plus courts que les autres oiſeaux ; ils habitent de préférence les lieux ſolitaires, les montagnes déſertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou ſur les plus hauts arbres ; l'on en trouve pluſieurs eſpèces dans les deux continens, quelques-uns

même ne paroissent pas avoir de climat fixe & bien déterminé ; enfin ils ont encore pour caractères généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés ; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident ; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un simple duvet, & on les distinguera tous deux des éperviers, buses milans & faucons par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux ; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme

---

(a) Linn. Syst. nat. édit. X, *tome I*, *page* 81.

le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la creſſerelle & l'émérillon, qui en font juſqu'à ſept; il en eſt, à cet égard, des oiſeaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération, eſt en raiſon inverſe de leur grandeur; les grands oiſeaux produiſent moins que les petits, & en raiſon de ce qu'ils ſont plus petits, ils produiſent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante : cependant on pourroit m'oppoſer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'eſt-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produiſent que deux œufs, & des plus petits oiſeaux qui n'en produiſent ordinairement que cinq; mais il faut conſidérer le produit abſolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une ſeule couvée, fait ſouvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne; & que, dans les petits oiſeaux, il y en a auſſi pluſieurs qui pondent pluſieurs fois pendant

le temps de ces mêmes ſaiſons ; de manière qu'à tout prendre & tout conſidérer, il eſt toujours vrai de dire que toutes choſes égales d'ailleurs, le nombre dans le produit de la génération, eſt proportionnel à la petiteſſe de l'animal dans les oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiſeaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiſeaux ; non-ſeulement ils ſont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore preſque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chaſſer leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des ſoins & des ſecours pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même & la néceſſité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur eſtomac & de leurs inteſtins, ſont forcés de ſe nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils ſeroient nés doux, deviennent

bientôt offensifs & méchans par le seul usage de leurs armes, & prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats ; comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, & affoiblit même la tendresse maternelle : trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment & sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands ; si la chasse se trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquise est l'insociabilité : les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & solitaire ; le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous, après

celui de la néceſſité de ſubſiſter, réunit le mâle & la femelle ; & comme tous deux ſont en état de ſe pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne ſe quittent guère, & ne ſe ſéparent pas, même après la ſaiſon des amours. On trouve preſque toujours une paire de ces oiſeaux dans le même lieu ; mais preſque jamais on ne les voit s'attrouper ni même ſe réunir en famille, & ceux qui comme les aigles, ſont les plus grands, & ont, par cette raiſon, beſoin de plus de ſubſiſtance, ne ſouffrent pas même que leurs petits, devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voiſins de ceux qu'ils habitent ; tandis que tous les oiſeaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont beſoin pour ſe nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la ſociété de leurs ſemblables, & ſe mettent en bandes & en troupes nombreuſes, & n'ont d'autre querelle, d'autre cauſe de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits ; car, dans preſque tous les animaux, même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans

le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie, nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres : les couleurs, leurs distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces ; & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent ; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut, sans hésiter, que ce sont des indices certains de la différence des espèces ; & en conséquence, on constitue autant d'espèces

d'eſpèces d'oiſeaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'eſt plus fautif & plus incertain ; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'eſpèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous ſuffira de faire ſentir ici les raiſons ſur leſquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la ſource qui produit ces erreurs.

Tous les oiſeaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage ſont preſque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant ; ce changement de couleur, après le premier âge, eſt aſſez général dans la Nature, & s'étend juſqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'eſt-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiſeaux de proie, l'effet de cette première mue change ſi fort les couleurs, leur diſtribution, leur poſition, qu'il

n'est pas étonnant que nos Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens, dont l'un a précédé & l'autre suivi la mue : après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, & souvent encore à la troisième mue : en sorte que, par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières ; la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur ; il y a d'ailleurs des espèces qui, dans le même climat, varient indépendamment même

de l'âge & du ſexe ; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent abſolument par l'influence des différens climats. Rien n'eſt donc plus incertain que la connoiſſance des oiſeaux, & ſur-tout de ceux de proie dont il eſt ici queſtion, par les couleurs & leur diſtribution ; rien de plus fautif que la diſtinction de leurs eſpèces fondée ſur des caractères auſſi inconſtans qu'accidentels.



LES AIGLES.

Il y a pluſieurs oiſeaux auxquels on donne le nom d'*aigles* ; nos Nomenclateurs en comptent onze eſpèces en Europe, indépendamment de quatre autres eſpèces, dont deux ſont du Breſil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze eſpèces ſont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le jean-le-blanc ; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroiſſent s'être beaucoup moins ſoucié de reſtreindre & réduire au juſte le nombre des eſpèces, ce qui néanmoins eſt le vrai but du travail d'un Naturaliſte, que de les multiplier, choſe bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans ; car la réduction des eſpèces ſuppoſe beaucoup

de connoiſſances, de réflexions & de comparaiſons ; au lieu qu'il n'y a rien de ſi aiſé que d'en augmenter la quantité ; il ſuffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Hiſtoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères ſpécifiques, toutes les différences, ſoit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle ſoit, faire une eſpèce nouvelle & ſéparée de toutes les autres ; mais malheureuſement, en augmentant ainſi très-gratuitement le nombre nominal des eſpèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Hiſtoire naturelle, dont l'obſcurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, ſouvent fauſſe, toujours particulière, & qui ne ſaiſit jamais l'enſemble des caractères ; tandis que c'eſt de la réunion de tous ces caractères, & ſur-tout de la différence ou de la reſſemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & auſſi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diverſité ou l'unité des eſpèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejettant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que, dans ces six espèces, il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle*; 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle*; les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pigargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'espèce, & que,

par cette raiſon, j'appellerai *orfraie*, de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigles, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pigargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt compoſée de deux variétés ; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois ; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche & l'aigle à tête blanche : je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartient à une eſpèce déterminée ; ce n'eſt, à mon avis, qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal : on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſur-tout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun : que

l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne sont aussi que des variétés dans l'espèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche ; & que l'aigle blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces ; ainsi, des onze prétendues espèces d'aigles, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle ; les quatre autres ; savoir, le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, & porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces, avec d'autant plus de fondement & de raison, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers & produisent ensemble, & que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui séparent les espèces :

il dit qu'il y en a ſix dans le genre des aigles ; mais, dans ces ſix eſpèces, il comprend un oiſeau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conſéquent en ſéparer, puiſque c'eſt en effet celui que l'on connoît ſous le nom de *vautour des Alpes*: ainſi reſte à cinq eſpèces qui correſpondent d'abord aux trois eſpèces d'aigles que je viens d'établir ; & enſuite à la quatrième & à la cinquième, qui ſont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philoſophe, de voir ſéparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiſeaux, & c'eſt en cela ſeul que ma réduction diffère de la ſienne ;

(a) Quartum genus (aquilæ) percnopterus ab alarum notis appellatum ; capite albicante ; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ (PIGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) hæc eſt : ſed brevioribus alis ; caudâ longiore. VULTURIS ſpeciem hæc refert, ſubaquila & montana ciconia cognominatur : incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers eſt ; quippè quæ à corvo, cæteris quæ id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur : gravis eſt enim, victu iners ; exanimata fert corpora : famelica ſemper eſt, & querula clamitat & clangit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

car, du reſte je me trouve entièrement d'accord avec ſes idées, & je penſe comme lui, que l'orfraie, *oſſifraga*, ou grand aigle de mer ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiſeau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qu'il eſt ſi différent des aigles qu'on ne lui a jamais donné le nom. Tout ceci ſera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles ſuivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des eſpèces que nous venons d'indiquer.



* LE

GRAND AIGLE (a).

Voyez planche 1 de ce volume.

LA PREMIÈRE ESPÈCE eſt le grand Aigle que Belon, après Athénée, a nommé

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 410.

(a) En Grec, Ἀετὸς γνήσιος; Ariſt. Χρυσάετος, Oppian. En Arabe, *Zummach*, ſelon pluſieurs Auteurs; *Néſir*, ſelon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans ſon petit traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue ſyriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion* en langue latine; mais cette dernière dénomination eſt françoiſe, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'eſt le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Ecrivains ont appelé *Milion*. Geſner & Aldrovande diſent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neſer*; les Chaldéens, *Niſra*; les Arabes, *Neſer*, *Achal gagila*, *Zummach*, *Aukeb*, *Haukeb*; les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Perſans, *An ſi muger*; en Latin, *Aquila fulva*, en Eſpagnol, *Aquila coronada*; en Allemand; *Adeler quaſi-Adel*, *Aar*, en Polonois, *Orzelprzedni*; en Anglois, *Golden Eagle*; en François, le grand *Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux*, l'*Aigle fauve*.

l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux* ; c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appelé par cette raison Ἀετός γνήσιος par Aristote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs sous le nom d'*aigle doré (c)* ; c'est le plus grand de tous les aigles, la femelle a jusqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize *(d)* & même dix-huit livres *(e)*, le mâle est plus petit

---

(b) Sextum genus (aquilæ) *gnesium, id est, verum germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, esse veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiscua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum omnium hæc est, major etiam quam ossifraga. Sed cæteras aquilas vel sesqui altera portione excedit. Colore est rufa, conspectu rara.* Aristot. *Hist. anim.* lib IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Brisson, *tome I, page* 431.

(d) Klein, *Ordo avium*, pag 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnoissance. J'ai vu, dit-il,

& ne pèſe guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre ; les ongles noirs & pointus dont le plus grand, qui eſt celui de derrière, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur ; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé ; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif, l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze ;

---

dans le pays de Bugey, de deux eſpèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant : il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, *planche A)* ; il étoit très-fort & très-méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie : l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Genève, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées ; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin, qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey ; car on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

le cryſtallin qui eſt ſec & ſolide ; a le brillant & l'éclat du diamant, l'œſophage ſe dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur ; l'eſtomac qui eſt au-deſſous n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi grand que cette première poche, mais il eſt à peu-près également ſouple & membraneux. Cet oiſeau eſt gras, ſur-tout en hiver, ſa graiſſe eſt blanche, & ſa chair, quoique dure & fibreuſe, ne ſent pas le ſauvage comme celle des autres oiſeaux de proie *(f)*.

On trouve cette eſpèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Siléſie *(h)*, dans les forêts de Dantzick *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve auſſi dans

---

(f) Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 216.
(g) Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.
(h) Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 214.
(i) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.
(k) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 360 & 361.
(l) Barrère, *Ornithol.* Claſſ. III, gen. IV, ſp. 1.
(m) *Britiſch Zoology*, pag. 61.

l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu-près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me

---

(n) Fulvam aquilam Jovis nuntiam. Cicero. *de Legibus*, lib. II.— *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis.* Ovid. lib. V. —— *Fulvusque tonantis armiger.* Claudian.

(o) Majores (aquilæ *) Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edoctæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *partie II, page* 767.

degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui, par cette raison, n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion ; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse comme le lion les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est

encore ſolitaire comme le lion, habitant d'un déſert dont il défend l'entrée & l'uſage de la chaſſe à tous les autres oiſeaux : car il eſt peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt ; ils ſe tiennent aſſez loin les uns des autres pour que l'eſpace qu'ils ſe ſont departi leur fourniſſe une ample ſubſiſtance : ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chaſſe. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur *(p)* que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout auſſi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux pour le combat & la proie, ils ſont également

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam ſplendore intermicantem; qualem in leonum oculis conſpicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre ; or, l'on ſait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainſi dire, nus en comparaiſon du lion ; il en eſt de même du vautour ; il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

ennemis de toute ſociété, également féroces, également fiers & difficiles a réduire ; on ne peut les apprivoiſer qu'en les prenant tout petits. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dreſſer à la chaſſe un jeune aigle de cette eſpèce ; il devient même dangereux pour ſon maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en ſervoit en Orient pour la chaſſe du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries ; il eſt trop lourd pour pouvoir, ſans grande fatigue, le porter ſur le poing ; jamais aſſez privé, aſſez doux, aſſez ſûr pour ne pas faire craindre ſes caprices ou ſes momens de colère à ſon maître ; il a le bec & les ongles crochus & formidables ; ſa figure répond à ſon naturel : indépendamment de ſes armes, il a le corps robuſte & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes ; la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens bruſquès & le vol très-

(r) On prétend que les plumes de l'aigle ſont ſi rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiſeaux, elles les uſent par le frottement.

rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, & c'est par cette raison que les Anciens ont appelé l'aigle, l'*oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour, il ne chasse donc qu'à vue ; & lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé ; il emporte aisément les oies, les grues ; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux ; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire ;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux ; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec & inaccessible. On

aſſure que le même nid ſert à l'aigle pendant toute ſa vie ; c'eſt réellement un ouvrage aſſez conſidérable pour n'être fait qu'une fois, & aſſez ſolide pour durer long-temps ; il eſt conſtruit à-peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou ſix pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traverſés par des branches ſouples recouvertes de pluſieurs lits de joncs & de bruyères ; ce plancher ou ce nid eſt large de pluſieurs pieds & aſſez ferme, non-ſeulement pour ſoutenir l'aigle, ſa femelle & ſes petits, mais pour ſupporter encore le poids d'une grande quantité de vivres : il n'eſt point couvert par le haut, & n'eſt abrité que par l'avancement des parties ſupérieures du rocher. La femelle dépoſe ſes œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours ; mais, dans ces œufs, il s'en trouve ſouvent d'inféconds, & il eſt rare de trouver trois aiglons dans un nid *(ſ)*,

---

(ſ) Un ami m'a aſſuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, ſuſpendu entre deux rochers,

ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin

---

où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornith. de Salerne, page* 4. *Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'est qu'en général qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syst. nat. édit. x, *tome I, page* 81. Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne, qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.

d'un fauve aſſez vif. La vieilleſſe, ainſi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On aſſure qu'ils vivent plus d'un ſiècle, & l'on prétend que c'eſt moins encore de vieilleſſe qu'ils meurent, que de l'impoſſibilité de prendre de la nourriture ; leur bec ſe recourbant ſi fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile : cependant on a vu des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguiſent leur bec, & que l'accroiſſement n'en étoit pas ſenſible pendant pluſieurs années. On a auſſi obſervé qu'on pouvoit les nourrir avec toute ſorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que, faute de chair, ils mangent très-bien du pain, des ſerpens, des lézards, &c. Lorſqu'ils ne ſont point apprivoiſés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, ſonore, perçant & lamentable, & d'un ſon ſoutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorſqu'il eſt en liberté, parce que le ſang de ſes victimes ſuffit à ſa ſoif. Ses excrémens



LE GRAND AIGLE.

ſont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiſeaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'eſt à cette grande eſpèce qu'on doit rapporter le paſſage de Léon l'Africain, que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'accordent à dire que cet oiſeau enlève non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées, qui ſont ſi âpres & ſi ardentes, qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards ; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité, qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & de moleſtation, qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, *liv. II, page* 56.



* L'AIGLE COMMUN (a).

L'ESPÈCE de l'aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle ; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun *(b)*

---

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 409.

(a) En Grec, Α'ετος, Μελαινάετος ; en Espagnol, *Aquila conocida* ; en Allemand, *Adler*, *Aru*, *Aar* ; en Suède, *Orn* ; en Anglois, *Eagle*.

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I*, *planche 1*. — L'aigle. Brisson, *Ornith.* tom. I, p. 419. — *Aquila fulva seu chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* pag. 6, n.° 2. — *Chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willughby, *Ornithol.* pag. 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysætos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. — Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudson*, *tome I*, *page* 45. — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I*, *page* 1. *Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche*, &

& l'aigle noir *(c)* : Ariſtote ne les a pas diſtinguées nommément, & il paroît les avoir réunies ſous le nom de Μελαινάετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raiſon de ſéparer cette eſpèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle; 2.° par les couleurs qui ſont conſtantes dans le grand aigle,

parce que cela fait confuſion avec le *Pygargue*, qui eſt le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome III, page* 89.

(c) Voyez la planche enluminée de Friſch, *numéro* LXIX. — L'aigle noir. Briſſon, *tome I, page* 434. — Voyez auſſi la deſcription de cet oiſeau dans Schwenckfeld, *page* 218. — Aigle noir. Belon, *Hiſtoire des oiſeaux*, page 92.

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *ſed viribus omnium præſtantiſſima* (præſtantior) *colit montes ac ſilvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus ſuos alit atque educit: pernix, concinna, polita, apta, intrepida, ſtrenua, liberalis, non invida eſt; modeſta etiam nec petulans, quippè quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

& varient comme l'on voit dans l'aigle commun ; 3.° par la voix, le grand aigle pouſſant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement ; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ſes petits dans ſon nid, les élève & les conduit enſuite dans leur jeuneſſe ; au lieu que le grand aigle les chaſſe hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils ſont en état de voler.

Il me paroît qu'il eſt aiſé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux ſous une même eſpèce, ne forment pas en effet deux eſpèces différentes ; il ſuffit pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer ; ils ſont tous deux à-peu-près de la même grandeur ; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes ; les jambes & les pieds également couverts & garnis

tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noisette ; la peau qui couvre la base du bec d'un jaune vif, le bec, couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs ; en sorte qu'il n'y a de diversité que dans les teintes & la distribution de la couleur des plumes, ce qui ne suffit pas à beaucoup près pour constituer deux espèces diverses, sur-tout lorsque le nombre des ressemblances excède aussi évidemment celui des différences : c'est donc sans aucun scrupule que j'ai réduit ces deux espèces à une seule, que j'ai appelée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'est de tous les aigles le moins rare. Aristote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction sans l'indiquer ; mais il me paroît que son traducteur, Théodore Gaza, l'avoit senti, car, il n'a pas traduit le mot Μελαινάετος par *aquila nigra*, mais par *aquila nigricans, pulla fulvia*, ce qui comprend les deux variétés de cette espèce qui toutes deux sont noirâtres, mais dont l'une est mêlée de plus de jaune que l'autre. Aristote, dont j'admire souvent

l'exactitude, donne les noms & les surnoms des choses qu'il indique. Le surnom de cette espèce d'oiseau, dit-il, est Ἀετὸς λαγωφόνος, l'*aigle aux lièvres*; & en effet, quoique les autres aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'est sa chasse habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence: les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria*, *quasi valens viribus (e)*, à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse & plus répandue que celle du grand aigle; celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent: l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f)*, en Savoie,

---

(e) Melænaetos à grecis dicta, eademque Valeria. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; *voyez les notes ci-dessus.*

en Suiſſe *(g)*, en Allemagne *(h)*, en Pologne *(i)* & en Écoſſe *(k)*; on le retrouve en Amérique à la baie de Hudſon *(l)*.

(g) Aquila alpina ſaxatilis. Gazoph. *Rup. Beſler.* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria.... Colit ſilvas & montes. Hieme apud nos (in Sileſiâ) maxime apparet. Schwenckfeld. *Avi. ſil.* pag. 218 & 219. — Voyez auſſi Klein, *Ordo. avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag 42.

(k) Sibbald. *Scot. illuſtr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'eſt-à-dire dans les terres voiſines de la baie de Hudſon), pluſieurs autres oiſeaux très-curieux quant à leurs forme & force: tel eſt, entr'autres, l'aigle à queue blanche, qui eſt à-peu-près de la groſſeur d'un coq d'inde; ſa couronne eſt aplatie, & il a le cou court, l'eſtomac large, les cuiſſes fortes, & les ailes fort longues & larges à proportion du corps; elles ſont noirâtres ſur le derrière, mais plus claires aux côtés: l'eſtomac eſt marqué de blanc, les plumes des ailes ſont noires; la queue étant fermée eſt blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui ſont noires ou brunes: les cuiſſes ſont couvertes de plumes brunes noirâtres, par leſquelles on voit en certains endroits un duvet blanc: les jambes ſont couvertes juſqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en

arrière ; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis, Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche : au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle, la blancheur de la queue. Ray & Willughby l'ont appelé *aquila fulva chrysætos caudâ annullo albo cinctâ.* Ray, *Synopf. avi.* pag. 6. Willughby, *Ornithol.* pag. 28 ; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère *(Ringtail Eagle)*, tandis qu'il n'est ni jaune, *(fulvus)*, ni doré *(chrysætos)*, & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



LE
PETIT AIGLE (a).

LA TROISIÈME ESPÈCE est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle* (*b*), & dont Aristote donne une notion exacte en disant (*c*), que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est

(*a*) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος, en Latin, *Aquila nævia*; en Allemand, *Stein alder*, *Gause aar*; en Anglois, *Roughfooted Eagle.*

(*b*) Voyez les planches enluminées de Frisch, *planche* LXXI. — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I*, *page* 426. — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tom. I*, *pag.* 214. — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonston, Willughby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener*; & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(*c*) *Alterum genus* (aquilæ) *magnitudine secundum & viribus*; *planga aut clanga nomine*, *saltus & convalles & lacus incolere solitum*, *cognomine anataria & morphna à maculâ pennæ quasi næviam dixeris : cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

plus petit & moins fort que les autres aigles ; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses aîles sont encore plus courtes à proportion, car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure : on l'a appelé *aquila planga*, *aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard ; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables ; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence ; & *morphna*, parce que son plumage, qui est d'un brun obscur, est marqueté sur les jambes & sous les aîles de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre : c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément *(d)* ; il est

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi à sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis : permulcens aliquando suo capite mitram meam si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce : familiaris fuit aliis avibus in horto in specie lavis, non nisi recenti carni bovinæ assuefacta. Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

plus foible, moins fier & moins courageux que les autres ; c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech (e)*, pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach.* La grue est sa plus forte proie, car il ne prend ordinairement que des canards, & d'autres moindres oiseaux & des rats *(f)*. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en Asie *(h)*, en Afrique où

(e) Il y a deux espèces d'aigles, l'une est absolument appelée *zummach ;* l'autre est nommée *zemiech.....* L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle ; l'aigle zemiech prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. II.

(f) Mares ut gratum cibum devorare solet ; aviculas etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzick : on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silésie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

(h) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention : en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin ; & en Arabie où il porte le nom de *zimech*, ou *aigle foible.*

on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance *(i)* dans ce continent ; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent *l'aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé, suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)* : d'ailleurs on voit,

(i) On le trouve au cap de Bonne-espérance, car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III*, *page* 139.

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles » dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse) ; » j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans.

par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dreſſé, du moins en France, que les deux premières eſpèces d'aigles ; ſavoir, le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui eſt l'aigle commun. Pour les inſtruire, il faut les prendre jeunes ; car un aigle adulte eſt non-ſeulement indocile, mais indomptable ; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chaſſer. Leur éducation exige des ſoins encore plus aſſidus que celle des autres oiſeaux de fauconnerie ; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai ſeulement ici quelques particularités que l'on a obſervées ſur les aigles, tant dans

---

Les gens de qualité volent cet oiſeau avec l'épervier ; ce vol eſt tout-à-fait quelque choſe de curieux & de fort admirable : la façon dont l'épervier abat l'aigle, c'eſt qu'il vole au-deſſus fort haut, fond ſur lui avec beaucoup de vîteſſe, lui enfonce les ſerres dans les flancs, & de ſes ailes lui bat la tête en volant toujours : il arrive pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux enſemble. » *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres eſpèces d'oiſeaux de proie, eſt plus grande que le mâle, & ſemble être auſſi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuſe & plus fine, ne paroît pas conſerver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chaſſe; & l'on remarque qu'au printemps, lorſque commence la ſaiſon des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en ſorte que ſi l'on veut les exercer à la chaſſe dans cette ſaiſon, on riſque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs deſirs en les purgeant aſſez violemment: on a auſſi obſervé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève enſuite en ligne droite, c'eſt ſigne qu'il médite ſa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jettant ſon paſt; mais s'il vole en tournoyant au-deſſus de ſon maître, ſans ſe trop éloigner, c'eſt ſigne

d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse, se jette souvent sur les autours & autres moindres oiseaux de proie, ce qui ne lui arrive point lorsqu'il ne suit que son instinct ; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits ; comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux ; il pourvoit aisément à sa propre subsistance & à celle de sa femelle ; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroissent s'entendre pour la chasse ; on les voit presque toujours ensemble ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage : ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd

de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix se fait encore entendre très-distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, sur-tout dans l'état de captivité lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piège à renard, avoit passé cinq semaines entières sans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts & les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue; ils habitent la terre ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les Anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que

dans le temps où l'Empereur Tibère ſe trouva dans cette île, un aigle vint ſe poſer ſur le toit de la maiſon où il étoit logé. Les aigles ne font en effet que paſſer dans les îles ſans s'y habituer, ſans y faire leur ponte ; & lorſque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les îles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier.

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiſer dans une meilleure ſource que dans les Mémoires de M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'eſpèce commune *(l)*. Après

---

(l) Nota. Que quoique M.rs de l'Académie aient penſé que ces deux aigles qu'ils ont décrits & diſſéqués étoient de l'eſpèce du grand aigle *(chryſætos)*, il eſt aiſé de reconnoître par leur propre deſcription

avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier, ils ont observé sur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuse par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage, qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans

& en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande espèce, mais de l'espèce moyenne ou commune.

les autres animaux qui ſe nourriſſent de chair ; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux aſſez amples & de plus de deux pouces de longueur ; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit ; que la véſicule du fiel étoit grande, & de la groſſeur d'une groſſe châtaigne ou marron ; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaiſon de ceux des autres oiſeaux ; que les teſticules du mâle n'étoient que de la groſſeur d'un pois & de couleur de chair tirant ſur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiſeaux *(m)*.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II*, article de l'*aigle*.



LE PIGARGUE (a).

L'ESPÈCE du Pygargue * me paroît être composée de trois variétés; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c) & le Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla, hinularia.*

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 411.

(b) Aquila albicilla. L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page* 427. — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willughby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, page 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch; *planche* LXX. —— Le petit aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page* 429.

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, *tome I, page* 1, *planche* 1.— L'aigle à tête blanche, Brisson, *tome I*, *page* 422.

grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce *(e)*, & ne dit rien des variétés ; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons *(hinulos)*, c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles sont, 1.° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon ; les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2.° la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3.° la blancheur

(e) Aquilarum plura sunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia à nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam sylvasque suis freta viribus petit ; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue est à-peu-près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits ; car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend

(f) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède....qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

que ſans le ſecours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willughby, & dans pluſieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié ; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce ſentiment contre Nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue,

---

(g) Quæ oſſifraga appellatur. . . . . . nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ ; cum enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat ; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem. . . . pulli à parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque ; ſed oſſifraga recipit eos benignè & tuetur & alit dum, quantum ſatis ſit, adoleſcant. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

& à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois espèces sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tous secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens : les aiglons de l'espèce commune sont doux & assez tranquilles; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid ; en sorte que souvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chassent ordinairement que de gros animaux , ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter ; que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes, & que, ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils sont souvent au dépourvu;

au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pigargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit; au lieu que l'aigle commun *(aquila valeria)* eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.



LE
BALBUZARD (a).

Voyez la planche 11 de ce volume.

LE BALBUZARD * est l'oiseau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer*, *(b)* & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou craw est le cri du corbeau ; c'est aussi son nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot est resté en Bourgogne, parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois

(a) En Grec, Ἁλιάετος, en Latin, *Aquila marina*; en Italien, *Anguista piombina*; en Allemand, *Fisch-adler* ou *Fisch-ahr* ; en Polonois, *Orzelmarsky* ; en Anglois, *Balbuzard* ; en Bourgogne, *Craupêcherot*.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 414.

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique.... L'aigle de mer. Brisson, *tome I, page* 440, *pl.* XXXIV. — *Balbuzardus anglorum.* Willughby, *Ornithol.* pag. 37.

que

que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglois dans cette province, sous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Gesner, qui le premier a dit que cet oiseau étoit appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne ; le vrai mot est *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'est ni *cros*, ni *crau*, mais *craw*, ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit *(c)*, il n'a ni le port, ni la figure, ni

---

(a) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard : celui que M. Brisson a décrit, & qui sans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied sept pouces de longueur jusqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol ; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds sept pouces de vol : au lieu que la femelle décrite par M.rs de l'Académie des Sciences, sous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle, que nous avons cité, avoit deux pieds neuf

le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce qui prouve

pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, & sept pieds & demi de vol; cette différence est si grande, qu'on pourroit douter que cet oiseau, décrit par M.rs de l'Académie, fût le balbuzard ou *craupêcherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit : *Quintum* (aquilæ) *genus est quod haliætus, hoc est marina vocatur, cervice magnâ & crassâ, alis curvantibus caudâ latâ ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic sæpius ut cum ferre quod cœperit nequeat in gurgitem demergatur.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut observer que les Grecs comprenoient tous les oiseaux de proie qui volent de jour sous les noms génériques de *aëtos, gyps* & *hierax*, c'est-à-dire, *aquila, vultur & accipiter* ; aigle, vautour & épervier, & que, dans ces trois genres, ils en distinguoient peu par des noms spécifiques; & c'est sans doute par cette raison qu'Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs est un écrivain savant & exact, assure que l'*haliætus* & l'*ossifraga* ne sont que le même oiseau, puisqu'Aristote les distingue si nettement tous deux, & qu'il en traite dans deux chapitres

que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang, juſqu'à ce qu'il apercût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre ; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts ſi roides, qu'on ne peut les fléchir ; le ventre tout blanc, la queue large & la tête groſſe & épaiſſe. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas

ſéparés ; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus* ; mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote ; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

des jambes de derrière dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière eſt le plus court, tandis que, dans les aigles, cet ongle de derrière eſt le plus long de tous ; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts, & la peau qui recouvre la baſe du bec, ſont ordinairement bleus, au lieu que, dans les aigles, toutes ces parties ſont jaunes. Au reſte, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche, comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds ſont également ſéparés & dénués de membranes. C'eſt une erreur populaire que cet oiſeau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poiſſon avec l'autre ; & c'eſt une erreur populaire qui a produit la mépriſe de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même choſe de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'eſt également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiſeaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied

(e) Haliætus. . . . Victitat piſcibus, majoribus anatibus, pes ſiniſter ſubpalmatus. Linn. Syſt. nat. édit. X, *tome I, page* 91.

gauche. La ſource commune de ces erreurs eſt dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiſeau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté l'aient accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion; car l'*haliætus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres

méditerranées voiſines des rivières, des étangs & des autres eaux douces ; il eſt peut-être plus commun en Bourgogne, qui eſt au centre de la France, que ſur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce eſt un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en ſont traverſées & environnées par la mer à d'aſſez petites diſtances, Ariſtote a obſervé, dans ſon pays, que ces oiſeaux pêcheurs cherchoient leur proie ſur les rivages de la mer, & par cette raiſon il les a nommés *aigles de mer*; mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suiſſe *(g)* & les autres pays éloignés

(f) Hanc aquilam (haliætum) *nuper accepi à nobili Dom. Nicolas Zedlitz in ſchildau quam ſervitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero piſces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piſcium odorem ſpirabat. . . . . non ſolum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & ſtagna Sileſiæ noſtræ degit & arboribus inſidens piſcibus inſidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 217.

(g) Geſner dit que cet oiſeau ſe trouve en Suiſſe en pluſieurs endroits, & qu'il fait ſon nid dans certains rochers près des eaux ou dans des vallées profondes : il ajoute qu'on peut l'apprivoiſer & s'en ſervir dans la fauconnerie.

de la mer où ils sont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces.* Je fais cette remarque afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, & d'y substituer le nom spécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne les confonde avec les aigles *(h)*. Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante *(i)*; il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat; ce fait que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs, &

(h) M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, est l'offifrague ou le grand aigle de mer; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui est le craupêcherot. *Voyez l'Ornithologie de M. Salerne; in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

*(i) At vero marina illa (*aquila*) clarissima oculorum acie est ac pullos adhuc implumes cogit adversos intueri solem, percutit eum qui renitet & vertit ad solem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Arist. *Hist. anim.* lib. IX. cap. XXXIV.

qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil ; cette observation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau ; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs & rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux ; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliætus* qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer (*k*), car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, & je

(*h*) *Vagatur hæc* (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas*. Aristot. lib. IX. cap. XXXIV.

n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la pourſuite des mouettes ou des autres oiſeaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poiſſon. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiſeau n'ont trouvé que du poiſſon dans ſon eſtomac, & ſa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poiſſon, eſt un indice certain qu'il en fait au moins ſa nourriture habituelle ; il eſt ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, ſe paſſer d'alimens pendant pluſieurs jours ſans en être incommodé ni paroître affoibli (*l*). Il eſt auſſi moins fier ou moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut aſſez aiſément le dreſſer pour la pêche, comme l'on dreſſe les autres oiſeaux pour la chaſſe.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'eſpèce

(*l*) *Captus aliquando haliætus à doctiſſimo quodam medico, moribus ſatis placidus viſus fuit ac tractabilis & famis patientiſſimus. Vixit dies ſeptem abſque omne cibo & quidem in altâ quiete..... Carnem oblatam recuſavit, piſces ſine dubio voraturus, ſi exhibitæ fuiſſent, cum certò conſtaret eum hiſce vivere.* Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

du balbuzard, eſt l'une des plus nombreuſes des grands oiſeaux de proie, & qu'elle eſt répandue aſſez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède juſqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Egypte & juſqu'en Nigritie *(m)*.

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.rs de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec juſqu'à celle de la queue; & ſept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres

---

(m) Il me paroît que c'eſt au balbuzard qu'on doit rapporter le paſſage ſuivant : « on nous fit » remarquer quantité d'oiſeaux en Nigritie, entre » autres des aigles de deux ſortes, dont l'une vit » de proie de terre, & l'autre de poiſſon ; nous » appellons celle-ci *nonnette*, parce qu'elle a le » plumage de couleur de l'habit d'une carmelite » avec ſon ſcapulaire blanc. Leur vue ſurpaſſe en clarté celle de l'homme. » *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris*, 1689.

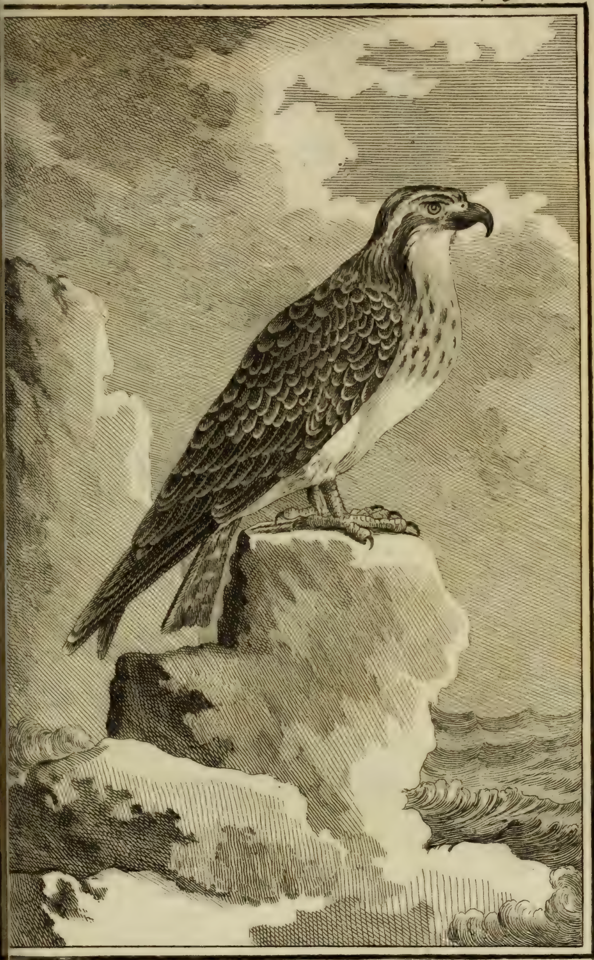
(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II*, *article de l'*Aigle.

Naturaliſtes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps juſqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'eſt pas le balbuzard, mais un oiſeau plus grand que M.rs de l'Académie ont décrit : néanmoins, après avoir comparé leur deſcription avec la nôtre, on ne peut guère en douter : car, de tous les oiſeaux de ce genre, le balbuzard eſt le ſeul qui puiſſe être mis avec les aigles; le ſeul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps : je penſe donc, avec M.rs de l'Académie, que leur oiſeau eſt le vrai *haliætus* d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette eſpèce qu'ils ont décrite & diſſéquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.rs de l'Académie n'ont remarqué de différences conſidérables que dans le foie, qui eſt bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle qui

ſont auſſi moins grands ; dans la poſition de la rate qui eſt immédiatement adhérente au côté droit de l'eſtomac dans l'aigle ; au lieu que, dans le balbuzard, elle étoit ſituée ſous le lobe droit du foie ; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à-peu-près comme les autres oiſeaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.





LE BALBUSARD.

L'ORFRAIE (a).

Voyez planche III de ce volume.

L'ORFRAIE* *Offifraga*, a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer (b)*. Il eft en effet à-peu-près auffi grand que le grand aigle ; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion ; mais il a les ailes plus courtes ; car l'orfraie a jufqu'à trois pieds

(a) En Grec, Φήνης ; en Latin, *Offifraga* ; en Italien, *Aquilaftro anguifta barbata* ; en Allemand, *Groffer hafen ahr* ; en Siléfie, *Skaft* ; en Polonois, *Orzel-Lomignat* ; en Anglois, *Ofprey* ; en vieux François, *Orfraye*, *Offraie*, *Preneau*, *Bris-os Offrague*, *Orfraie*. Les Anciens lui ont donné le nom *d'offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oifeau caffoit avec fon bec les os des animaux dont il fait fa proie.

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 112 & 415.

(b) Le grand aigle de mer. Briffon, *tome I*, *page* 437. — Orfraie ou offifrague. *Defcription du cap de Bonne-efpérance, par Kolbe, tome III, page* 140.

& demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle, qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, & il est reconnoissable, 1.° par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier ; 2.° par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif ; 3.° par une barbe de plumes qui pend sous le menton : ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poissonneuses ; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier ; &, comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les

chevreaux. Ariſtote aſſure que non-ſeulement l'orfraie femelle ſoigne ſes petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chaſſés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait qui eſt aſſez ſingulier, & qui a été répété par tous les Naturaliſtes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'eſt que cet oiſeau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit ; & que, par conſéquent, on doit préſumer qu'il ſe trouveroit très-embarraſſé, s'il avoit à ſoigner & nourrir une nombreuſe famille : cependant il n'y a guère de faits dans l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote qui ne ſoient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité ; j'en ai vérifié moi-même pluſieurs, qui me paroiſſoient auſſi ſuſpects que celui-ci, & c'eſt ce qui me porte à recommander à ceux qui ſe trouveront à portée d'obſerver cet oiſeau, de tâcher de s'aſſurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, ſans aller chercher plus loin, qu'Ariſtote

voyoit bien & disoit vrai presqu'en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés & obscurcis, par une espèce de nuage *(c)*: en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiseaux, qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non-seulement suspect, mais faux; car tous ceux qui ont observé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poisson, mais ils ne se sont pas apperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre: il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie, & quoiqu'il vole moins vîte

(c) Parum ossifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læsos. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

que les aigles, c'eſt plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles : cependant le reſpect qu'on doit à l'autorité du grand Philoſophe, que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner ſcrupuleuſement les yeux de l'orfraie ; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille ; il a de plus obſervé, que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod vœa quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat : atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit.... ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro ut homini, colore imbuta & ſubſtantiâ paulo craſſior ſit; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exactè pellucidam natura fabricata eſt; hoc ipſum viſus detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos supernè operit. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 226.

parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille ; laquelle partie dans les autres oiseaux, est opaque & de couleur obscure. Ainsi, l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément & abondamment par le petit cercle, parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme je viens de le dire, on ne s'apperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux ; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide ; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi, il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles ;

mais il eſt ſûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le ſoir ; d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette, ou des autres oiſeaux de nuit, on verra qu'elle n'eſt pas la même, & que les réſultats doivent en être différens. Ces oiſeaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir : leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'orfaie. La pupille dans tous les oiſeaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poiſſon pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaiſſant ſur les eaux. M. Salerne dit auſſi que quand l'orfraie s'abat ſur un étang pour ſaiſir ſa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, ſur-tout la nuit. *Ornithol. pag.* 6.

dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible comme celle du crépuscule ; elle devient au contraire perpendiculairement longue dans les chats, & reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit, dès que l'œil est frappé d'une forte lumière ; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière ; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière : à plus forte raison l'orfraie avec sa taie sur la pupille, auroit besoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut ; mais ce qui excuse entièrement Aristote, d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit ; c'est qu'en effet il pêche & chasse la nuit comme le jour ; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit

que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus* ; ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages ; en ſorte que je ſuis porté à croire que ce Traité *de Mirabilibus*, n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondées ſur des

préjugés populaires : nous pouvons en donner un exemple ſans ſortir du ſujet que nous traitons. L'on voit qu'Ariſtote déſigne & ſpécifie parfaitement l'eſpèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans ſon hiſtoire des animaux, puiſqu'il en fait la cinquième eſpèce de ſes aigles, à laquelle il donne des caractères très-diſtinctifs ; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'eſt d'aucune eſpèce, ou plutôt ne fait pas une eſpèce ; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-ſeulement que les balbuzards *(haliæti)* n'ont point d'eſpèce, & qu'ils proviennent de mélanges des aigles de différentes eſpèces ; mais encore que ce qui naît des balbuzards, ne ſont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *deſquels orfraies naiſſent*, dit-il, *de petits vautours*, *leſquels*, ajoute-t-il encore, *produiſent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer (f)*. Que de faits

(f) Haliæti ſuum genus non habent, ſed ex diverſo aquilarum coïtu naſcuntur : id quidem, quod ex iis natum eſt, in oſſifragis genus habet, è quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant. Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. III.

incroyables ſont compris dans ce paſſage ! que de choſes abſurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il eſt permis ou poſſible, les limites des variations de la Nature, & en donnant, à ce paſſage l'explication la moins défavorable, ſuppoſons, pour un inſtant, que les balbuzards ne ſoient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes eſpèces d'aigles, ils ſeront féconds, comme le ſont les métis de quelques autres oiſeaux, & produiront entr'eux des ſeconds métis qui pourront remonter à l'eſpèce de l'orfraie ſi le premier mélange a été de l'orfraie, avec un autre aigle ; juſque-là les loix de la Nature ne ſe trouvent pas entièrement violées ; mais dire enſuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produiſent de grands, leſquels ne peuvent plus rien produire, c'eſt ajouter trois faits abſolument incroyables, à deux qui ſont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choſes écrites légèrement, je ne puis me perſuader qu'il ſoit l'auteur de ces trois aſſertions,

& j'aime mieux croire que la fin de ce paſſage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain que ſes orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produiſent plus rien. Chaque eſpèce, chaque race de vautour engendre ſon ſemblable ; il en eſt de même de chaque eſpèce d'aigles, & encore de celle du balbuzard & de l'orfraie ; & les eſpèces intermédiaires, qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races conſtantes qui ſe ſoutiennent & ſe perpétuent comme les autres par la génération. Nous ſommes particulièrement très-aſſurés que le mâle balbuzard produit avec ſa femelle des petits ſemblables à lui, & que ſi les balbuzards produiſent des orfraies, ce ne peut-être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie : il en ſeroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis ; il en réſulte un agneau ; parce que la brebis domine dans la génération ; & il réſulteroit de l'autre

mélange

mélange une orfraie ; parce qu'en général ce ſont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'eſpèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'eſt-à-dire les métis inféconds, repréſentent plus l'eſpèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette poſſibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux ; car, quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes, en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon : tous deux ſont aſſez communs en France & dans les autres pays tempérés ; mais à la vérité

l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre *(g)*; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus; au lieu que, dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds, sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité

(g) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesans, d'un blanc sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord : j'envoyai les deux œufs à M. de Réaumur; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière, on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour.... Le faucon de marais (balbuzard) habite parmi les roseaux, le long des eaux; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

dans la diſtribution des couleurs ſur le plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiſeaux ne ſoient d'eſpèces aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler ; & des raiſons d'analogie me perſuadent que le mélange eſt fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard, avec l'orfraie mâle, produit des balbuzards, & que ces bâtards, ſoit orfraies, ſoit balbuzards, tenant preſque tout de la nature de leurs mères, ne conſervent que quelques caractères de celle de leurs pères, par leſquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux eſpèces : de même on trouve des balbuzards, tel que celui qu'ont décrit M.rs de l'Académie, qui ſont beaucoup plus grands & plus gros que les autres,

& en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu; qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue : on la trouve presque par-tout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale *(h)*.

(h) Nota. Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant : « Il y a » encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur » langue *sondaqua* : elles font ordinairement leurs » nids sur le *bord des eaux* ou de quelqu'autre » précipice, tout au-dessus des plus *hauts arbres* » ou *rochers*, de sorte qu'elles sont fort difficiles à » avoir : nous en dénichâmes néanmoins plusieurs » nids; mais nous n'y trouvâmes pas plus d'un



L'ORFRAIE *ou* AIGLE DE MER.

ou deux aiglons : j'en penſois nourrir quelques- «
uns lorſque nous étions ſur le chemin des Hurons «
à Québec ; mais tant pour être trop lourds à «
porter, que pour ne pouvoir fournir au *poiſſon* «
qu'il leur falloit, n'ayant autre choſe à leur donner, «
nous en fimes chaudière & nous les trouvames »
fort bons ; car ils étoient encore jeunes & tendres. «
Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.



LE
JEAN-LE-BLANC (a).

Voyez planche IV de ce volume.

J'AI EU cet oiseau vivant *, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit, au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa

(a) Jean-le-blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. Nat. des Oif.*, pag. 103, *fig.* page 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tome I, pag. 443. Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne*, page 24. . . . . Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c* . . . . *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui, ont cru que cet oiseau étoit le pygargue; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 413.

longueur depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jufqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces; le bec, depuis le crochet jufqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-fept lignes de longueur; la queue étoit longue de dix pouces; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure; fes ailes, lorfqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue; la tête, le deffus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le refte de leur étendue; en forte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'appercevoit qu'en relevant les plumes: la gorge, la poitrine, le ventre & les côtes étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes tranfverfales plus brunes fur la queue; la membrane, qui couvre la bafe du bec, eft d'un bleu fale; c'eft-là que font placées les narines. L'iris des yeux eft d'un beau jaune-citron ou de couleur

de topaze d'orient ; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes paroissent rougeâtre ; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé, & trois livres quatre onces lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue ; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presqu'aussi grand que celui de l'aigle commun, qni a plus de

deux pieds & demi de longueur, & plus de ſept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc ſe rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus; il a auſſi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles: ainſi, quoiqu'il paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'eſt pas moins d'une eſpèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient auſſi de la buſe pour la diſpoſition des couleurs du plumage, & par un caractère qui m'a ſouvent frappé; c'eſt que dans de certaines attitudes, & ſurtout, vu de face, il reſſembloit à l'aigle, & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſembloit à la buſe. Cette même remarque a été faite par mon Deſſinateur, & par quelques autres perſonnes; & il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe; en ſorte qu'on doit à certains

égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le soleil : il couroit assez vîte lorsqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ses ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas absolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant plusieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, sans qu'il en ait paru incommodé. On le nourrissoit avec de la viande crue & saignante; mais, en le faisant jeûner, il mangeoit aussi de la viande cuite : il déchiroit avec son bec la chair qu'on lui présentoit, & il en avaloit d'assez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais, en se mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution

qu'un acte auſſi ſimple ne paroît en exiger. On laiſſoit à ſa portée un vaſe rempli d'eau : il commençoit par regarder de tous côtés fixement & longtemps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul, enſuite il s'approchoit du vaſe & regardoit encore autour de lui ; enfin, après bien des héſitations, il plongeoit ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire. Cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec, & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte : cependant le jean-le-blanc ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car, pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter ; il avoit même une petite expreſſion de contentement Cŏ...... Cŏ, lorſqu'on lui donnoit à manger ; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il

devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiſeaux de proie *(b)*.

(b) Nota. Voici la note que m'a donnée ſur cet oiſeau l'homme que j'ai chargé du ſoin de mes volières. « Ayant préſenté au jean-le-blanc » différens alimens, comme du pain, du fromage, » des raiſins, de la pomme, &c....... il n'a » voulu manger d'aucun, quoiqu'il jeûnât depuis » vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire » jeûner trois jours de plus, & au bout de ce temps, » il a également refuſé ces alimens; en ſorte qu'on » peut aſſurer qu'il ne mange rien de tout cela, » quelque faim qu'il reſſente : je lui ai auſſi pré- » ſenté des vers qu'il a conſtamment refuſés; car, » lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, » quoiqu'il l'eût déjà avalé preſque à moitié : il » ſe jettoit avec avidité ſur les mulots & les ſouris » que je lui donnois, il les avaloit ſans leur donner » un ſeul coup de bec; je me ſuis apperçu que, » lorſqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou ſeule- » ment une groſſe, il paroiſſoit avoir un air plus » inquiet, comme s'il eût reſſenti quelque douleur; » il avoit alors la tête moins libre & plus enfoncée » qu'à l'ordinaire; il reſtoit cinq ou ſix minutes » dans cet état, ſans s'occuper d'autre choſe; car » il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait » ordinairement, & je crois même qu'on auroit pu » l'approcher ſans qu'il ſe fût retourné, tant il » étoit ſérieuſement occupé de la digeſtion des » ſouris qu'il venoit d'avaler : je lui ai préſenté des » grenouilles & des petits poiſſons; il a toujours

Il eſt très-commun en France, &, comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoiſſent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce ſont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il eſt en

refuſé les poiſſons & mangé les grenouilles par « demi douzaines, & quelquefois davantage ; mais « il ne les avale pas tout entières comme les ſouris, « il les ſaiſit d'abord avec ſes ongles & les dépèce « avant de les manger : je l'ai fait jeûner pendant « trois jours, en ne lui donnant que du poiſſon « crud ; il l'a toujours refuſé : j'ai obſervé qu'il « rendoit les peaux des ſouris en petites pelotes « longues d'environ un pouce ; &, en les faiſant » tremper dans l'eau chaude, j'ai reconnu qu'il « n'y avoit que le poil & la peau de la ſouris, « ſans aucun os, & j'ai trouvé dans quelques-unes « de ces pelotes des grains de fer fondu & quelques « autres parcelles de charbon. »

(c) Les habitans des villages connoiſſent un oiſeau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc*; car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

.... Ce jean-le-blanc aſſaut les poules des villages & prend les oiſeaux & connins ; car auſſi eſt-il hardi ; il fait grande deſtruction des perdrix & mange les petits oiſeaux ; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts ; ſomme qu'il n'y a païſan qui ne le connoiſſe. *Idem, ibidem.*

effet remarquable par la blancheur du ventre, du-dessous des ailes, du croupion & de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères ; car la femelle est presque toute grise, & n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion ; elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse & plus pesante que le mâle : elle fait son nid presqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt & de joncs ; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise *(d)* : le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & surtout les hameaux & les fermes ; il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés, &, lorsque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres

(d) Ornithologie de Salerne, *pages* 23 & 24.

oiſeaux : il ne dédaigne pas même les mulots & les léſards. Comme ces oiſeaux & ſur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol eſt peſant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur : on les voit toujours voler bas *(e)*, & ſaiſir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri eſt une eſpèce de ſifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement : ils ne chaſſent guère que le matin & le ſoir, & ils ſe repoſent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette eſpèce, car Belon donne la deſcription d'un ſecond oiſeau « qui eſt, dit-il *(f)*, encore une autre eſpèce « d'oiſeau ſaint-martin, ſemblablement « nommé *blanche queue*, de même eſ- « pèce que le ſuſdit jean-le-blanc, & « qui reſſemble au milan royal, de ſi «

(e) Quiconque le regarde voler, adviſe en lui la ſemblance d'un héron en l'air; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme pluſieurs autres oiſeaux de proie, mais vole le plus ſouvent bas contre terre, & principalement ſoir & matin. *Belon, Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

» près, qu'on n'y trouveroit aucune
» différence, ſi ce n'étoit qu'il n'eſt plus
» petit & plus blanc deſſous le ventre,
» ayant les plumes qui touchent le crou-
» pion en la queue, tant deſſus que deſ-
» ſous, de couleur blanche. » Ces reſ-
ſemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus eſſentielle, qui eſt d'avoir les jambes longues, indiquent ſeulement que cette eſpèce eſt voiſine de celle du jean-le-blanc; mais, comme elle en diffère conſidérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce ſoit une variété du jean-le-blanc; &, nous avons reconnu que c'eſt le même oiſeau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la ſuite ſous le nom d'oiſeau *ſaint-martin*, parce qu'il ne reſſemble en rien au lanier.

Au reſte, le jean-le-blanc, qui eſt très-commun en France, eſt néanmoins aſſez rare par-tout ailleurs, puiſqu'aucuns des Naturaliſtes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon : & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir m'étendre

ſur les faits particuliers de l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe *(g)*, en diſant que cet oiſeau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules* : c'eſt ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, commun au ringtail

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri ; Raii, ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche* ; & le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules* ; il diffère des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau ; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède ; il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſur-tout en Sologne où il fait ſon nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles. Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota.* Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête ; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo*, & que M. Briſſon appelle *faucon à collier.*

& au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau ; mais il auroit dû comparer les descriptions des Auteurs précédens, & il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes : d'autres Naturalistes ont pris l'oiseau appelé par M. Edwards, *Blue-hawk* épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h)*, ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'Histoire Naturelle des oiseaux de proie.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, & tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c...... Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c...... Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout

(h) *Britisch Zoologie*, pag. 67.

ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques eſpèces qui tiennent aux deux ordres enſemble, & qui participent au naturel des oiſeaux nobles & des oiſeaux ignobles ; ces eſpèces intermédiaires ſont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'hiſtoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buſe ; 2.° celle de l'oiſeau ſaint-martin, que M.rs Briſſon & Friſch ont appelé le *lanier cendré*, & que M Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buſe, que du faucon ou du lanier ; 3.° celle de la ſoubuſe, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'eſpèce, ayant pris un autre oiſeau pour le mâle de la ſoubuſe dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules) ; ce ſont les mêmes oiſeaux que M. Briſſon a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buſe que du faucon ou de l'aigle. Ces trois eſpèces, & ſur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très-mal nommées ; car le jean-le-blanc

ne doit point entrer dans la liſte des aigles. L'oiſeau ſaint-martin n'eſt ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le diſent M.rs Friſch & Briſſon, puiſqu'il eſt d'un naturel différent & de mœurs oppoſées. Il en eſt de même de la ſoubuſe, qui n'eſt ni un aigle ni un faucon, puiſque ſes habitudes ſont toutes différentes de celles des oiſeaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il ſera queſtion de ces deux oiſeaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'eſpèce du jean-le-blanc, qui nous eſt bien connue, un oiſeau que nous ne connoiſſons que par des indications d'Aldrovande *(i)*, ſous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, ſous celui de *milvus albus*. Cet oiſeau, que M. Briſſon a auſſi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier

---

(i) Laniarius Aldrov. *Avi.* tom. I, page 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) Milvus albus, Schwenckfeld, *Theritrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 367.

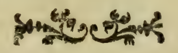


LE JEAN-LE-BLANC.



que l'oiſeau ſaint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiſeaux, dont l'un eſt bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, c'eſt la même grandeur que celle du jean-le-blanc ; & ſi l'on compare la deſcription d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je ſuis perſuadé qu'on y trouvera aſſez de caractères pour préſumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet Auteur, dont l'ornithologie eſt bonne & très-complète, ſur-tout pour les oiſeaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puiſqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté juſqu'à la figure de cet oiſeau.

(l) Pygargi ſecundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.

I.

L'OISEAU des grandes Indes *, dont M. Briſſon a donné une deſcription exacte *(a)*, ſous le nom d'*aigle de Pondichéry*. Nous obſerverons ſeulement que par ſa ſeule petiteſſe, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puiſqu'il eſt de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il reſſemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la baſe du bec, qui eſt d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : ſon bec cendré à ſon origine, & d'un jaune pâle à ſon bout,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 416.

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV*, Briſſon, *Ornith.* tome I, page 450.

ſemble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues ; & ces différences indiquent aſſez que cet oiſeau eſt d'une eſpèce particulière : c'eſt vraiſemblablement l'oiſeau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puiſque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b)* ; mais c'eſt plutôt par la beauté de ſon plumage que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

(b) L'aigle Malabare eſt également beau & rare, ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſon couverts de plumes très-blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt de couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les ailes que deſſus ; les ſix premières plumes de l'aile ſont noires au bout, la peau autour du bec eſt bleuâtre, le bout du bec eſt jaunes, tirant ſur le vert ; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs ; cet animal a le regard perçant, il eſt de la groſſeur d'un faucon : c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares : on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornithol. de Salerne*, pag. 8.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit ſous le nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Breſil, & que Fernandès a indiqué par le nom *yſquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique : c'eſt celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orénoque (f)* : les

---

(c) L'aigle hupé du Breſil. Briſſon. *Ornithol.* tome I, page 446.

(d) Urutaurana (Braſilienſibus), & *urutari-cuquichu cariri.* Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 203.

(e) Yſquauthli. Fernandès, *Hiſt. nat. nov. Hiſp.* pag. 34.

(f) Il paſſe aſſez ſouvent de la terre-ferme aux îles Antilles, une ſorte de gros oiſeau, qui doit tenir le premier rang entre les oiſeaux de proie de l'Amérique : les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orénoque*, à cauſe qu'il eſt de la groſſeur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiſeau, qui n'eſt que paſſager en cette île, ſe voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui eſt arroſée de la grande rivière d'Orénoque ; tout ſon plumage eſt d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les Anglois

Anglois ont adopté cette dénomination *(g)*, & l'appellent *orenoko-eagle :* il est un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de son plumage, mais il a pour caractères propres & spécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, & qu'il peut baisser ou relever à sa volonté ; les jambes

---

extrémités de ses ailes & de sa queue sont bordées de jaune : il a les yeux vifs & perçans ; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la pesanteur de son corps : il se repaît d'autres oiseaux sur lesquels il fond avec furie, &, après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale... il attaque les arras, les perroquets.... on a remarqué qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hist. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la relation de l'île de Tabago, *pages* 30 *&* 31.

(g) Voyez Browne, *Hist. nat. of Jamaïca*, pag. 471.

couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles ; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs : ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens ; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou (h)*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique *(i)*, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description, sous le nom d'*eagle-crowned*, *aigle hupé*, qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de

(h) Histoire naturelle des Incas, *tome II*, *page* 274.

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 448.

M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger *(k)*.

(k) Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur, les coins de l'ouverture du bec sont fendus assez avant jusque sous les yeux, & sont jaunâtres, l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge sont couverts de plumes blanches, parsemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, sont d'un brun foncé, tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes * sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes sont blancs; la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif, il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiseaux de proie.

La diſtance entre l'Afrique & le Breſil, qui n'eſt guère que de quatre cents lieues, n'eſt pas aſſez grande pour que des oiſeaux de haut vol ne puiſſent la parcourir ; & dès-lors il eſt très-poſſible que celui-ci ſe trouve également aux côtes du Breſil, & ſur les côtes occidentales de l'Afrique ; & il ſuffit de comparer les caractères qui leur ſont particuliers, & par leſquels ils ſe reſſemblent, pour être perſuadé qu'ils ſont de la même eſpèce ; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redreſſent à volonté, tous deux ſont à-peu-près de la même

---

de hupe, d'où il tire ſon nom. J'ai deſſiné cet oiſeau vivant à Londres, en 1752 ; ſon maître m'aſſura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même eſpèce exactement chez une autre perſonne, & qui venoient de la côte de Guinée ; Barbot a indiqué cet oiſeau ſous le nom d'*aigle couronné*, dans ſa deſcription de la Guinée ; il en donne une mauvaiſe figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées ſur ſa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles ſont repreſentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. I, pag. 31 & 32, *planche enluminée* 224.

grandeur ; ils ont auſſi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits ; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre ; les jambes juſqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc ; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la diſtribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaiſon avec toutes les reſſemblances que nous venons d'indiquer ; ainſi, je crois être bien fondé à regarder cet oiſeau des côtes d'Afrique, comme étant de la même eſpèce que celui du Breſil; en ſorte que l'aigle hupé du Breſil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce d'oiſeau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

I I I.

L'OISEAU du Breſil *(l)*, indiqué par

(l) L'aigle du Breſil. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 445.

Marcgrave sous le nom *urubitinga (m)*, qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet, il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur, celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nuds comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

I V.

L'OISEAU * que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est

(m) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 417.

remarquable même au premier coup-d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a sous la gorge & sous le cou : on pourroit croire, à cause de sa petitesse, qu'il seroit du genre des éperviers ou des faucons ; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminés à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre *(n)*, & qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing hawk (o)*, épervier-

---

(n) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II*, *page* 253.

(o) Fishing-Hawk, Catesby, *tome I*, *page* 2; *planche 11*, *avec une figure coloriée.*

pêcheur de la Caroline ; il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un autour, avec le corps plus alongé : ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure ; il a l'iris des yeux jaune ; la peau qui couvre la baſe du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & preſque tous auſſi longs les uns que les autres : tout le deſſus du corps, des ailes & de la queue eſt d'un brun foncé ; tout le deſſous du corps, des ailes & de la queue eſt blanc ; les plumes des jambes ſont blanches, courtes & appliquées de très-près ſur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, eſt » tout ſemblable au *mansfeni*, hormis » qu'il a les plumes du ventre blanches, » & celles du deſſus de la tête noires ; » ſes griffes ſont un peu plus petites. » Ce pêcheur eſt un vrai voleur de » mer, qui n'en veut non plus aux » animaux de la terre qu'aux oiſeaux de » l'air, mais ſeulement aux poiſſons » qu'il épie de deſſus une branche ou

une pointe de roc ; &, les voyant à « fleur d'eau, il fond promptement « dessus, les enlevant avec ses griffes, « & les va manger sur un rocher : quoi- « qu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, « ils ne laissent pas de le poursuivre & « de s'attrouper & de le bequeter jus- « qu'à ce qu'il change de quartier. Les « enfans des Sauvages les élèvent étant « petits, & s'en servent à la pêche par « plaisir seulement, car ils ne rapportent « jamais leur pêche. » Cette indication du P. du Tertre, n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption : mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique, donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même, ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard ; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu

près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

VI.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle (*nisus*) : le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui, en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer ; car il n'est guère plus gros qu'un faucon ; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes ; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, allouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles, il vit aussi de serpens & de petits lézards : il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés : les

plumes sont si fortes & si serrées, que si en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise pour pénétrer ; la chair en est un peu plus noire, mais elle ne laisse pas d'être excellente. *Histoire des Antilles*, *tome II*, *page* 252.



LES VAUTOURS.

L'ON A DONNÉ aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie, car, dans ce genre, il n'y a qu'eux

qui se mettent en nombre & plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser : les éperviers, les faucons & jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, & presque tous dédaignent la chair morte, & refusent celle qui est corrompue : dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la simple inspection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue, le cou aussi presque nu,

couvert d'un ſimple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant preſque demi-circulaires, parce qu'ils ſe tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'eſpèce de duvet fin qui tapiſſe l'intérieur de leurs ailes, & qui ne ſe trouve pas dans les autres oiſeaux de proie; à la partie du deſſous de la gorge qui eſt plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui ſe tient fièrement droit, & preſque perpendiculairement ſur ſes pieds; au lieu que le vautour dont la ſituation eſt à demi-horizontale, ſemble marquer la baſſeſſe de ſon caractère par la poſition inclinée de ſon corps: on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils ſont preſque les ſeuls oiſeaux de proie qui volent en nombre, c'eſt-à-dire, plus de deux enſemble; & auſſi parce qu'ils ont le vol peſant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligé de s'eſſayer & de

s'efforcer à trois ou quatre repriſes, avant de pouvoir prendre leur plein eſſor (a).

Nous avons compoſé le genre des aigles de trois eſpèces ; ſavoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle : nous y avons ajouté les oiſeaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie,

---

(a) *Nota.* M. Roy, & M. Salerne, qui n'a fait preſque par tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractériſtiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne ſe recourbe pas immédiatement à ſa naiſſance & ſe maintient droit juſqu'à deux pouces de diſtance de ſon origine ; mais je dois obſerver que ce caractère n'eſt pas bien indiqué ; car le bec des aigles ne ſe recourbe pas non plus dès ſa naiſſance, il ſe maintient d'abord droit, & la ſeule différence eſt que, dans le vautour, cette partie droite du bec eſt plus longue que dans l'aigle ; d'autres Naturaliſtes donnent auſſi comme différence caractériſtique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce caractère eſt équivoque & n'appartient pas à toutes les eſpèces de vautours ; le griffon qui eſt l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a ſi rentré en dedans, qu'il y a au-deſſous de ſon cou & à la place du jabot, un creux aſſez grand pour y mettre le poing.

le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil *urutaurana*; 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubinga*; 4.° celui que nous avons appelé le *petit aigle de l'Amérique*; 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique*, n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs, quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.



LE

PERCNOPTÈRE (a).

J'AI ADOPTÉ ce nom, tiré du Grec, pour diſtinguer cet oiſeau * de tous les autres ; ce n'eſt point du tout un aigle, & ce n'eſt certainement qu'un vautour, ou ſi l'on veut ſuivre le ſentiment des Anciens, il ſera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiſeaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Ariſtote *(b)*, qui

(a) Cet oiſeau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* —Le Vautour des Alpes. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 464.

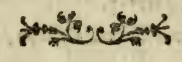
* *Voyez les planches enluminées*, n.° 426.

(b) Nota. Ariſtote en fait la quatrième eſpèce de ſes aigles, ſous le nom de Περκνόπτερος ; & il lui donne enſuite pour ſurnom Υπάετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *ſubaquila* ; mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont penſé qu'on devoit lire Γυπάετος, au lieu de Υπάετος, c'eſt-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *ſubaquila* : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiſeau.

l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités ; se laissant chasser & battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres : il a aussi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles ; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise ; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre ; le bec & la peau nue qui en recouvre la base sont noirs, l'extrémité crochue du bec est blanchâtre ; le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée ; les ongles sont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles : il est de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise, & cette tache brune paroît entourée ou

plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche: en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & de deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive; il a le jabot proéminent, & lorſqu'il eſt à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)*: enfin il ne reſſemble à l'aigle que par la grandeur, car il ſurpaſſe l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la groſſeur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'eſpèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en aſſez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-ſeulement à cette eſpèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiſeaux de proie.



LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.[rs] de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiſeau pour le diſtinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturaliſtes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour jaune (c)*, le *vautour fauve (d)*; & comme aucune de ces dénominations n'eſt univoque ni exacte, nous avons préféré le nom ſimple de griffon. Cet oiſeau eſt encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le

(a) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III*, *page 209*, *avec une aſſez bonne figure.*

(b) *Vultur ruber ſeu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Pruſſia.* Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 430.

(c) *Vultur fulvus noſter, Bætico Bellonii congener.* Willughby. *Ornith.* pag. 36 ; & Ray, *Synopſ. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 462.

grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a ſept pouces de longueur ; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches ; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles ; le cou eſt preſque entièrement dénué de plumes ; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé : le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu ; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère ; la peau du corps, qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre ; les

plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence : les ongles sont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit M.rs de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote *(e)* ; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)* ; il paroîtroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter ; car,

(e) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appelé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III*, *page* 59.

(f) Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius. Arist. *Hist. anim*, lib. VIII, cap. 3.

il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier ; &, comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison, que le griffon fût le même que son grand vautour ; le vautour commun, qui est tout aussi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour, en sorte qu'on doit penser que M.rs de l'Académie des Sciences, ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une chose aussi équivoque & aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaisons qu'ils n'avoient pas faites : j'ai tâché d'y suppléer, & voici les raisons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon est en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés ; la première qui a été appelée *vautour fauve (g)* ;

(g) Le Vautour fauve. Brisson, *tome I, page* 462.

& la seconde, *vautour doré* par les Naturalistes *(h)*. Les différences entre ces deux oiseaux dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes & séparées ; car tous deux sont de la même grandeur, & en général à-peu-près de la même couleur ; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui sont très-longues *(i)*, & par ce caractère qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours : ces ressemblances ont même frappé d'autres Naturalistes avant moi *(k)*, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré ;

(h) Vultur aureus Alberti magni, Gesneri, Raii, Willughbei, Klein, *Ord. avium.* pag. 43, n.° 1. — *Vultur bæticus sive castaneus.* Aldrovande, *Avi.* tom. I, pag. 273. — Le Vautour doré. Brisson, *Ornith.* tome I, page 458.

(i) Nota. M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur. & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

(k) Vultur fulvus bætico congener. Ray, *Synops. avi.* pag. 10. n.° 7 ; & Willughby, *Ornithol.* pag. 36.

je suis

je ſuis même très-porté à croire que l'oiſeau indiqué par Belon, ſous le nom de *vautour noir*, eſt encore de la même eſpèce que le griffon & le vautour doré; car ce vautour noir eſt de la même grandeur, & a le dos & les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or, en réuniſſant en une ſeule eſpèce ces trois variétés, le griffon ſera le moins rare des grands vautours, & celui par conſéquent qu'Ariſtote aura principalement indiqué : & ce qui rend cette préſomption encore plus vraiſemblable, c'eſt que, ſelon Belon, ce grand vautour noir ſe trouve fréquemment en Egypte, en Arabie & dans les îles de l'Archipel, & que dès-lors il doit être aſſez commun en Grèce. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'on peut réduire les grands vautours qui ſe trouvent en Europe à quatre eſpèces; ſavoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, & le vautour hupé, qui diffèrent aſſez les uns des autres pour faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.

M.rs de l'Académie des Sciences,

qui ont disséqué deux griffons femelles ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé ; qu'il n'est noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre ; que la mandibule supérieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté ; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé ; que, vers le bout du bec, il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent ; que dans la base du bec sont les trous des narines, longs de six lignes, sur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau ; que la langue est dure & cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut ; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier ; que l'œsophage se dilate vers le bas, &

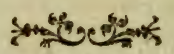
forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage ; que cette bosse n'est différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche & fort transparente *(l)* ; que le gésier n'est ni aussi dur ni aussi épais qu'il l'est dans les gallinacées, & que sa partie charnue n'est pas rouge comme aux gésiers des autres oiseaux, mais blanche comme sont les autres ventricules ; que les intestins & les *cæcum* sont petits comme dans les autres oiseaux de proie ; qu'enfin l'ovaire est à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit

(l) Nota. Il paroîtroit, par ce que disent ici M.rs de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors ; cependant je me suis assuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur ; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse & un grand élargissement dans cette partie de l'œsophage qui soulève la peau du creux & le remplit lorsque l'animal est bien repu.

droit & égal, ainsi qu'il l'est dans plusieurs autres oiseaux *(m)*.

Si nous comparons ces observations sur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomistes de l'Académie ont faites sur les aigles, nous remarquerons aisément que, quoique les vautours se nourrissent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui servent à la digestion, & qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiseaux qui se nourrissent de grain, puisqu'ils ont un jabot & un estomac qu'on peut regarder comme un demi-gésier, par son épaisseur à la partie du fond : en sorte que les vautours paroissent être conformés non-seulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

(m) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III*, *article* du Griffon.



* LE VAUTOUR OU GRAND VAUTOUR (a).

Voyez la planche v de ce volume.

LE VAUTOUR simplement dit ou le grand Vautour, est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré (b)*, & que la plupart des Naturalistes après lui, ont aussi nommé *vautour cendré (c)*, quoiqu'il soit beaucoup

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 425.

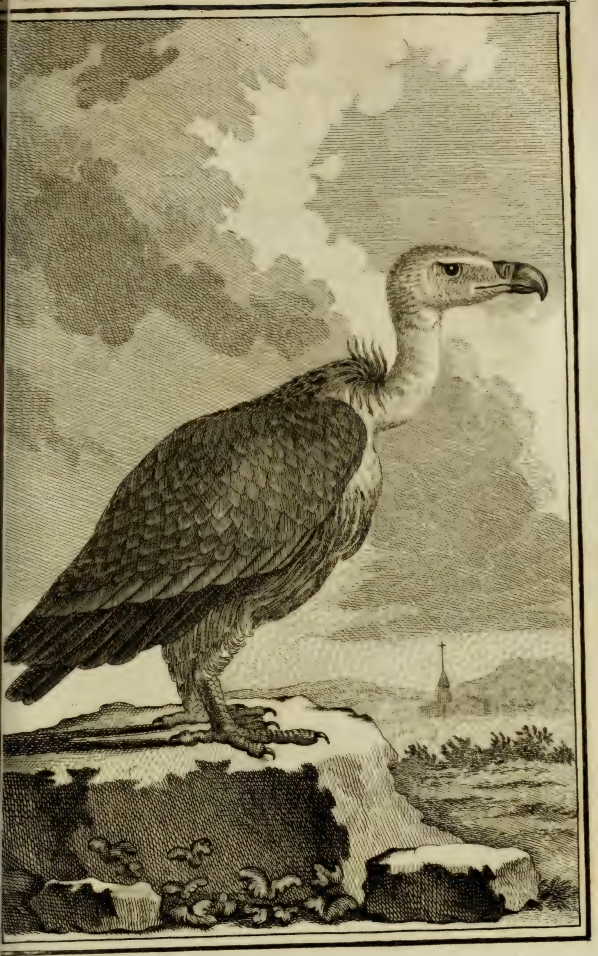
(a) Vautour, en Arabe, *Racham* ou *Rocham*; en Grec, Γύψ ; en Latin, *Vultur* ; en Espagnol, *Buyetre* ; en Italien, *Avoltorio* ; en Allemand, *Gyr* ou *Geir*, ou *Geier* ; en Polonois, *Sep* ; en Anglois, *Geir* ou *Vulture*. — Le Vautour. Brisson, *tome I, page* 453.

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page* 83 *avec une figure.*

(c) Vultur cinereus. Aldrov. *Avi.* tom I, pag. 235 & 271. — Ray, *Synopf. Avi.* pag. 9, n°. 1. — Willughby, *Ornithol.* pag. 35, n°. 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomaer.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

plus noir que cendré; il eſt plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'eſt pas difficile de le diſtinguer; 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, & qui eſt de la même couleur que celle des plumes du dos; 2.° par une eſpèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches juſqu'au bas du cou, & borde chaque côté un aſſez large eſpace d'une couleur noire, & au-deſſous duquel il ſe trouve un collier étroit & blanc; 3.° par les pieds qui ſont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds ſont jaunâtres ou blanchâtres; & enfin par les doigts qui ſont jaunes, tandis que ceux du griffon ſont bruns ou cendrés.





LE VAUTOUR.

LE VAUTOUR A AIGRETTES (a).

Ce Vautour, qui eſt moins grand que les trois premiers, l'eſt cependant encore aſſez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Geſner (*b*), qui de tous les Naturaliſtes eſt le ſeul qui ait vu pluſieurs de ces oiſeaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *haſengeier* (*vautour aux lièvres*), a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite ; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorſqu'il eſt en repos, à terre ou perché, il redreſſe les plumes de la tête qui lui font alors

(*a*) Le vautour hupé. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 460.

(*b*) Geſner. *Avi.* pag. 782.

comme deux cornes, que l'on n'apperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue : il poursuit les oiseaux de toute espèce, & il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson, il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser, non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, &, l'année suivante, on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire,

le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)* : ils font leurs nids dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver : ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher *(d)* :

(c) Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo complurimum. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans les lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les observations de Belon, depuis la page* 10 *jusqu'à* 14.—Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel par Dapper*, *page* 460.

les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds ; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles ; ils sont moins communs dans le nord ; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà, puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède (*e*), ne fait aucune mention des vautours : cependant nous parlerons dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Egypte (*f*), en Arabie, dans les îles &

(*e*) *Linn. Fauna Suecica*, *pag.* 16, *& seq. usque ad pag.* 24.

(*f*) Etant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déserte, avons observé que les vautours y sont fréquens & grands. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page* 84.

de l'Archipel, & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie : on y fait même grand usage de la peau des vautours, le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau, il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré & très-chaud, & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

(g) Les paysans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Egypte & dans l'Arabie déserte, s'étudient de prendre les vautours en diverses manières ; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers.... Leur peau est quasi aussi épaisse que celle d'un chevreau... Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de la peau des vautours, laissant le duvet qui est au-dessous, & ainsi la conroyent, faisant pelices qui valent grand'somme d'argent; mais en France s'en servent le plus à faire pièces à mettre sur l'estomac..... Qui seroit au Caire & iroit voir les marchandises qui sont exposées en vente, trouveroit des vêtemens de fine soie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Idem, ibidem*, pag. 83 & 84. — Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre ; ces oiseaux sont de la grosseur d'un signe, fort semblable à l'aigle en ce que leurs aîles & leur dos, sont couvers de mêmes plumes ; leur cou est plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en est si couverte que les Insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Egypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes *(h)*, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs *, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vau-

digestion: ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou; leurs jambes sont grosses & fortes. .... Ils ne vivent que de charognes & ils s'en remplissent si fort qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours. .. Et lorsqu'il sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise, ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Atchipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Brisson, *tome I, page* 457.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 425.

tour noir comme de l'aigle noir qui tous deux ſont de l'eſpèce commune du vautour ou de l'aigle. Ariſtote a eu raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puiſque ce genre eſt en effet composé de trois eſpèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, ſans y comprendre le percnoptère, qu'Ariſtote avoit cru devoir ſéparer des vautours & aſſocier aux aigles. Il n'en eſt pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une ſeule eſpèce en Europe ; ainſi, ce Philoſophe a eu encore raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'eſt-à-dire, contenoit plus d'eſpèces que celui du petit vautour.



LE PETIT VAUTOUR (a).

Il nous reste maintenant à parler des petits Vautours *, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Egypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous

(a) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 449.

(b) Vultur leucocephalos. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375.—Le vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

donnons ici la repréſentation, paroît être en effet d'une eſpèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus, tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, eſt vraiſemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui ſe trouve communément en Arabie, en Egypte, en Grèce, en Allemagne & juſqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé : on peut remarquer qu'il a la tête & le deſſous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il eſt blanc preſqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui ſont noires *(c)* : ces caractères ſont plus que ſuffiſans pour le faire reconnoître.

Des autres eſpèces de petits vautours indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Egypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou

---

(c) Cet oiſeau, dit M. Scwenckfeld, qui ſe nomme en Siléſie *Grimmer*, a la langue aſſez large, l'eſtomac épais & ridé, la véſicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

plutôt séparer le second, c'est-à-dire, le vautour d'Egypte, qui par la description que Belon seul en a donnée *(d)*, n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre Egyptien*; il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement, que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Brisson à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devroit le supprimer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée; aucun des Naturalistes ne l'a vu; Gesner *(e)*, qui seul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*,

(d) Sacre Egyptien. *Hierax* en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Egypte*, en François. Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, pages 110 & 111.

(e) Aquila Heteropode. Gesner, *Avi.* pag. 207.

(f) Aquila Heteropos. Aldrov. *Avi.* tome I, page 232. — *Heteropos. Gesner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71. — *Falco capite nudo fuscus.* Linn. *Syst. nat.* edit. VI, gen. 36, sp. 2.

n'en avoit eu qu'un deſſin qu'il a fait graver, & dont il a raporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours ; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, eſt priſe du deſſin dans lequel l'une des jambes de cet oiſeau étoit bleu, & l'autre d'un brun blanchâtre ; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain ſur cette eſpèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en ſuppoſant la vérité de ce même deſſin. Or un oiſeau deſſiné par un homme inconnu, nommé d'après un deſſin incorrect, & que la ſeule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle ; un oiſeau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, eſt-il un vautour ou un aigle ? eſt-il même un oiſeau réellement exiſtant ? il me paroît donc que c'eſt très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reſte, l'oiſeau qui exiſte réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'exiſte pas, eſt repréſenté dans les planches

enluminées, *n.*° 427 ; & comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte *(g)*, nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Brisson, *Ornithol.* tom. I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux VAUTOURS.

I.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte, sous le nom de *Vautour brun* *, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 427.

comme appartenante au climat de l'Afrique, & sur-tout aux terres voisines de la mer méditerranée.

I I.

L'OISEAU appelé par Belon, le *sacre d'Egypte*, & que le Docteur Shaw indique sous le nom *Achbobba* ; cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles & sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Egypte ; il se tient presque toujours à terre & se repaît comme les vautours de toute viande & de chair corrompue. « Il est (dit Belon) oiseau sordide & non gentil, & quiconque « feindra voir un oiseau, ayant la cor- « pulence d'un milan, le bec entre le « corbeau & l'oiseau de proie, crochu « par le fin bout, & les jambes & pieds, « & marcher comme le corbeau, aura « l'idée de cet oiseau, qui est fréquent « en Égypte, mais rare ailleurs, quoi- « qu'il y en ait quelques-uns en Syrie, « & que j'en aie (ajoute-t-il) vu quel- « qu'uns dans la Caramanie. » Au reste, cet oiseau varie pour les couleurs ; c'est,

à ce que croit Belon, l'*hierax* où *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les ſerpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du caire, dit le docteur Shaw, » nous rencontrames pluſieurs troupes » d'achbobbas, qui, comme nos cor» beaux, vivent de charogne..... » c'eſt peut-être l'épervier d'Égypte, » dont Strabon dit que, contre le na» turel de ces ſortes d'oiſeaux, il n'eſt » pas fort ſauvage, car l'achbobba eſt un » oiſeau qui ne fait point de mal, & que » les mahométans regardent comme ſacré; » c'eſt pourquoi le Bacha donne tous les

(a) Belon, *Hiſt. Nat. des Oiſeaux, pages* 110 & 111, *avec figure*, dans laquelle on peut remarquer que le bec reſſemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit préſumer que cette partie eſt mal repréſentée dans la figure, puiſque l'Auteur dit, dans ſa deſcription, que le bec eſt entre celui du corbeau & celui d'un oiſeau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime aſſez bien la forme du bec d'un vautour.

jours deux bœufs pour les nourrir, ce qui « paroît être un reſte de l'ancienne ſu- « perſtition des Égyptiens » *(b)*. C'eſt de ce même oiſeau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui on « rendoit, ainſi qu'à l'ibis, un autre « culte religieux ; c'eſt un oiſeau de « proie de la groſſeur d'un corbeau, « dont la tête reſſemble à celle d'un « vautour & les plumes à celle d'un « faucon ; les prêtres de ce pays re- « préſentoient de grands myſtères ſous « le ſymbole de cet oiſeau ; ils le fai- « ſoient graver ſur leurs obéliſques & « ſur les murailles de leurs temples pour « repréſenter le ſoleil ; la vivacité de ſes « yeux qu'il tourne inceſſamment vers cet « aſtre, la rapidité de ſon vol, ſa longue « vie, tout leur parut propre à marquer « la nature du ſoleil, &c. » *(c)*. Au reſte, cet oiſeau, qui, comme l'on voit, n'eſt pas aſſez décrit, pourroit bien être le

(b) Voyage de Shaw. D. M. *tome II, pages* 9 & 92.

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III, page* 204.

même que le *galinache* où *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV.*

III.

L'OISEAU *(d)* de l'Amérique méridionale *, que les Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi des Vautours (e)*, & qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre : c'est d'après celui qui est au cabinet du Roi, que M. Brisson en a donné une bonne & ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très-bien décrit & dessiné : nous

---

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 428.

(d) Cosquauhtli, *ut mexicani vocant ; sive aura.* De Laët, *Hist. Nov. orbis*, pag. 232. — Cozcaquauhtli. *Regina aurarum* Hernandès. *Hist. Mex.* pag. 319. — Coscaquauhtli. Fernandès, *Hist. nov. H sp.* pag. 20. — *Regina aurarum.* Eus. Nieremberg, *pag.* 224. — Vautour des Indes. Albin, *tome II, page 2, avec une figure coloriée, planche IV.*

(e) Roi des Vautours. Edwards, *Hist. des Oiseaux*, tome I, page 2, avec une bonne figure, bien enluminée, planche II. — Le Roi des Vautours Brisson, *Ornithol.* tome I, page 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

réunirons ici les remarques de ces deux auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes ſur la forme & la nature de cet oiſeau ; c'eſt certainement un vautour, car il a la tête & le cou dénué de plumes, ce qui eſt le caractère le plus diſtinctif de ce genre ; mais il n'eſt pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle ; & n'ayant pas les ailes à proportion ſi grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec, qui eſt aſſez fort & épais, eſt d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il eſt entièrement rouge, & dans d'autres il ne l'eſt qu'à ſon extrémité, & noir dans ſon milieu ; la baſe du bec eſt environnée & couverte d'une peau de couleur orangée, large ; & s'élevant de chaque côté juſqu'au haut de la tête,

& c'eſt dans cette peau que ſont placées les narines, de forme oblongue, & entre leſquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, ſelon le mouvement de tête que fait l'oiſeau; les yeux ſont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles; la tête & le cou ſont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair ſur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif ſur le derrière & plus terne ſur le devant; au-deſſous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle ſort & s'étend de chaque côté ſous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans ſa partie poſtérieure: cette peau eſt rayée de petites lignes de duvet noir; les joues ou côtés de la tête ſont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie ſupérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale

de

de duvet noir, & l'eſpace contenu entre ces deux lignes eſt d'un jaune terne; les côtés du haut du cou ſont d'une couleur rouge, qui ſe change, en deſcendant par nuances, en jaune; au-deſſous de la partie nue du cou eſt une eſpèce de collier ou de fraiſe, formée par des plumes douces aſſez longues & d'un cendré foncé; ce collier, qui entoure le cou entier & deſcend ſur la poitrine, eſt aſſez ample pour que l'oiſeau puiſſe, en ſe reſſerrant, y cacher ſon cou & partie de ſa tête, comme dans un capuchon, & c'eſt ce qui a fait donner à cet oiſeau le nom de *moine (f)* par quelques Naturaliſtes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, des jambes, & celles du deſſous de la queue ſont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du deſſus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans

(f) Vultur monachus Monck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujùs figura in aviario picto Bareithano. Calvitium quaſi raſum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere poteſt. Klein, *Ordo. Avi.* pag. 46.

d'autres ; les autres plumes de la queue ſont toujours noires, auſſi-bien que les grandes plumes des ailes, leſquelles ſont ordinairement bordées de gris : la couleur des pieds & des ongles n'eſt pas la même dans tous ces oiſeaux, les uns ont les pieds d'un blanc ſale ou jaunâtre & les ongles noirâtres ; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles ſont forts courts & peu crochus.

Cet oiſeau eſt de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)* ; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne : Navarette en parlant de cet oiſeau, dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* » ou *vautours* ; c'eſt un des plus beaux oiſeaux qu'on puiſſe voir, &c. » Le

(g) Albin dit que celui qu'il a deſſiné étoit venu des Indes orientales par un vaiſſeau Hollandois appelé le *Pallampank*, *partie III*, *page* 2, *n.*° 4. M. Edwards dit auſſi que les gens qui montroient ces oiſeaux à la foire de Londres, aſſuroient qu'ils venoient des Indes orientales ; mais que néanmoins il croit qu'ils ſont de l'Amérique.

(h) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchaſſ, *page* 753.

sieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a assuré à M. Edwards, que cet oiseau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans son *Histoire de la nouvelle Espagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët (*i*) qui tous ont copié la

(*i*) Il y a dans la nouvelle Espagne une incroyable abondance & variété de beaux oiseaux, entre lesquels on estime exceller le *Cosquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles sont d'un noir rougissant; les ailes sont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reste; les ongles sont recourbés; le bec semblable au papagais, rouge au bout; les trous des narines ouverts; les yeux noirs, les prunelles fauves, les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de sang & rempli de plusieurs rides, lesquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres; la queue est semblable à celle d'un aigle, noire dessus & cendrée dessous. . . Il y a un autre oiseau de même espèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl*. De Laët, *Hist. du nouveau monde*, liv. V, chap. IV, p. 143 & 144. *Nota*. Ce second oiseau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, est un vautour; car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été aussi nommé *roi des Zopilotles*.

description de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Espagne; &, comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des Voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique & de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne se trouve pas dans l'ancien; on pourroit m'objecter, que puisque l'ouroutaran ou aigle du Bresil se trouve de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi; la distance entre les deux continens est égale pour ces deux oiseaux, mais probablement la puissance du vol est inégale *(k)*,

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiseau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que son vol est si ferme qu'il résiste aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il surmonte la force du vent par celle de son vol; mais ce nom *aura* n'est pas dérivé du Latin, il vient par con-



LE ROI DES VAUTOURS.

& les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours ; quoi qu'il en soit, il paroît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, & qui s'étendent du Bresil à la nouvelle Espagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid ; ainsi, ne pouvant traverser la mer au vol entre le Bresil & la Guinée, & ne pouvant passer par les terres du nord, cette espèce est demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux ; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excrémens des animaux & des hommes ; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de sa chair.

---

traction d'*ouroua* qui est le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article suivant.

I V.

L'oiseau *(l)* appelé *ouroua ou aura (m)*, par les Indiens de Cayenne,

---

(l) Voyez les planches enluminées, n.° 187. *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus* Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus : duplici ingluvie foras propendente*, Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras prependente.* Cormoran des Amazones. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale*, page 129. — *Aura ; gallinaça aut gallinaço aliis.* Eus. Nieremberg, *page* 224. — *Zopilotl. sive aura.* Hernandès, *page* 331 ; Fernandès, *page* 37. — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale ; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag.* 224. — Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow*, & les Anglois d'Europe, *Turkey Buzard.* Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page* 6, *avec une figure coloriée.* Nota. *Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du traducteur, *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse.*

urubu (*n*) (ouroubou) par ceux du Bresil, *Zopilotl* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos voyageurs, ont donné le surnom de *marchand* : c'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours (*o*), parce qu'il est du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique, par d'autres caractères, il ressemble au dindon (*p*), ce qui lui a fait donner par les Espagnols & les Portugais, le nom de *gallinaço* ou *gallinaça* : il n'est guère que de la grandeur d'un oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, & semée seulement de quelques

(*n*) *Nota.* On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

(*o*) *Vultur pullus, capite implumi, cute crassâ rugosâ, ultra aperturas nasales laxatâ. tecto.* Browne. *Hist. nat of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Bresil. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 468.

(*p*) *Vultur gallinæ Africanæ facie.* Sloane, *Of Jamaïc.* pag. 294, avec une figure.

poils noirs aſſez rares ; cette peau eſt raboteuſe & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre : les ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant eſt elle-même aſſez longue : le bec eſt d'un blanc jaunâtre & n'eſt crochu qu'à l'extrémité ; la peau nue qui en recouvre la baſe s'étend preſqu'au milieu du bec, & elle eſt d'un jaune rougeâtre ; l'iris de l'œil eſt orangé, & les paupières ſont blanches ; les plumes de tout le corps ſont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obſcurs ; les pieds ſont d'une couleur livide, & les ongles ſont noirs : cet oiſeau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il eſt auſſi plus lâche, plus ſale & plus vorace qu'aucun d'eux, ſe

(q) Nota. J'ai cru devoir donner une courte deſcription de cet oiſeau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu ; cependant comme il n'y a que de légères différences, il eſt à préſumer que ce ſont des variétés individuelles, & par conſéquent leurs deſcriptions peuvent être auſſi bonnes que la mienne.

nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide, pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chasse quelquefois, c'est, en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap :* il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains:

qu'ils se rassemblent sous de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes ; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair de corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut & en grandes troupes ; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture ; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux, &, pour ainsi dire, couleur de rubis ; la langue en gouttière & en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes

troupes & toujours très-haut ; qu'ils tombent tous enſemble ſur la même proie, qu'ils dévorent juſqu'aux os & ſans aucun débat entr'eux, & qu'ils ſe rempliſſent au point de ne pouvoir reprendre leur vol : ce ſont de ces mêmes oiſeaux dont Acoſta fait mention ſous le nom de *poullazes (r)* « qui ſont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la « vûe très-perçante, & qui ſont fort « propres pour nétoyer les cités, d'au- « tant qu'ils n'y laiſſent aucunes cha- « rognes ni choſes mortes ; ils paſſent « la nuit ſur les arbres ou ſur les rochers, « & au matin viennent aux cités ; ſe « mettent ſur le ſommet des plus hauts « édifices, d'où ils épient & attendent « leur priſe ; leurs petits ont le plumage « blanc, qui change enſuite en noir « avec l'âge. » « Je crois, dit Deſmar- chais, que ces oiſeaux appelés *gal-* « *linaches* par les Portugais, & *marchands* « par les François de Saint-Domingue, « ſont une eſpèce de coq-d'inde *(ſ)*, «

(r) Hiſtoire des Indes, par Joſeph Acoſta, *p.* 196.

(ſ) Nota. Que quoique cet oiſeau reſſemble au

» qui au lieu de vivre de graines, de
» fruits & d'herbes comme les autres,
» se sont accoutumés à être nourris de
» corps morts & de charognes ; ils sui-
» vent les chasseurs, sur-tout ceux qui
» ne vont à la chasse que pour la peau
» des bêtes ; ces gens abandonnent les
» chairs, ils pourriroient sur les lieux
» & infecteroient l'air sans le secours de
» ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt
» un corps écorché, qu'ils s'appellent
» les uns les autres, & fondent dessus
» comme des vautours, & en moins de
» rien en dévorent la chair & laissent les
» os aussi nets que s'ils avoient été ra-
» clés avec un couteau. Les Espagnols
» des grandes îles & de la terre-ferme,
» aussi-bien que les Portugais, habitans
» des lieux où l'on fait des cuirs, ont
» un soin tout particulier de ces oiseaux,
» à cause du service qu'ils leur rendent,
» en dévorant les corps morts & em-
» pêchant ainsi qu'ils ne corrompent

coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre ; mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

l'air; ils condamnent à une amende les « chasseurs qui tombent dans cette mé- « prise; cette protection a extrêmement « multiplié cette vilaine espèce de coq- « d'inde, & on en trouve en bien des en- « droits de la Guiane, aussi-bien que « du Bresil, de la nouvelle Espagne & « des grandes îles; ils ont une odeur « de charogne que rien ne peut ôter; « on a beau leur arracher le croupion « dès qu'on les a tués, leur ôter les en- « trailles, tous ces soins sont inutiles; « leur chair dure, coriace, filasseuse, a « contracté une mauvaise odeur insup- « portable. »

« Ces oiseaux (dit Kolbe) se nour- rissent d'animaux morts; j'ai moi- « même vu plusieurs fois des squelettes « de vaches, de bœufs & d'animaux « sauvages qu'ils avoient dévorés; j'ap- « pelle ces restes des squelettes, & ce « n'est pas sans fondement, puisque « ces oiseaux séparent avec tant d'art les « chairs d'avec les os & la peau, que « ce qui reste est un squelette parfait, « couvert encore de la peau, sans qu'il « y ait rien de dérangé; on ne sauroit «

» même s'appercevoir que ce cadavre
» est vide que lorsqu'on en est tout
» près : pour cela, voici comme ils s'y
» prennent ; d'abord ils font une ou-
» verture au ventre de l'animal, d'où
» ils arrachent les entrailles, qu'ils man-
» gent, & entrant dans le vide qu'ils
» viennent de faire ils séparent les chairs ;
» les Hollandois du Cap appellent ces
» aigles *stront-vogels* ou *stront-jagers (t)*,
» c'est-à-dire, *oiseaux de fiente*, ou qui
» vont à la chasse de la fiente ; il arrive
» souvent qu'un bœuf qu'on laisse re-
» tourner seul à son étable, après l'avoir
» ôté de la charrue, se couche sur le
» chemin pour se reposer ; si ces aigles
» l'apperçoivent, elles tombent imman-
» quablement sur lui & le dévorent ;
» lorsqu'elles veulent attaquer une vache
» ou un bœuf, elles se rassemblent &
» viennent fondre dessus au nombre de
» cent & quelquefois même davantage :
» elles ont l'œil si excellent qu'elles

(t) Cette espèce d'aigle est appelée *turkey buzzard*, *dindon buse*, par Catesby, *Hist. nat. Carol.* Tab. VI ; & par Hans Sloane, *Hist. nat. Jamaic, &c.* Note de l'Editeur de Kolbe.

découvrent leur proie à une extrême « hauteur, & dans le temps qu'elles- « mêmes échappent à la vue la plus « perçante, & aussi-tôt qu'elles voient le « moment favorable elles tombent per- « pendiculairement sur l'animal qu'elles « guettent ; ces aigles sont un peu plus « grosses que les oies sauvages, leurs « plumes sont en partie noires, & en « partie d'un gris clair, mais la partie « noire est la plus grande ; elles ont le « bec gros, crochu & fort pointu ; leurs « serres sont grosses & aiguës *(u)*. »

« Cet oiseau (dit Catesby) pèse quatre livres & demie, il a la tête & une « partie du cou rouge, chauve & charnu « comme celui d'un dindon, clairement « semés de poils noirs ; le bec de deux « pouces & demi de long, moitié cou- « vert de chair, & dont le bout qui « est blanc est crochu comme celui d'un « faucon ; mais il n'a point de crochets « aux côtés de la mandibule supérieure ; « les narines sont très-grandes & très- « ouvertes, placées en avant à une «

(u) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, *tome III, pages* 158 & 159.

» distance extraordinaire des yeux; les
» plumes de tout le corps ont un
» mélange de pourpre foncé & de vert;
» ses jambes sont courtes & de couleur
» de chair, ses doigts longs comme
» ceux des coqs domestiques, & ses
» ongles, qui sont noirs, ne sont pas si
» crochus que ceux des faucons : ils se
» nourrissent de charognes & volent sans
» cesse pour tâcher d'en découvrir; ils
» se tiennent long-temps sur l'aile &
» montent & descendent d'un vol aisé,
» sans qu'on puisse s'apercevoir du mou-
» vement de leurs ailes; une charogne
» attire un grand nombre de ces oiseaux,
» & il y a du plaisir à être présent aux
» disputes qu'ils ont entr'eux en man-
» geant (*x*) : un aigle préside souvent
» au festin & les fait tenir à l'écart
» pendant qu'il se repaît; ces oiseaux
» ont un odorat merveilleux; il n'y a
» pas plutôt une charogne, qu'on les
» voit venir de toutes parts en tournant
» toujours, & descendant peu-à-peu

(*x*) *Nota.* Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais, du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

juſqu'à ce qu'ils tombent ſur leur « proie ; on croit généralement qu'ils « ne mangent rien qui ait vie, mais je « ſais qu'il y en a qui ont tué des « agneaux, & que les ſerpens ſont leur « nourriture ordinaire. La coutume de « ces oiſeaux eſt de ſe jucher pluſieurs « enſemble ſur des vieux pins & des « cyprès, où ils reſtent le matin pen- « dant pluſieurs heures, les ailes dé- « ployées *(y)* : ils ne craignent guère « le danger & ſe laiſſent approcher de « près, ſur-tout lorſqu'ils mangent. »

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on ſait d'hiſtorique au ſujet de cet oiſeau, parce que c'eſt ſouvent des pays étrangers, & ſur-tout des déſerts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature, nos animaux, & même nos oiſeaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conſerver leurs véritables habitudes naturelles, & c'eſt dans celles de ce vautour des déſerts de

---

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiſeaux ſont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorſqu'ils ſont poſés.

l'Amérique, que nous devons voir ce que feroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre; ce sont là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

V.

LE CONDOR (z).

SI LA FACULTÉ de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le Condor doit être

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovassou*, (Ouyra-ouassou); chez les peuples du Maragnon, ce qui signifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiseau de proie; car de Lery observe que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, est un nom générique pour tous les oiseaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Espagnols; *Histoire du nouveau Monde, par de Laët, page* 330. — *Ouyrad-Ouassou, idem, page* 553. — Oiseau de proie nommé *Condor*. *Journal des Voyages du P. Feuillée*,

regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne sont pas conformées pour le vol, & qui, par cette raison, ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux & les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes & les chauve-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes & les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les serres à proportion aussi grandes & aussi fortes;

page 640. — Condor. Frésier, *Voyage de la mer du Sud*, *page* 111. — La Condamine, *Voyage de la rivière des amazones*, *page* 175. — Oiseau d'une grandeur prodigieuse, appelé *Contour ou Condur. Voyage de Desmarchais, tome III, page* 320.

le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & Voyageurs qui en ait donné une descriptton détaillée. « Le condor est un oiseau de » proie de la vallée d'Ylo au Pérou... » J'en découvris un qui étoit perché » sur un grand rocher ; je l'approchai » à portée de fusil & le tirai ; mais, » comme mon fusil n'étoit chargé que » de gros plomb, le coup ne put en» tièrement percer la plume de son pa» rement ; je m'aperçus cependant à son » vol qu'il étoit blessé ; car, s'étant levé » fort lourdement, il eut assez de peine » à arriver sur un autre grand rocher à » cinq cents pas de là, sur le bord de » la mer, c'est pourquoi je chargeai de » nouveau mon fusil d'une bale & perçai » l'oiseau au-dessous de la gorge ; je m'en » vis pour lors le maître & courus pour » l'enlever, cependant il disputoit en» core avec la mort, &, s'étant mis sur » son dos, il se défendoit contre moi

avec ſes ſerres toutes ouvertes ; en « ſorte que je ne ſavois de quel côté « le ſaiſir ; je crois même que s'il n'eût « pas été bleſſé à mort, j'aurois eu beau- « coup de peine à en venir à bout ; « enfin je le traînai du haut du rocher « en bas, & avec le ſecours d'un ma- « telot je le portai dans ma tente pour « le deſſiner & mettre le deſſin en cou- « leur. «

Les ailes du condor, que je me- « ſurai fort exactement, avoient d'une « extrémité à l'autre onze pieds quatre « pouces, & les grandes plumes, qui « étoient d'un beau noir luiſant, avoient « deux pieds deux pouces de longueur ; « la groſſeur de ſon bec étoit propor- « tionnée à celle de ſon corps, la lon- « gueur du bec étoit de trois pouces « & ſept lignes, ſa partie ſupérieure « étoit pointue, crochue & blanche à « ſon extrémité, & tout le reſte étoit « noir ; un petit duvet court, de cou- « leur minime, couvroit toute la tête de « cet oiſeau ; ſes yeux étoient noirs & « entourés d'un cercle brun-rouge ; tout « ſon parement, & le deſſous du ventre, «

» jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit » d'un brun-clair, son manteau de la » même couleur étoit un peu plus obs» cur ; les cuisses étoient couvertes jus» qu'au genou de plumes brunes, ainsi » que celles du parement ; le fémur » avoit dix pouces & une ligne de lon» gueur, & le tibia cinq pouces & deux » lignes ; le pied étoit composé de trois » serres antérieures & d'une postérieure ; » celle-ci avoit un pouce & demi de » longueur & une seule articulation ; » cette serre étoit terminée par un ongle » noir & long de neuf lignes ; la serre » antérieure du milieu du pied, ou la » grande serre, avoit cinq pouces huit » lignes & trois articulations, & l'ongle » qui la terminoit avoit un pouce neuf » lignes & étoit noir comme sont les » autres ; la serre intérieure avoit trois » pouces deux lignes & deux articula» tions, & étoit terminée par un ongle » de la même grandeur que celui de la » grande serre ; la serre extérieure avoit » trois pouces & quatre articulations, & » l'ongle étoit d'un pouce ; le tibia étoit » couvert de petites écailles noires, les

ſerres étoient de même, mais les écailles «
en étoient plus grandes. «

Ces animaux gîtent ordinairement «
ſur les montagnes, où ils trouvent de «
quoi ſe nourrir; ils ne deſcendent ſur «
le rivage que dans la ſaiſon des pluies; «
ſenſibles au froid, ils y viennent cher- «
cher la chaleur. Au reſte, quoique «
ces montagnes ſoient ſituées ſous la «
Zone torride, le froid ne laiſſe pas «
de s'y faire ſentir; elles ſont preſque «
toute l'année couvertes de neiges, mais «
beaucoup plus en hiver où nous étions «
entrés depuis le 21 de ce mois. «

Le peu de nourriture que ces ani- «
maux trouvent ſur le bord de la mer, «
excepté lorſque quelques tempêtes y «
jettent quelques gros poiſſons, les oblige «
à n'y pas faire de longs ſéjours: ils «
y viennent ordinairement le ſoir, y «
paſſent toute la nuit & s'en retournent «
le matin. »

Fréſier, dans ſon voyage de la mer du Sud, parle de cet oiſeau dans les termes ſuivans: « nous tuames un jour un oiſeau de proie, appelé *condor* «
qui avoit neuf pieds de vol & une «

» crête brune qui n'est point déchi-
» quetée comme celle du coq ; il a le
» devant du gosier rouge, sans plumes
» comme le coq-d'inde ; il est ordinaire-
» ment gros & fort à pouvoir empor-
» ter un agneau. Garcilasso dit qu'il s'en
» est trouvé au Pérou, qui avoient seize
pieds d'envergure. »

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Fréfier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce ; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le Père d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore une

---

(a) Ad oram (inquit D. STRONG) maritimam Chilensem non procul à mochâ insulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope littus insidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occisæ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur : quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis istius incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent. Ray. *Synopf. Avi.* p. 11.

une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme *(b)*. Il s'en est vu, disent Acosta *(c)* & Garcilasso *(d)*, qui, ayant les ailes étendues, avoient quinze & même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec si fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiseaux en peuvent tuer & manger

(b) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, page 553.

(c) Les oiseaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, pag.* 197.

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe d'une aile à l'autre.....ils ont le bec si fort & si dur qu'ils percent aisément le cuir des bœufs. Deux de ces oiseaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage est semblable à celui des pies; ils ont une crête sur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'est point dentelée; leur vol, au reste, est effroyable, & quand ils fondent à terre ils étourdissent par leur grand bruit. *Histoire des Incas, tome II, page* 201.

une, & même ils ne s'abstiennent pas des hommes ; heureusement il y en a peu, car, s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail *(e)*. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton; que leur chair est coriace & sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré & même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer & des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles *(f)*.

(e) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, *page* 330.

(f) Voyage de Desmarchais, *tome III*, *pages* 321 & 322. — C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Louber, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des

M. Ray *(g)*, & presque tous les Naturalistes après lui *(h)*, ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que

---

griffes comme en ont les aigles ; un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page* 528. — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres. . . d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusque-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hist. de la Conquête du Mexique, tome I, page* 5.

(g) Hujus generis (vulturini) *esse videtur avis illa ingens Chilensis* contur *dicta ; avis ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito : à nautis ob caput calvum seu implume pro gallopavone per errorem initio habita est, ut & aura à primis nostræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis.* Ray, *Synops. Avi.* pag. 11 & 12.

(h) Vultur Gryps, *Gryphus*. Greif-Gein, Klein, *Ord. Avi.* pag. 45. — Le condor, Brisson, *Ornith*, tome I, pag. 473.

ſon naturel tient plus de celui des aigles ; il eſt, diſent les Voyageurs, courageux & très-fier ; il attaque ſeul un homme & tue aiſément un enfant de dix ou douze ans *(i)* ; il arrête un troupeau de moutons, & choiſit à ſon aiſe celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend auſſi de gros poiſſons : il vit donc, comme les aigles, du produit de ſa chaſſe, il ſe nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres ; toutes ces

(i) Il eſt ſouvent arrivé qu'un ſeul de ces oiſeaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Tranſ. Philoſ.* n.° 208. Sloane. — Le fameux oiſeau, appelé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *condor*, que j'ai vu en pluſieurs endroits des montagnes de la province de Quito, ſe trouve auſſi, ſi ce qu'on m'a aſſuré eſt vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-deſſus d'un troupeau de moutons ; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre ; c'eſt une opinion univerſellement répandue, que cet oiſeau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait ſa proie d'un enfant : on prétend que les Indiens lui préſentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très viſqueuſe, ſur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ſes ſerres, de maniere qu'il ne lui eſt plus poſſible de s'en dépêtrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page* 172.

habitudes ſont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en ſoit, il me paroît que cet oiſeau, qui eſt encore peu connu, parce qu'il eſt rare par-tout, n'eſt cependant pas confiné aux ſeules terres méridionales de l'Amérique ; je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve également en Afrique, en Aſie & peut-être même en Europe. Garcilaſſo a eu raiſon de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k)*, eſt le même oiſeau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, ſi fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé ; & il a eu encore raiſon de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans ſa relation preſque autant d'exagération. « Il ſe trouve (dit-il) dans l'île de Mada- « gaſcar, une merveilleuſe eſpèce d'oi- « ſeau qu'ils appellent *roc*, qui a la « reſſemblance de l'aigle, mais qui eſt « ſans comparaiſon beaucoup plus grand... « les plumes des ailes étant de ſix toiſes « de longueur & le corps grand à propor- « tion ; il eſt de telle force & puiſſance, «

(k) Hiſtoire des Incas, *tome I, page* 27.

» que ſeul & ſans aucune aide, il prend » & arrête un éléphant qu'il enlève en » l'air & laiſſe tomber à terre pour le tuer, & ſe repaître enſuite de ſa chair *(l)*. » Il n'eſt pas néceſſaire de faire ſur cela des réflexions critiques, il ſuffit d'y oppoſer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont ſuivre. Il me paroît que l'oiſeau, preſque grand comme une autruche, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Navigations aux terres auſtrales *(m)*, ouvrage que M. le Préſident de Broſſes a rédigé, avec autant de diſcernement que de ſoin, doit être le même que

---

(l) Deſcription géographique, &c. par Marc Paul, *lib. III, chapitre* 40.

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient ſuſpendus des nids qui reſſembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tiſſus confuſément de branches d'arbres aſſez groſſes ; je n'eus pas la ſatisfaction de voir les oiſeaux qui les avoient conſtruits ; mais les habitans du voiſinage m'aſſurèrent qu'ils avoient aſſez la figure de cette eſpèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann*. A juger de la grandeur de ces oiſeaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'Autruche. Hiſt. des Navigations aux terres auſtrales, tome II, page* 104.

le condor des Américains & le roc des Orientaux ; de même il me paroît que l'oiſeau de proie des environs de Tarnaſar *(n)*, ville des Indes orientales, qui eſt bien plus grand que l'aigle, & dont le bec ſert à faire une poignée d'épée, eſt encore le condor, ainſi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enleve des enfans ; que l'oiſeau ſauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand

---

(n) *In regione circa Tarnaſar urbem Indiæ complura avium generi ſunt, raptu præſertim viventia, longè aquilis proceriora; nam ex ſuperiore roſtri parte enſium capuli fabricantur. Id roſtri fulvum ceruleo colore diſtinctum.... Aliti vero color eſt niger & item purpureus intercurſantibus pennis nonnullis.* Lud. Patritius apud Geſnerum, *Avi.* pag. 2e6.

(o) Il y a au Sénégal des vautours auſſi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire, pag.* 106.

(p) Il ſe trouve auſſi dans la Lapponie Moſcovite, un oiſeau ſauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays ſeptentrionaux, par la Martinière, page* 76 *avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiſeaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y

comme un mouton, dont parlent Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ? ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a été souvent vu en Allemagne & en Suisse en différens temps, & qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des paysans d'entre Miesen & Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches & de branches d'arbres, & si étendu qu'un

rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. *Regnard, Voyage de Lapponie*, page 181.

char pouvoit être à l'abri dessous ; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands, que leurs ailes étendues avoient sept aulnes d'envergure ; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion, leurs ongles aussi grands & aussi gros que les doigts d'un homme ; il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont pensé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne, rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, & qui est assez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua à son château de « Mylourdin, paroisse de Saint-Martin « d'Abat, un oiseau qui pesoit dix-huit « livres, & qui avoit dix-huit pieds de «

(q) Diction. d'Hist. Nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

»vol ; il voloit depuis quelques jours »autour d'un étang ; il fut percé de »deux balles sous l'aile. Il avoit le »dessus du corps bigarré de noir, de »gris & de blanc, & le dessus du »ventre rouge comme de l'écarlate, »& ses plumes étoient frisées, on le »mangea tant au château de Mylourdin, »qu'à Châteauneuf-sur-Loire ; il fut »trouvé dur, & sa chair sentoit un »peu le marécage ; j'ai vu & examiné »une des moindres plumes de ses ailes ; »elle est plus grosse que la plus grosse »plume de cygne. Cet oiseau singulier »sembleroit être le contur ou condor *(r)* ; » en effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

(r) Ornithol. de Salerne, *pag.* 10.

Il paroît, par les indications des voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire, mêlé de blanc & de noir ; & ce grand oiseau tué en France, au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non-seulement par la grandeur, puisqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il pesoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir & de blanc ; on peut donc croire avec toute apparence de raison, que cette espèce principale, & première dans les oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant se nourrir de toute espèce de proie *(f)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités, & ne se trouvent que dans

(f) Les déserts de la province de Pachacamac, au Pérou, inspirent une secrette horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiseau, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condor*, qui est de la grosseur d'un mouton, &

les grands déserts ou les hautes montagnes.

---

qui se perche sur les montagnes les plus arides, & se nourrit des vers qui naissent dans ces sables. *Nouveau voyage autour du monde, par le Gentil. tome I, page* 129.



LE MILAN ET LES BUSES.

Les Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de généroſité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre ; par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités ; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles ; ils reſtent rarement dans les

déſerts ; ils préfèrent les plaine & les collines fertiles aux montagnes ſtériles : comme toute proie leur eſt bonne, que toute nourriture leur convient, & que plus la terre produit de végétaux, plus elle eſt en même temps peuplée d'inſectes, de reptiles, d'oiſeaux & de petits animaux ; ils établiſſent ordinairement leur domicile au pied des montagnes dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poiſſon ; ſans être courageux ils ne ſont pas timides, ils ont une ſorte de ſtupidité féroce, qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & ſemble leur ôter la connoiſſance du danger : on les approche, on les tue bien plus aiſément que les aigles ou les vautours ; détenus en captivité, ils ſont encore moins ſuſceptibles d'éducation : de tout temps on les a proſcrits, rayés de la liſte des oiſeaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie : de tout temps on a comparé l'homme groſſièrement impudent au milan, & la femme triſtement bête à la buſe.

Quoique ces oiſeaux ſe reſſemblent

par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par plusieurs autres attributs, le milan est néanmoins aisé à distinguer, non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir ; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le surnom d'*aigle à queue fourchue* : il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, & le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air ; il ne se repose presque jamais, & parcourt chaque jour des espaces immenses ; & ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas ; mais il semble que le vol soit son état naturel,

(a) Milvus regalis magnitudine & habitu butoni conformis est.....crura illi sunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis simulter ferrugineis dilutis obteguntur. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 303.

ſa ſituation favorite : l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles ; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe ; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné ; il ſemble plutôt nager que voler ; il précipite ſa courſe il la ralentit, s'arrête & reſte ſuſpendu, ou fixé à la même place pendant des heures entières ſans qu'on puiſſe s'appercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan *(voyez planche VII de ce volume)*, que nos François ont appelé *milan royal (b)*, parce qu'il ſervoit

---

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 422.

(b) Milan Royal. en Grec, Ἰκτῖνος, en Latin, *Milvus*; en Italien, *Milvio, Nibbio, Poyana*; en Eſpagnol, *Milano*; en Allemand, *Weihe* ou *Weiher*; en Hollandois *Wouwe*; en Anglois, *Kite* ou *Glead*, en Polonois, *Kania*; en Suédois, *Glada*; en vieux françois, *Écouſſle*, *Ecouſſe*, *Huau*, *Milion*. — Milan royal. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, pag. 129. — Milan royal, Albin, *tome I, page 4, pl. coloriée*. — *The Kite, Milvus*

aux plaiſirs des Princes qui lui faiſoient donner la chaſſe, & livrer combat par le faucon ou l'épervier ; on voit en effet, avec plaiſir, cet oiſeau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuſer de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour ſe cacher dans les nues, juſqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coup d'ailes, de ſerres & de bec, & le ramène à terre moins bleſſé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de ſon ennemi.

Regalis, Brit. Zoology, pl. A 2, *avec une figure coloriée.* — Le Milan royal. Briſſon, *Ornithol,* tome I, page 414, planche 33. *Nota.* Les Grecs appeloient l'ἴκτις le putois ; & il eſt probable qu'ils ont donné au milan le même nom ; parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les Latins l'ont appelé *Milvus, quaſi mollis avis,* oiſeau lâche ; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, ſemblent être des dénominations empruntées de ſon cri *hu-o.* — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, ſont tirés de ce qu'il paroît gliſſer en volant, — *Milion* eſt un mot corrompu de Milan.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure : la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux & des pieds : le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs : sa vue est aussi perçante que son vol est rapide ; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance : il n'attaque que les plus petits animaux & les oiseaux les plus foibles ; c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut ; mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser & l'éloigner. « Les » milans sont des animaux tout-à-fait » lâches, m'écrit un de mes amis *(c)*,

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien observé plusieurs faits relatifs à l'histoire des oiseaux.

je les ai vu pourſuivre à deux un oiſeau « de proie pour lui dérober celle qu'il « tenoit plutôt que de fondre ſur lui, « & encore ne purent-ils y réuſſir : les « corbeaux les inſultent & les chaſſent ; « ils ſont auſſi voraces, auſſi gourmands « que lâches : je les ai vu prendre, à la « ſuperficie de l'eau, des petits poiſſons « morts & à demi-corrompus ; j'en ai « vu emporter une longue couleuvre « dans leurs ſerres, d'autres ſe poſer ſur « des cadavres de chevaux & de bœufs : « j'en ai vu fondre ſur des tripailles que « des femmes lavoient le long d'un petit « ruiſſeau, & les enlever preſqu'à côté « d'elles ; je m'aviſai une fois de pré- « ſenter à un jeune milan, que des « enfans nourriſſoient dans la maiſon « que j'habitois, un aſſez gros pigeon- « neau : il l'avala tout entier avec les « plumes. »

Cette eſpèce de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes : ce ne ſont pas des oiſeaux de

passage ; car ils font leur nid dans le pays, & l'établissent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, disent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y restent pendant toute l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule ; ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins ; sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal *(e)* ; mais je ne sais si

---

(d) Some, have supposed these to be birds of passage but in england they certainly continue the whole year. Britisch Zoology, *Species 51, the kite.*

(e) Il paroit que le milan royal se trouve dans le nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suede, sous la dénomination

elle se trouve aussi dans le nouveau; car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Catesby en a donné la

---

de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ; corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n.° 59; & l'on voit aussi par les témoignages des Voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Bosman, une espèce d'oiseau de proie; ce sont les milans: ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes negres les poissons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée, page* 278. Près du désert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'écouffe ... toute nourriture convient à sa faim dévorante; il n'est point épouvanté des armes à feu; la chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevost, tome III, pag.* 306.

deſcription & la figure *(f)*, ſous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Briſſon l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je ſerois aſſez porté à croire que c'eſt une eſpèce voiſine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre eſpèce encore plus voiſine & qui ſe trouve dans nos climats comme oiſeaux de paſſage, que l'on a appelé le *milan noir* *. Ariſtote diſtingue cet oiſeau du précédent, qu'il appelle ſimplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en

---

(f) Hiſt. nat. de la Caroline par Catesby, *tome I, page* 4, *planche IV*, *avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Briſſon, *Ornithol. tome I, page* 418.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 472.

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos; ſed qui Ætolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VI, cap. 6.

Étolie qu'ailleurs : Belon *(i)* fait aussi mention de ces deux milans ; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier, qui est le milan royal, est plus noir que le second, qu'il appelle néanmoins *milan noir* ; ce n'est peut-être qu'une faute d'impression ; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre ; au reste, aucun des Naturalistes anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux, & qui consiste, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine, puisqu'à l'exception de cette forme de la queue, ils se ressemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même, les ailes proportionnellement aussi étroites & aussi

(i) Milan noir. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 131.

longues, le bec de la même forme, les plumes aussi étroites & aussi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf*, que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort & plus aigile; Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles & les petits oiseaux qui sortent de leurs nids ; il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous sommes certains qu'en France & en Angleterre, elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal ; celui-ci est un oiseau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds : Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte ; ils s'attroupent & passent en files nombreuses sur le pont Euxin,

en



LE MILAN.

en automne, & repassent dans le même ordre au commencement d'Avril ; ils restent pendant tout l'hiver en Egypte, & sont si familiers, qu'ils viennent dans les villes & se tiennent sur les fenêtres des maisons ; ils ont la vue & le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

Voyez Planche VIII de ce volume.

LA BUSE * est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description ; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps ; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles sont pelées, s'étendent un peu au-delà de son

(*a*) En Grec, Τριόρχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules ; en Latin, *Buteo* ; en Italien, *Buzza* ; *Bucciario* ; en Allemand, *Busz-hen*, *Buzant*, *Buze*, *Bushard* ; en Anglois, *Buzzard*, *Common-Buzzard*, Puttock. — *Buteo*. Gesner, *Avi.* page 45. — *Buteo seu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 362. — *Buteo vulgaris*, Willughby, *Ornithol.* page 38. — *Buse* ou *Busard*, *ou Cassard.* Belon, *Hist. Nat. des Oiseaux*, page 100. Buzard. Albin, *tome I*, *page* 1, *pl.* 1, *figure coloriée.* — La Buse. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard.* Britisch Zoology, *planche XLIII*, *avec une figure coloriée.*

* *Voyez les Planches enluminées*, n.° 419.

extrémité ; l'iris de ſes yeux eſt d'un jaune pâle & preſque blanchâtre ; les pieds ſont jaunes, auſſi-bien que la membrane qui couvre la baſe du bec, & les ongles ſont noirs.

Cet oiſeau demeure pendant toute l'année dans nos forêts, il paroît aſſez ſtupide, ſoit dans l'état de domeſticité, ſoit dans celui de liberté ; il eſt aſſez ſédentaire & même pareſſeux ; il reſte ſouvent pluſieurs heures de ſuite perché ſur le même arbre, ſon nid eſt conſtruit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets ; la buſe pond deux ou trois œufs qui ſont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève & ſoigne ſes petits plus long-tems que les autres oiſeaux de proie, qui preſque tous les chaſſent du nid, avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir aiſément ; M. Ray (*b*) aſſure même que le mâle de la buſe nourrit & ſoigne ſes petits lorſqu'on a tué la mère.

(*b*) *Ray's Letters* 53. Voyez auſſi *Britiſch Zoology*. Species VII.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol, il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, & de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il prend les levraux & les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, &c. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc : ces différences dépendent principalement de l'âge & du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.





LA BUSE.

LA BONDRÉE (*a*).

COMME LA BONDRÉE * diffère peu de la Buſe, elle n'en a été diſtinguée que par ceux qui les ont ſoigneuſement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, ſuffiſent pour conſtituer deux eſpèces, qui, quoique voiſines, ſont néanmoins diſtinctes & ſéparées. La bondrée eſt auſſi groſſe que la buſe, & pèſe environ

(*a*) *Goiran* ou *Bondrée.* Belon, *Hiſt. Nat. des Oiſeaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* ſeu *Veſpivorus.* Willughby, *Ornithol.* pag 39, fig. tab. 3. — Bondrée. Albin, *tome I, page* 3, *fig. coloriée, pl.* 11. — *Falco* pedibus *ſeminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo*, caudæ faſciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 65. — *Buteo apivorus.* La Bondrée. Briſſon, *tome I, page* 410.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 420.

deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds ; ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure : ſon bec eſt un peu plus long que celui de la buſe ; la peau nue qui en couvre la baſe, eſt jaune (*b*), épaiſſe & inégale ; les narines ſont longues & courbées ; lorſqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune ; l'iris des yeux eſt d'un beau jaune ; les jambes & les pieds ſont de la même couleur, & les ongles qui ne ſont pas fort crochus, ſont forts & noirâtres : le ſommet de la tête paroît large & aplati ; il eſt d'un gris cendré. On trouve un ample deſcription de cet oiſeau dans l'ouvrage de

---

(*b*) Quelques Naturaliſtes ont dit que cette peau de la baſe du bec étoit noire ; mais on peut préſumer que cette différence vient de l'âge, puiſque cette peau qui couvre la baſe du bec eſt blanche dans le premier âge de ces oiſeaux : elle peut paſſer par le jaune, & devenir enfin brune & noire.

M. Briſſon & dans celui d'Albin : ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buſe ; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'eſtomac d'une bondrée, pluſieurs chenilles vertes, comme auſſi pluſieurs chenilles communes & autres inſectes.

Ces oiſeaux, ainſi que les buſes, compoſent leur nid avec des bûchettes & le tapiſſent de laine à l'intérieur, ſur laquelle ils dépoſent leurs œufs, qui ſont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers, on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourriſſent leurs petits de chryſalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées : elles ſont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui eſt ſur la baſe du bec blanche. On a auſſi trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux qui eſt fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La

femelle eſt dans cette eſpèce, comme dans toutes celles des grands oiſeaux de proie, plus groſſe que le mâle, & tous deux piettent & courent ſans s'aider de leurs ailes, auſſi vîte que nos coqs de baſſe-cour.

Quoique Belon diſe qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne ſache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois auſſi aux gluaux, & ſouvent au lacet, il eſt cependant très-vrai qu'elle eſt aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buſe commune. Dans plus de vingt buſes qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'eſt pas trouvé une ſeule bondrée; & je ne ſais de quelle province eſt venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'eſt la buſe ordinaire qu'on appelle *bondrée*; mais cela n'empêche pas que ce ne ſoit deux oiſeaux différens.

La bondrée ſe tient ordinairement ſur les arbres en plaine, pour épier ſa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres

insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas & sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel; mais dont on pourra toujours la distinguer de loin & de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des pièges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse, & assez bonne à manger.



L'OISEAU

SAINT-MARTIN.

LES NATURALISTES modernes ont donné à cet oiseau *(a)* le nom de *Faucon lanier* ou *Lanier cendré*; mais il nous paroît

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 459.

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. Nat. des Oiseaux*, page 104 — *Lanarius cinereus sive falco cinereo albus.* Frisch, *planche LXXIX*, *avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk.* Le Faucon bleu. Edwards, *Glanures*, *pl. CCXXV*, *avec une figure coloriée.* — Le Lanier cendré. Brisson, *Ornith. tome I, page* 365.

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le-blanc, & en même-temps il convient qu'il approche beaucoup du milan : « il est, dit-il, encore une autre espèce de » jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblablement nommé *blanche queue*, *de même espèce* que » le susdit; mais il ressemble beaucoup mieux à » la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il est de » moindre corpulence . . . . . Il ressemble au milan » royal de si près, qu'on n'y trouveroit différence, » n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous

être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon, mais par ce caractere des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, & qu'il n'avale pas entiers, comme les font les autres gros oiseaux de proie: il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes; ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devroit être rangé;

---

le ventre, ayant les plumes qui touchent le« croupion en la queue, tant dessus que dessous« de couleur blanche; aussi est-ce de cela qu'il« est nommé *queue blanche.* » *Hist. Nat. des Oiseaux*, page 104.

ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, n.os 79 & 80, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente, car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'apperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert; car on lui trouva, dans l'estomac, une

vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiſeau avec ce que dit Belon, de ſon ſecond oiſeau ſaint-martin, on ne pourra douter que ce ne ſoit le même, & indépendamment des rapports de grandeurs, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & conſtances les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiſeaux nobles, qu'à la buſe, à la harpaye & aux autres oiſeaux de ce genre, dont les mœurs ſont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiſeau bien décrit & très-bien repréſenté par M. Edwards (*pl. 225*), n'eſt pas, comme le diſent les Auteurs de la Zoologie Britannique le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce ſont des oiſeaux différens, dont le premier que nous appellons, d'après Belon, *l'oiſeau ſaint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.rs Friſch & Briſſon, ſous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré*; le ſecond de ces oiſeaux qui eſt le *ſub-buteo* de Geſner, & que nous appellons

soubuse, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Brisson. Au reste, les Fauconniers nomment cet oiseau saint-martin, *la harpaye épervier. Harpaye* est parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-seulement à l'oiseau saint-martin, mais encore à la soubuse & au busard-roux ou roussеau dont nous parlerons dans la suite.



LA SOUBUSE (a).

Voyez planche IX de ce volume.

La Soubuse * reſſemble à l'oiſeau ſaint-martin, par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour ſaiſir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les baſſes-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux ſont oiſeaux ignobles, qui n'attaquent que les oibles, & dès-lors on ne doit les appel-

(a) *Subbuteo.* Geſner, *Avi.* page 48. — *Pygargus accipiter.* Willughby, *Ornithologie*, page 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page* 3, *planche V, avec une figure coloriée du mâle*....... Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page* 2, *planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharrow* ou *Henharrier*, c'eſt-à-dire, *Déchireur de poules.* — *Falco torquatus*; le Faucon à collier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 345. — *The Henharrier; the male*, pl. A 6. *Ringtail; the female*, pl. A 7, *Britiſch Zoology*.......

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 443 & 480.

ler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin*.

Le mâle, dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer, en les comparant, qu'il n'a pas comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour de cou : cette différence qui paroîtroit être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté [a] n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représentée [b]; mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c........ en sorte que nous

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 480.

[b] *Ibidem*, n.° 443.



LA SOUBUSE.

n'avons pu résister à leur avis : ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appellé oiseau *saint-martin;* & ce n'est qu'après mille & mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiseau saint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant, sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des milans & des buses, que de celui des faucons.



* LA HARPAYE (a).

HARPAYE est un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiseaux du genre des busards ou busards de marais, & à quelques autres espèces voisines, telles que la soubuse & l'oiseau saint-martin, qu'on appelloit *harpaye épervier :* nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau :* nos Nomenclateurs l'ont nommé *busard-roux*, & M. Frisch l'a appellé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout aussi improprement appellé le busard de marais, *grand vautour lanier :* nous avons préféré le nom simple de *harpaye*, parce qu'il est certain que cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard : il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 460.

(a) Frisch, *tome I, planche LXXVIII.* — Le busard-roux. Brisson, *tome I, page* 404.

dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poiſſon comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Friſch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. Il ſe trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs ; & comme pour le reſte de ſes habitudes naturelles, il reſſemble aux précédens, nous n'entrerons pas à ſon ſujet dans un plus grand détail.



* LE BUSARD (a).

Voyez planche x de ce volume.

ON APPELLE communément cet oiseau, le *Busard de marais*; mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appelloit autrefois *faux-perdrieux*, & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche*; cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 424.

(a) En Grec, Κίρκος; en Latin, *Circus*. — Le faux-perdrieux. Belon, *Hist. Nat. des Oiseaux*, *page* 114. — *Circus*. Aldrov. *Avi.* tome I, page 351... ...*Milvus æruginosus*. Aldrov. *tome I*, *page* 396. — Busard de marais. Albin, *tome I*, *page* 4, *planche* III, *avec une bonne figure coloriée*. — *Vultur fuscus*, sive *Laniarius*, Frisch, *pl.* LXXVII, *avec une bonne figure coloriée*. — Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. Britisch Zoology*, pl. A 5, avec une figure coloriée.

qu'il paroît moins stupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il est aussi avide de poisson que de gibier ; au lieu d'habiter comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poissonneuses : il niche dans les terres basses, & fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; & quoiqu'il paroisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit comme elle, oiseau sédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le busard avec le milan noir, quoiqu'il lui ressemble à plusieurs égards, parce que le busard a comme la buse, la bondrée, &c..... le cou gros & court ; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on distingue aisément le busard de la buse, 1.° par les lieux qu'il habite ;

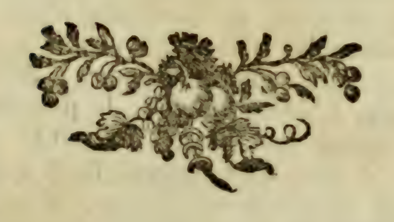
2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme ; 3.° parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, & que communément il se tient à terre ou dans les buissons ; 4.° on le reconnoît à la longueur de ses jambes qui, comme celles de l'oiseau saint-martin & de la soubuse, sont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiseaux d'eau ; il prend les poissons vivans & les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques ; quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture, & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit ; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles : il vole plus pesamment que le milan ; & lorsqu'on



LE BUSARD.

veut le faire chaffer par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement : un feul faucon ne fuffit pas pour le prendre, il fauroit s'en débarraffer & même l'abattre ; il defcend au duc comme le milan, mais il fe défend mieux, & il a plus de force & de courage ; en forte qu'au lieu d'un feul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les crefferelles le redoutent, évitent fa rencontre, & même fuient lorfqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby (*a*), l'*Épervier à queue d'hirondelle ;* & par M. Brisson, le *Milan de la Caroline.* « Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir & » crochu ; mais il n'a point de crochets » aux côtés de la mandibule supérieure » comme les autres éperviers : il a les » yeux fort grands & noirs, & l'iris » rouge ; la tête, le cou, la poitrine & » le ventre sont blancs, le haut de l'aile » & le dos d'un pourpre foncé, mais » plus brunâtre vers le bas, avec une » teinture de vert ; les ailes sont longues

(*a*) Hist. Nat. de la Caroline, *tome I, page 4, planche IV,* avec une bonne figure coloriée.

à proportion du corps, & ont quatre« pieds lorſqu'elles ſont déployées :« la queue eſt d'un pourpre foncé,« mêlé de vert & très-fourchue ; la plus« longue plume des côtés ayant huit« pouces de long de plus que la plus« courte du milieu : ces oiſeaux volent« long-temps, comme les hirondelles,« & prennent en volant les eſcarbots,« les mouches & autres inſectes, ſur les« arbres & ſur les buiſſons : on dit qu'ils« font leur proie de lézards & de ſer-« pens, ce qui fait que quelques-uns« les ont appelés *éperviers à ſerpens.* Je« crois, ajoute M. Catesby, que ce ſont« des oiſeaux de paſſage (en Caroline),« n'en ayant jamais vu aucuns pendant« l'hiver. »

Nous remarquerons, au ſujet de ce que dit ici cet Auteur, que l'oiſeau dont il eſt queſtion n'eſt point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs ; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'eſpèce du milan, & ſi on ne veut pas le regarder comme une variété de l'eſpèce du milan d'Europe, on peut au moins aſſurer

que c'est le genre dont il approche le plus, & que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Bresil, & dont Marcgrave a donné la figure & une assez courte indication *(b)*, puisqu'il se contente de dire que le *caracara* du Bresil, nommé *gavion* par les Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle *(nisus)* de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes du quatorze, qui ne s'étendent pas lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand, les pieds jaunes, les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles sémilunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau

---

(b) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 211.

jaune ; il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

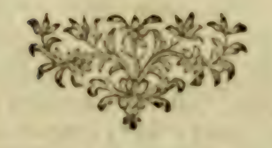
III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée (c)*, & qu'il décrit à-peu-près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur : il ressemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buse commune ; le bec & la peau qui en couvre la base, sont d'une couleur plombée bleuâtre ; la tête & la partie supérieure du cou, sont couvertes de plumes blanches, tachetées de brun-foncé dans leur milieu : la poitrine est blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés sont couverts de plumes brunes, marquées

(c) *The ash coloured Buzzard.* Edwards, *Hist. of Birds*, tom. II, pag. 53. pl. LIII, *avec une figure bien coloriée.*

de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes font couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc & de noir: toutes les parties supérieures du cou, du dos, des ailes & de la queue sont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair sur les bords; les couvertures du dessous des ailes sont d'un brun sombre avec des taches blanches; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites & de couleur obscure, & par-dessus croisées de lignes blanches; les jambes & les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles sont noirs, & les jambes sont couvertes, jusqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obscure: cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gélinottes blanches. Après avoir comparé cet oiseau, décrit par M. Edwards, avec les buses, soubuses, harpayes & busards, il nous

a paru différer de tous par la forme de ſon corps & par ſes jambes courtes ; il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier ; il ſemble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buſe. Mais comme M. Edwards eſt un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiſeaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buſes, nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & ſuivre la ſienne : c'eſt par cette raiſon que nous plaçons ici cet oiſeau à la ſuite des buſes.



---

* L'ÉPERVIER (a).

Voyez la planche XI de ce volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à

---

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 466, 467 & 412.

(a) En Grec, *Σπιζίας*; en Grec moderne, [illegible], en Latin, *accipiter fringillarius, quòd fringillas & minores aves rapiat*; en Italien, *Sparviero*; en Allemand, *Sperber* ou *Sperwer*; en Polonois, *Crogulec*; en Suède, *Sparfhöck*; en Anglois, *Spar hawk* ou *Sparhow hawk*; en France, on appelle le mâle *Emouchet* ou *Mouchet*. — *Accipiter fringillarius.* Gesner, *Avium*, *page* 51. — *Accipiter minor*, *idem*, *pag.* 52...... *Nisus recentiorum.* Gesner, *Icon. Avium*, *pag* 7. *Nisus à conatu, nisu, quòd aves multò se majores rapere nititur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page* 121. *Fringillarius accipiter vulgo nisus dictus.* Aldrov. *Avi. tom. I*, *pag* 344. — Epervier. Albin, *tom. I*, *pag.* 6, *planche V*, avec une figure coloriée de la femelle; *& tome III*, *page* 2, *planche IV*, avec une figure coloriée du mâle. *Nisus sagittarius, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC*, avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux.....*Nisus sagittatus*

une ſeule. M. Briſſon fait mention de quatre eſpèces ou variétés ; ſavoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes ; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes, n'eſt que la creſſerelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'eſt que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun ; en ſorte qu'il ne reſte plus que l'épervier tacheté, qui n'eſt qu'une variété accidentelle de l'eſpèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* eſt le premier qui ait indiqué cette variété ; il dit que cet oiſeau lui fut envoyé du pays de Marienbourg ; il faut donc réduire à l'eſpèce commune le petit épervier, auſſi-bien que l'épervier tacheté, & ſéparer de cette eſpèce l'épervier

---

citer idem, *planche XCII*, avec une figure coloriée de l'épervier-fors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne repréſentent pas deux oiſeaux differens. . . . *Niſus ſtriatus*, *idem*, *planche XC*, avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Briſſon, *Ornithol. tome I*, *page* 310. — *The Sparrow-hawk. Britiſch Zoology*, planche A 10, *The male*, planche A 12, *The female.*

(b) Klein, *Ordo Avium*, *pag.* 53.

des alouettes qui n'est que la femelle de la cresserelle.

On observera [a], que le tiercelet-sors d'épervier, diffère du tiercelet-hagard, en ce que le sors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet-hagard, qui a ces parties presqu'entièrement roussies & traversées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé; & les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulières que quand il a passé sa première ou sa seconde mue: il en est de même de la femelle [b], qui n'a de bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue; &, pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de

---

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.os 466 *&* 467.

[b] *Ibidem*, n.o 412.

la poitrine & du ventre, ſont preſque toutes ſéparées les unes des autres, & qu'elles préſentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émouſſé, qu'une ſuite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes tranſverſales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'eſt-à-dire, du tiercelet qui a ſubi ſes deux premières mues : les mêmes changemens arrivent dans la femelle ; ces bandes tranſverſales brunes, telles qu'on les voit repréſentées dans la planche, ne ſont dans la première année que des taches ſéparées ; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement eſt encore plus conſidérable que dans l'épervier ; rien ne prouve mieux combien ſont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la diſtribution des couleurs, que de voir le même oiſeau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, deſcendant du haut en bas, & préſenter au contraire, dans la ſeconde année, des bandes tranſverſales de la même couleur : ce

changement, quoique très-ſingulier, eſt plus ſenſible dans l'autour & dans les éperviers, mais il ſe trouve auſſi plus ou moins dans pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux; de ſorte que toutes les méthodes fondées ſur l'énonciation des différences de couleur & de la diſtribution des taches, ſe trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reſte toute l'année dans notre pays; l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe : on m'en a apporté pluſieurs dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'hiver, qu'on avoit tué dans les bois; ils ſont alors très-maigres, & ne peſent que ſix onces : le volume de leur corps eſt à peu-près le même que celui du corps d'une pie; la femelle eſt beaucoup plus groſſe que le mâle; elle fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui ſont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reſte l'épervier, tant mâle que femelle, eſt aſſez docile : on l'apprivoiſe aiſément, & l'on peut le dreſſer pour la chaſſe des perdreaux & des cailles; il



L'ÉPERVIER.

prend auſſi des pigeons ſéparés de leur compagnie, & fait une prodigieuſe deſtruction des pinçons & des autres petits oiſeaux qui ſe mettent en troupes pendant l'hiver : il faut que l'eſpèce de l'épervier ſoit encore plus nombreuſe qu'elle ne le paroît, car, indépendamment de ceux qui reſtent toute l'année dans notre climat, il paroît que, dans certaines ſaiſons, il en paſſe en grande quantité dans d'autres pays *(c)*,

(c) Nota. Je crois devoir rapporter ici en entier un aſſez long récit de Belon, qui prouve le paſſage de ces oiſeaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin, où commence » le détroit du Propontide; nous étions montés « ſur la plus haute montagne, nous trouvames un « Oiſeleur qui prenoit des éperviers de belle ma- « nière; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, « lorſque tous oiſeaux ſont empêchés à faire leurs « nids, il nous sembloit étrange voir tant de « milans & d'éperviers de venir de-là par de devers « le côté dextre de la mer majeure : l'oiſeleur les « prenoit avec grande induſtrie, & n'en failoit « pas un; il en prenoit plus d'une douzaine à « chaque heure, il étoit caché derrière un buiſſon, « au-devant duquel il avoit fait une aire unie & « carrée, qui avoit deux pas en diamètre, diſ- «

& qu'en général l'espèce se trouve

» tante environ de deux ou trois pas du Buisson ;
» il y avoit six bâtons fichés autour de l'aire,
» qui étoient de la grosseur d'un pouce & de la
» hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à
» la summité desquels il y avoit en chacun une
» coche entaillée du côté de la place, tenant un
» rets de fil vert fort délié, qui étoit attaché aux
» coches des bâtons, tendus à la hauteur d'un
» homme ; &, au milieu de la place, il y avoit
» un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte
» duquel il y avoit une cordelette attachée, qui
» répondoit à l'homme caché derrière le buisson ;
» il y avoit aussi plusieurs oiseaux attachés à la
» cordelette, qui paissoient le grain dedans l'aire,
» lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit
» advisé l'épervier de loin venant du côté de la
» mer ; & l'épervier ayant si bonne vue, dès
» qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit
» son vol à ailes déployées, & venoit si roide-
» ment donner dans le filet, pensant prendre les
» petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans en-
» sevelis dedans les rets ; alors l'Oiseleur le pre-
» noit & lui fichoit les ailes jusqu'au pli dedans un
» linge qui étoit là tout prêt expressément cousu,
» duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses
» & la queue, & l'ayant, laissoit l'épervier contre
» terre qui ne pouvoit ne se remuer ne se débattre :
» Nul ne sauroit penser de quelle part venoient
» tant d'éperviers, car étant arrêté deux heures,
» il en print plus de trente ; tellement qu'en un
» jour un homme seul en prendroit bien près

répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)*, jusqu'au cap de Bonne-espérance *(f)*.

---

d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on advisoit d'aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page* 121. »

(d) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hist. du Japon*, *tome I*, *page* 113.

(e) Linnæus, *Fauna Suecica*, *n.°* 68.

(f) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance*, *tome III*, *pages* 167 & 168.



L'AUTOUR (a).

Voyez planche XII *de ce volume.*

L'AUTOUR * est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes

---

(a) En Grec, Ἀστερίας.... *Accipiter stellaris*; en Latin moderne, *Astur*; en Italien, *Astore*; en Allemand, *Habich*, *Grosser-Habich*; en Polonois, *Jastrzawielki* ou *Jastrzabgolebiow*; en Anglois, *Stafhawk* ou *Gos-hawk*, ou *Egret*. *Accipiter major firmico & recentioribus astur.* Gesner, *Icon. Avi. pag.* 7. ... Gesner, *Avi. pag.* 3... *Accipiter palumbarius.* Gesner, *Avium. pag.* 51. — Aldrov. *tome I*, *pag.* 342 ... *Asterias* Aldrov. *tome I*, *page* 336. — Autour. Albin, *tome II*, *page* 5, *planche* VIII, avec une figure coloriée..... *Milvus, sive astur.* Albin. Frich *pl.* LXXII, avec une figure coloriée. *Nota.* C'est l'Autour blond-fors.... *Accipiter stellarius sive guttatus Milan.* Frisch, *pl.* LXXIII. *Nota.* C'est une variété de l'autour blond-fors... *Falco sagittatus.* Frisch, *planche* LXXXI, avec la figure coloriée de la femelle après sa première mue...... *Falco.* Frisch, *planche* LXXXII, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Brisson, *tome* I, *page* 317.

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 461 & 418.

naturelles, & par un caractère qui leur eſt commun, & qui, dans les oiſeaux de proie, n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches, c'eſt d'avoir les ailes courtes; en ſorte que, quand elles ſont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il reſſemble encore à l'épervier; parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par ſon extrémité, & la quatrième plume de l'aile eſt la plus longue de toutes. Les Fauconniers diſtinguent les oiſeaux de chaſſe, en deux claſſes; ſavoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourſerie*, &, dans cette ſeconde claſſe, ils comprennent non-ſeulement l'autour, mais encore l'épervier les harpayes, les buſes, &c.

L'autour, avant ſa première mue, c'eſt-à-dire, pendant la première année de ſon âge, porte ſur la poitrine & ſur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales; mais, lorſqu'il a ſubi ſes deux premières mues, ces taches longitudinales diſparoiſſent,

& il s'en forme de tranſverſales, qui durent enſuite pour tout le reſte de la vie ; en ſorte qu'il eſt très-facile de ſe tromper ſur la connoiſſance de cet oiſeau qui, dans deux âges différens, eſt marqué ſi différemment ; & c'eſt ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le repréſentant dans ſes deux âges : le premier le jeune autour, & le ſecond l'autour plus âgé *.

Au reſte, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiſeaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b)*, comme le gerfaut qui eſt à très-peu-près de ſa grandeur : le mâle autour, eſt comme la plupart des oiſeaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle : tous deux ſont des oiſeaux de poing & non de leurre ; ils ne volent pas auſſi haut que ceux qui

---

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 461 & 418.

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco*. Linn. *Hiſt. nat. edit. VI, gen.* 36, *ſp.* 10. Il eſt néanmoins très-aiſé de les diſtinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

ont les ailes plus longues à proportion du corps ; ils ont comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier ; jamais ils ne tombent à-plomb sur leur proie ; ils la prennent de côté. On a vu, par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers : on peut prendre les autours de la même manière ; on met un pigeon blanc pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur ; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indiquent qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir : les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser, que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les

forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris ; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'espèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord jusqu'en Suède, & dans ceux de l'Orient & du midi, jusqu'en Perse & en Barbarie ; ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, selon Belon ; « ils ont, dit-il, la tête grande, » le cou gras & beaucoup de plumes ; » ceux d'Arménie, ajoute-t-il, ont » les yeux verts ; ceux de Perse les » ont clairs, concaves & enfoncés ; » ceux d'Afrique, qui sont les moins » estimés, ont les yeux noirs dans le » premier âge, & rouges après la première mue ; » mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique ; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés ; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur *(c)* ;

(c) Nota. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard (tome I, page* 398 *)*, cet autour blond,

on a appelé *buſard*, un autour * dont le plumage eſt blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins ſuſceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une eſpèce de buſe ou buſard, & lui en a fait donner le nom : c'eſt néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété aſſez légère dans cet autour blond, qui conſiſte en ce qu'il s'en trouve dont les ailes ſont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *buſard varié*; mais cet oiſeau varié, auſſi-bien que celui qui eſt blond, ſont également des autours, & non pas des buſards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'eſpèce de l'autour

---

dont il fait une eſpèce particulière, non-ſeulement différente de celle de l'autour ; mais encore de toutes les autres eſpèces de buſards ; cependant il eſt très-certain que ce n'eſt qu'une variété, même légère dans l'eſpèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 423.

brun ; la femelle étoit au moins d'un tiers plus grosse que le mâle ; il s'en falloit plus de six pouces que les ailes, lorsqu'elles étoient pliées, ne s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue : elle étoit plus grosse dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris-blanc ; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le coû & les ailes ; le ventre & le dessous de la gorge changent moins, & sont ordinairement blancs ou blancs-jaunâtres, avec des taches longitudinales, brunes dans la première année, & des bandes transversales, brunes dans les années suivantes. Le bec est d'un bleu sale, & la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide : les jambes sont dénuées de plumes, & les doigts des pieds, sont d'un jaune foncé : les ongles sont noirâtres, & les plumes de la queue qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort

larges, de couleur d'un gris-ſale. Le mâle a ſous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouſsâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reſſemble par tout le reſte, à l'exception de la groſſeur, qui, comme nous l'avons dit, eſt de plus d'un tiers au-deſſous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant : ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver ; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne ſe ſervent guère que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer ou mordre ceux qui les veulent ſaiſir : ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos, en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt aperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entière

de l'été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis : leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots & les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, & refuse assez constamment la viande cuite; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiseaux fort proprement, & ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres & humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, & finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent;



L'AUTOUR.

il marque auſſi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & ſemble s'effaroucher de tout ; en ſorte qu'on ne peut paſſer auprès de la volière ou il eſt détenu, ſans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter pluſieurs cris répetés.



OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport à l'ÉPERVIER & à l'AUTOUR.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſous aucun nom, & que nous avons déſigné ſous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne**, parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiſeau de proie ; il eſt ſeulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier ; il a auſſi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes ; le deſſous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuſe ; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reſte, il reſſemble aſſez à l'épervier d'Europe,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 464.

pour

pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

II.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne, ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne*, parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour ; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'eſt-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiſeaux ou des animaux étrangers aux eſpèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas, & il eſt très-poſſible que cet oiſeau de Cayenne* ſoit d'une eſpèce particulière & différente de celle de l'autour & du lanier.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 473.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby *(a)*, sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur ; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet ; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes ; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hist. nat. of. Carol. by Marc. Catesby, *tome I*, *page* 3, *planche 111*, avec une figure coloriée.



* LE GERFAUT (a).

Voyez planche XIII *de ce volume.*

LE GERFAUT, tant par ſa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiſeaux de la fauconnerie ; car il les ſurpaſſe de beaucoup en grandeur : il eſt au moins de la taille de l'autour ; mais il en diffère par des caractères généraux & conſtans, qui diſtinguent tous les oiſeaux propres à être élevés pour la faucon-

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 210, 462 & 446.

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*; en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittel-falck* ; en Polonois, *Bialozor* ; en Moſcovie, *Kretzel*, ou *Kiozot* ; en Anglois, *Gyrfalcon*, ou *Gerfalcon* ; les Anglois appellent le mâle *Jerkin. Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, ſignifie *Faucon-vautour*, *Gyr* ou *Gyer*, ſignifiant *Vautour* en Allemand. — Gerfaut. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I*, *page* 471. — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tom. I, page 212. — Faucon d'Iſlande, *Hiſt. d'Iſlande*, *par Anderſon*, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche* XXX, *fig.* 2. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 370 ; & page 373, planche XXXI.

nerie, de ceux auxquels on ne peût pas donner la même éducation. Ces oiſeaux de chaſſe noble ſont les gerfauts, les faucons, les ſacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les creſſerelles : ils ont tous les ailes preſque auſſi longues que la queue; la première plume de l'aile appelée le *cerceau*, preſqu'auſſi longue que celle qui la ſuit, le bout de cette plume en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, ſur une longueur d'environ un pouce à ſon extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buſes, qui ne ſont pas oiſeaux auſſi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue eſt plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile eſt beaucoup plus courte & arrondie par ſon extrémité; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile eſt dans ces derniers oiſeaux la plus longue, au lieu que c'eſt la ſeconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère ſpécifiquement de l'autour par le bec & ſes pieds qu'il a bleuâtres, & par ſon

plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes [a]. Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, & il paroît qu'il y a variété dans l'espèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux [b], qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la distribution des couleurs, & qui est plus estimé des Fauconniers que celui d'Islande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité, & plus de docilité; & indépendamment de cette première variété, qui paroît variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourroit attribuer au climat, si tous n'étoient pas également des pays froids: cette seconde variété est le gerfaut blanc [c], qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous présumons que dans ceux de

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 210.
[b] *Ibidem*, n.° 462.
[c] *Ibidem*, n.° 446.

Norvège, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, & qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes & distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvège, & la troisième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conservoient leur blancheur dans les années suivantes; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du Nord, de l'Europe & de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie; ce sont aussi les plus chers & les plus estimés de tous ceux de la

fauconnerie : on les tranſporte d'Iſlande & de Ruſſie en France *(b)*, en Italie, & juſqu'en Perſe & en Turquie *(c)* ; & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ſes climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils atta-

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays ; on dit qu'il vient de Ruſſie où il fait ſon aire, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il eſt oiſeau paſſager en Allemagne..... C'eſt un oiſeau bon à tous vols ; car il ne refuſe jamais rien, & il eſt plus hardi que nul autre oiſeau de proie. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, *pages* 94 & 95.

(c) Nota. C'eſt au gerfaut qu'il faut rapporter le paſſage ſuivant : « il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiſeau de proie qui vient de Moſ-« covie, d'où on le tranſporte en Perſe, & qui« eſt preſqu'auſſi gros qu'un aigle ; ces oiſeaux« ſont rares, & il n'y a que le Roi ſeul qui« puiſſe en avoir. Comme c'eſt la coutume en« Perſe d'évaluer les préſens que l'on fait au Roi,« ſans en rien excepter, ces oiſeaux ſont mis à« cent tomans la pièce, qui font quinze cents« écus ; & s'il en meurt quelques-uns en chemin,« l'Ambaſſadeur en apporte à Sa Majeſté la tête« & les ailes, & on lui tient compte de l'oiſeau,« comme s'il étoit vivant : on dit que cet oiſeau« fait ſon nid dans la neige, qu'il perce juſqu'à« terre par la chaleur de ſon corps, & quelquefois« juſqu'à une toiſe de hauteur, &c ....» *Voyage de Chardin tome II, page* 31.

quent les plus grands oiſeaux, & font aiſément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue ; ils tuent les lièvres en ſe laiſſant tomber à plomb deſſus : la femelle eſt, comme dans les autres oiſeaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle ; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne ſert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.





LE GERFAUT

LE LANIER (a).

CET OISEAU qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pu nous le procurer ; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.[rs] Edwards, Friſch & les Auteurs de la

(a) En Italien, *Laniero*, en Allemand ; *Swimere* ou *Schmeymer* ; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota*. Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiſeau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*, Aldrov. *Avi.* tome II, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page* 4, *planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cæruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus*. Linn. *Faun. Suec. n.*° 61. Le Lanier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 363.

Zoologie Britannique, Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure : il en est de même de Gesner, d'Aldrovande & des autres Naturalistes modernes. M.[rs] Brisson & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu : la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on sait que les planches sont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier, qui est aujourd'hui si rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il se retrouve en Suède ; puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère description, & point du tout l'histoire : ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. » Le lanier ou faucon-» lanier, dit-il, fait ordinairement son » aire en France, sur les plus hauts » arbres des forêts ou dans les rochers

les plus élevés : comme il eſt d'un« naturel plus doux & de mœurs plus« faciles que les faucons ordinaires, on« s'en ſert communément *à tous propos.*« Il eſt de plus petite corpulence que« le faucon-gentil, & de plus beau« plumage que le ſacre, ſur-tout après« la mue ; il eſt auſſi plus court *empiété*« que nul des autres faucons. Les Fau-« conniers choiſiſſent le lanier ayant« groſſe tête, les pieds bleus & dorés ;« le lanier vole tant pour rivière que« pour les champs ; il ſupporte mieux la« nourriture de groſſes viandes qu'aucun« autre faucon : on le reconnoît ſans« pouvoir s'y méprendre, car il a le« bec & les pieds bleus ; les plumes de« devant mêlées de noir ſur le blanc,« avec des taches droites le long des« plumes, & non pas traverſées comme« au faucon...... quand il étend ſes« ailes, & qu'on les regarde par-deſſous,« les taches paroiſſent différentes de« celles des autres oiſeaux de proie ;« car elles ſont ſemées & rondes *comme*« *petits deniers.* Son cou eſt court &« aſſez gros, auſſi-bien que ſon bec :«

» on appelle la femelle *lanier*, elle est
» plus grosse que le mâle qu'on nomme
» *laneret* : tous deux sont assez sem-
» blables par les couleurs du plumage ;
» il n'est aucun oiseau de proie qui
» tienne plus constamment sa perche,
» & il reste au pays pendant toute
» l'année : on l'instruit aisément à voler
» & prendre la grue : la saison où il
» chasse le mieux est après la mue,
» depuis la mi-juillet jusqu'à la fin
» d'octobre ; mais, en hiver, il n'est pas
» bon à l'exercice de la chasse. »



LE SACRE (a).

Je crois devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des faucons, & le mettre à la ſuite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le ſacre que comme une variété de l'eſpèce du faucon, parce qu'en le conſidérant comme une variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'eſpèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le ſacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère, qui paroît ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne ſeroit réellement qu'une variété du lanier ; mais il en diffère

(a) Sacre, la femelle ; *Sacret*, le mâle..... Belon, *Hiſt. nat des Oiſeaux*, page 108, *avec la figure*, *page* 109. En latin moderne, *Falco-ſacer* ; en Italien, *Sacro*, en *Allemand*, *Sacker* ; en Anglois, *Sacre.*

(b) Falco-ſacer. Le Sacre. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota.* Cet Auteur en fait la douzième variété de l'eſpèce du faucon.

beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur ; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons : ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau ; sans lui les Naturalistes ne connoîtroient que peu ou point du tout le sacre & le lanier : tous deux sont devenus également rares, & c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de » plus laid pennage que nul des oiseaux » de fauconnerie ; car il est de couleur » comme entre roux & enfumé, sem- » blable à un milan ; il est court, em- » piété, ayant les jambes & les doigts » bleus, ressemblant en ce quelque chose

au lanier : il feroit quafi pareil au « faucon en grandeur, n'étoit qu'il eft « compaffé plus rond. Il eft oifeau de « moult hardi courage, comparé en « force au faucon pélerin : auffi eft oi- « feau de paffage, & eft rare de trouver « homme qui fe puiffe vanter d'avoir « oncq'veu l'endroit où il fait fes petits : « il y a quelques fauconniers qui font « d'opinion qu'il vient de Tartarie & « Ruffie, & de devers la mer majeure, « & que faifant fon chemin pour aller « vivre certaine partie de l'an vers la « partie du midi, eft pris au paffage « par les Fauconniers qui les aguettent « en diverfes îles de la mer Egée, « Rhodes, Chypre, &c. Et combien « qu'on faffe de hauts vols avec le facre « pour le milan, toutes fois on le peut « auffi dreffer pour le gibier & pour la « campagne à prendre oyes fauvages, « oftardes olives, faifends, perdrix, lièvres « & à tout autre manière de gibier.... « Le facret eft le mâle, & le facre la « femelle entre lefquels il n'y a d'autre « différence, finon du grand au petit. »

En comparant cette defcription du

ſacre, avec celle que le même Auteur a donné du lanier, on ſe perſuadera aiſément, 1.° que ces deux oiſeaux ſont plus voiſins l'un de l'autre que d'aucune autre eſpèce; 2.° que tous deux ſont oiſeaux paſſagers, quoique Belon diſe que le lanier étoit de ſon temps naturel en France, il eſt preſque ſûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui; 3.° que ces deux oiſeaux paroiſſent différer eſſentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec & les pieds bleus, & c'eſt à cauſe de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en ſéparer.

Il y a pluſieurs années que nous avons fait deſſiner à la ménagerie du Roi, un oiſeau de proie qu'on nous dit être le *ſacre*, & que nous donnons ici *(planche* XIV *de ce volume)*; mais la deſcription qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.

FIN du premier Volume.



LE SACRE.





